

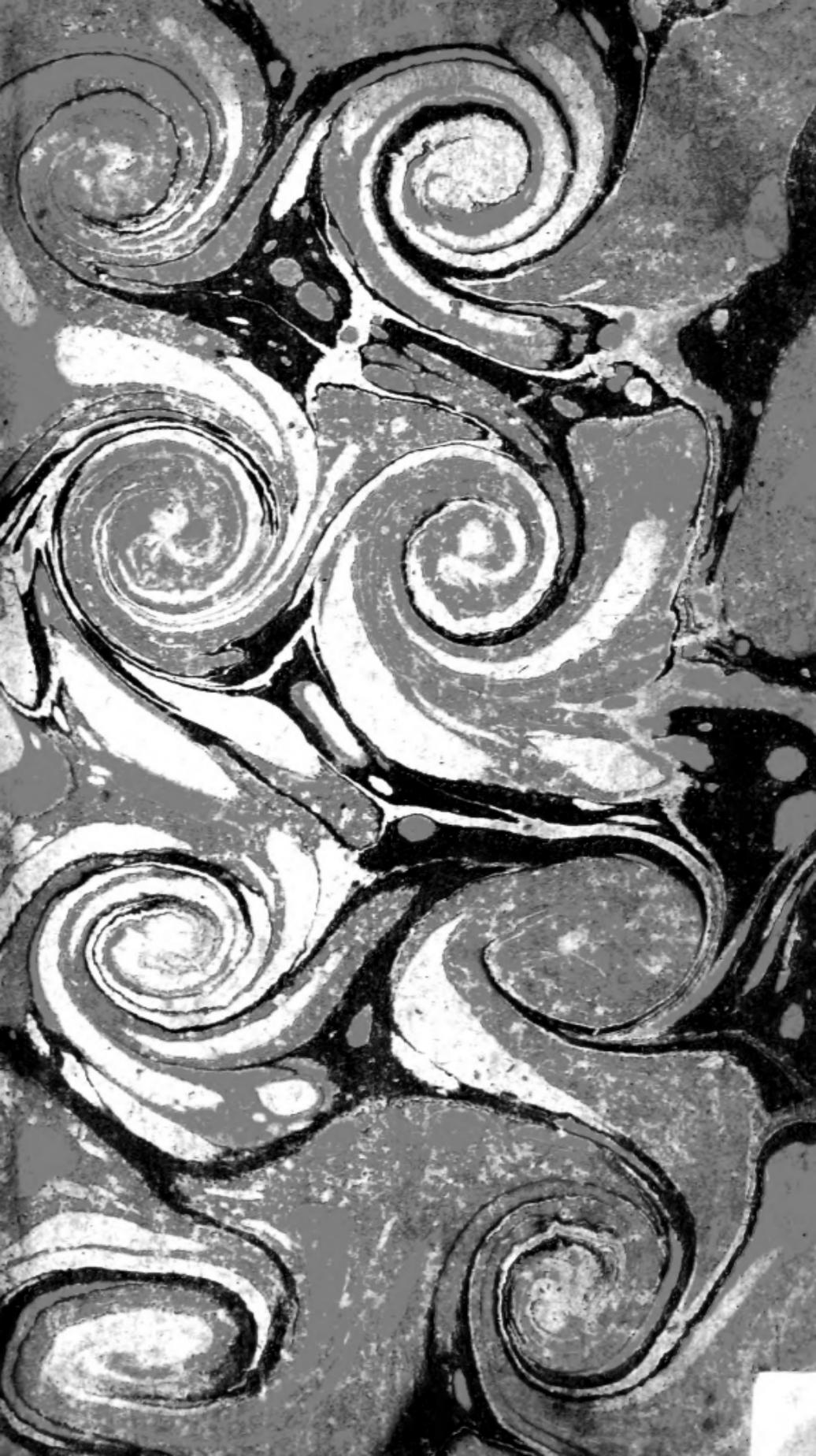




P889245

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences



1/1

300
les 2x0f
114





L A
GENERATION
D E
L'HOMME,
O U
TABLEAU
DE L'AMOUR
CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage.

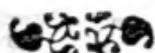
Par M. NICOLAS VENETTE,

Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doien des Médecins, agrégé au Collège Roial de la Rochelle.

NOUVELLE EDITION,

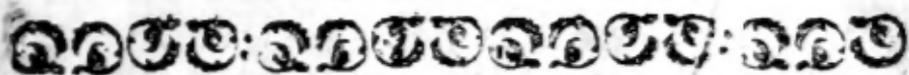
Revûë, corrigée, augmentée & enrichie de
Figures, dessinées par lui-même.

TOME PREMIER.



A HAMBOURG,
Aux dépens de la Compagnie.
M. D C C. L I





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

Nous avons crû que *M. Nisolas Venette*, Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doïen des Médecins agrégés au Collège Roïal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoît presentement par tout pour être l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom, par un rétrograde, sous celui de *Salocini, Vennien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à present : mais on pouvoit connoitre par plusieurs endroits de ce Livre qu'il étoit Médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriez contre son Ouvrage, comme contre un piège que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préoccupation, ou qu'ils en eussent entendu mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres, qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des loüanges, & il n'y a guères de personnes savantes en France, & même en Europe, qui n'aient ce Livre dans leur cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte *M. Baile*, Auteur de la *République*

Tompe 1, * *des*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

des Lettres, qui à la pag. 1221. de l'impression d'Amsterdam 1686. sur la fin de l'année 1687. témoigne que l'Auteur de ce Livre lui a appris mille choses importantes, prouvées par des faits: c'est beaucoup dire, que d'apprendre mille choses à l'un des plus savans de l'Europe: puis au commencement de l'année 1688. il parle encor de lui en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'estime pour son Livre, puisqu'il n'y a guères d'exemples dans ses Journaux où il ait parlé deux fois d'un même Auteur.

D'ailleurs, *M. Daniel Taurvy*, Docteur en Médecine, dans son Livre des *Médicamens*, parle encor de lui, en des termes qui font bien connoître qu'il l'estime beaucoup.

Enfin le laborieux Abbé de *Furetière*, un des Membres de l'Académie Française de Paris, dans son grand Dictionnaire sur le mot de *puelage*, le nomme fameux Médecin, & le compare à *Joubert*, Docteur en Médecine & Chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet Ouvrage a ses Aprobateurs, puisqu'on lui donne tant de loüanges, dont l'Auteur est la source. Et pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire la Préface, qui est comme l'apologie du Livre.



PRÉFACE.

SI les Livres des Anciens, qui traitoient de l'amour, ne s'étoient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des tems, nous aurions sans doute par la lecture augmenté nos observations sur la génération des hommes, & par-là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par nôtre propre expérience & par celle de nos amis, assez de lumière pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a perscrits pour la production des hommes, sans que nous aïons recours pour cela aux pensées des anciens.

La nature, qui n'est que Dieu même, ou pour mieux dire, sa divine Providence répandue par l'Univers, nous fournira encor des lumières sur cette matière, sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes, & nous obéirons à ces décrets : mais comme la vérité est un attri-

but qui lui est inséparable, nous ne la déguiserons point, afin que la nature & la vérité jointes ensemble, soient les deux guides qui nous puissent conduire dans tout cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la nature, & nous ferons paroître aux yeux tout ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'histoire de la génération des hommes.

Je sai bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en considérer les admirables productions : que parmi les hommes, il y en a beaucoup de foibles & de scrupuleux, qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goût, & qui se plaignent toujours quand on n'est pas de leur sentiment. La vérité toute nuë n'a point de charmes pour eux, elle leur fait horreur, si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle, & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'amour ils s'étonnent, ils s'offensent, ils crient, ils s'allarment & ils fuient.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins scrupuleux

P R E F A C E.

puleux & bien plus raisonnables que nous ne le sommes. Leur nudité ne leur causoit aucune émotion déréglée. La nature & la raison étoient les maîtresses de leurs mouvemens amoureux, & l'amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéir à ses ordres, quand ils s'y oposoient tant soit peu. Ils regardoient une femme comme une statue, quand il n'étoit pas permis de l'aimer; & si par hazard l'Amour leur échauffoit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménageoient si adroitement leurs passions, qu'ils pouvoient entièrement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus d'impression sur leur ame, que les filles de Lacedémone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lors qu'elles dansoient toutes nuës dans un carfour, sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit conservée que parmi les sauvages, qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considère l'aveuglement de l'homme & ses contrariétés qui décou-

vrent sa misère , j'entre en chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en désespoir de ne se pas connoître soi-même , & de ne savoir d'où il vient & comment il est fait. Je lui demande , s'il est mieux instruit que moi sur les parties qui le composent & sur la manière dont il a été engendré , & je connois par sa conversation que sur cela nous sommes fort ignorans l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous , & nous y voyons des gens qui n'ont sur cela pas plus de lumière que nous en avons. Nous trouvons par hazard un homme qui nous instruit des principes de la génération , qui nous en montre les parties , qui nous en fait voir les actions , & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur espèce dans le mariage , & les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens , comme s'il avoit dépit de se connoître soi-même & de savoir son origine , insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la nature

dans

dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y soumets.

J'avouë que l'on nous a élevez dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, que nous avons apellées honteuses, quoique Moïse les ait nommées saintes, puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher sans avoir la main coupée, & nous sommes acoutumez à avoir de l'horreur pour leurs actions; comme si Dieu, selon la pensèe de S. Clément d'Alexandrie, ne les avoit pas fabriqués, & si les Loix Divines & humaines ne nous permettoient pas d'en user.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques & les plus abominables, sans blesser la bienséance, quand on parle d'une manière à marquer l'état où les personnes sont, lorsqu'elles les commettent, ou montrer par sa retenue qu'on les envisage avec peine & qu'on les communique aux autres avec des circonstances de ménagement. Les choses les plus infâmes, qui sont repre-
sent-

VIII P R E F A C E.

sentées sans ce voile d'horreur , sont la cause qu'on les regarde comme des crimes , & elles signifient plutôt les choses que l'action même ; parce que chaque pensée exprimée aiant deux sortes de significations ; l'une propre , l'autre accessoire , elle est considérée en divers sens. Ainsi une chose peut être infâme & honnête , défendue & permise. Ces idées accessoires ne sont pas toujours attachées aux mots par un usage commun ; il faut s'en rapporter à celui qui s'en sert & lire son Livre sous cette condition. Car les mots n'étant que des sons , & les choses étant indifferentes d'elles-mêmes , ils ne sont impudiques ni les uns ni les autres : & c'est une maladie ou une faiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainsi que S. Augustin en a usé , lorsqu'il dit , que s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il a écrit des plaisirs de l'amour dans le mariage , elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles , dont il a été obligé de se servir , pour expliquer sa pensée sur la génération des hommes : & il ajoute , qu'il espère que le lecteur pudique

que & le sage auditeur , lui pardonneront aisément la manière de parler , dont il s'est servi pour s'expliquer sur cette matière. C'est aussi de la même sorte qu'en a usé l'Apôtre , lorsqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes , qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties , en celui qui est contre les loix de la nature.

Celui qui sait ce que c'est que du monde , regarde tout avec indifférence , & à l'imitation du soleil , il ne peut être taché d'aucune chose , quelque sale qu'elle puisse être. Si par hazard ce Livre tombe entre ses mains , il le lira sans scrupule , & il y admirera les ordres sacrez que Dieu a donnez à la nature pour perpétuer l'espèce des hommes.

Mais parce que c'est par l'amour que nous sommes engendrez , & que l'amour que l'Ecriture nomme charité , selon le sentiment de S. Jérôme , est la plus forte de toutes les passions , il y trouvera de quoi la ménager & la dompter , même quand il sera embarrassé ; si bien que je ne doute pas que ce Livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes , même à
celles

7 P R E F A C E.

celle qui sont d'une vertu distinguée.

Un jeune homme connoîtra donc de quel tempérament il est , quelle disposition il a pour la continence ou pour le mariage. Il y apprendra à quel âge il doit se marier , pour ne pas s'énerver dans le commencement de sa vie & pour vivre long-tems avec plaisir : en quelle saison ou à quelle heure du jour on peut faire , sans s'incommoder , des enfans sains & spirituels , qui soient un jour l'honneur & la gloire de leur pere & le soutien de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'envisagent que la volupté , lorsqu'ils se marient , ils y verront dépeintes les incommoditez incurables que causent les plaisirs excessifs du mariage , afin qu'avant d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent , ils puissent les éviter & s'en garantir en même-tems.

Un vieillard y trouvera jusqu'à quel âge on peut se marier ; & s'il a dessein de se procurer des héritiers par le mariage , il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans , & comment aussi dans la froideur de son âge , il doit s'exciter auprès d'elle , sans
qu'il

qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien, un Casuiste & un Confesseur y apprendront les véritables causes de la validité & de la dissolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent, & même les péchez que l'on y commet parmi les voluptez permises. Car on y examine avec beaucoup de soince qui s'opose à la génération, & par conséquent tout ce qui est contraire aux decrets de Dieu, aux loix du mariage & à l'intention de l'Eglise.

Un Juge y trouvera des dificultez de Droit & de Médecine, établies & décidées si clairement, que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien éclaircies, & qu'après cela il saura lui-même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme & de la stérilité d'une femme, & ne se laissera plus abuser quand on lui présentera des enfans supposés. Cette science par soi-même n'est point suspecte; au lieu qu'un Médecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui pour l'ordinaire on se raporte dans ces sortes de

de

de matières, peuvent être gagnés, ou par complaisance, ou par intérêt. On y marquera encor les défauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer; & celui dans lequel on finit, & les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la nature a fixé aux femmes un tems pour acoucher, si les Charmes, les Magiciens, ou les Démons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin on y apprendra si les Hermaphrodites & les Eunuques doivent se marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philosophe & un Médecin y trouveront, ce me semble, de quoi se satisfaire, en lisant quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, & sur la cause des règles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matières que l'on n'a point encor bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce Livre à régler ses mouvemens amoureux & à ménager.

à régler la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage , afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans , qui ensuite ne se désespéreront point , pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoitra comment on doit rendre le devoir à son mari , & les égards que l'on doit avoir pour lui , quand on aime sa santé & que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les desordres que peut causer l'amour , sans l'éprouver auparavant sur elle-même : car comme les liens du mariage sont indissolubles , il seroit à souhaiter que toutes les filles fussent avant que d'être mariées , les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un Athée même qui lira attentivement ce Livre , & qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions & dans la formation de l'homme , y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre ni raisonnement qui lui fasse connoître plus clairement Dieu , que ce que j'écris de la génération des hommes.

XIV P R E F A C E.

Un débauché y connoitra quels facheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déréglé ; & après y avoir fait de sérieuses réflexions , il y trouvera des remèdes , ou pour s'opposer à la violence de l'amour , ou pour conserver sa santé , ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il seroit à souhaiter que le lecteur , de quelque sexe qu'il fût , eût l'esprit fort & réglé , & qu'il fût ce que c'est que l'amour & le monde : qu'après cela , il ne fût ni libertin ni impudique ; je desirerois même qu'il fut d'un âge raisonnable pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour , que j'ai fait d'après nature , pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarquez. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins , & montrer aux sages les souplesses de l'amour pour s'en divertir , & de plus pour conserver leur santé & les obliger à choisir les voyes les plus assurées pour la génération , sans en abuser.

Enfin si nous admettions les plaintes que l'on nous fait , on auroit sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles

P R E F A C E. xv

nelles de l'un & de l'autre sexe ; dont on abuse tous les jours si lâchement , & l'on pourroit encor blâmer celui qui nous a fait present de la vigne , lorsque l'on s'ennivre si aisément de son jus. Car si nous pesions les bienfaits & les presens de la nature , par le mauvais usage de ceux qui en usent , en vérité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encor réduits à cette extrémité , que de supprimer la plûpart des Livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliothèques , Catule , Juvenal , Horace , & Virgile même , qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer Aristote , Platon & Plutarque , qui ont écrit de la génération & des voluptez naturelles. Il faudroit encore abhorrer les Ouvrages de Dante , de Pétrarque , de Bocace , Marfille Ficin , de Platine & d'Equicola , qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'amour. Nous ne devrions point lire ce Livre que Jérôme Mengus Cordelier dédia au Cardinal Paléole ; ceux du Pere Delrio Jésuite , ni ceux du Pe-

XVI P R E F A C E.

re Sprenger Dominicain , des conjonctions abominables que font au sabat les Sorciers avec les Diabes ; non plus que le Livre de l'Amour de Flammius Nobilis , l'un des grands Théologiens de son tems , qui après avoir travaillé à l'édition de la Bible Latine , par l'ordre du Pape Sixte V. crût qu'il n'étoit ni deshonnête , ni indigne de lui de composer celle-là , comme le chef-d'œuvre de sa vie. Il faudroit jeter au feu tous les Casuistes qui nous enseignent tant de choses sur ces matières : & le Pere Sanchez Jésuite , ne seroit point exempt de blâme , lui qui a fait un gros volume de ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit plus S. Augustin , S. Grégoire de Nice , ni Tertullien , qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oserois traduire en François , qu'en les paraphrasant.

De plus , touchant la Médecine & l'Anatomie , je trouverai par tout le Livre des erreurs populaires de Joubert , qui traite des actions des parties des deux sexes , & qui osa bien le dédier à Marguerite de Navarre , grand' mere
d'Hen-

P R E F A C E. XVII

d'Henri le Grand , de glorieuse mémoire ; ceux d'Ambroise Paré & de du Laurens , qui traite de la génération des hommes , & celui de M. Mauriceau , qui parle de l'acouchement des femmes , avec des figures qui semblent deshonnêtes & impudiques : que l'on debitera ouvertement un Livre , qui traite des passions de l'ame , où l'on nous insinuë adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'amour. Que les Livres de Bodin Avocat , & de Delancre , Conseiller au Parlement de Bordeaux , nous feront voir les impudicitez & les abominations que commettent les Sorciers au sabbat : que le Roman de la Rose & du Bourdon , dont Jean de Meun fût l'Auteur , se trouvera encor chez nos Libraires : que les pièces en vers , les satires & les comédies de nos Poëtes se vendront publiquement : & qu'enfin le plus saint de tous les Livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes ; je ne crois pas que l'on puisse trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les questions qui composent ce Livre.

Je sai qu'il y a quelques personnes se

susceptibles d'amour, qu'ils ne peussent voir aucun objet amoureux, ni lire aucun livre qui en traite, sans être émuës jusqu'au crime par cette passion. Je conseille à ces personnes-là de fuir la conversation des hommes, ou d'habiter les deserts & la solitude, pour ne rien voir qui les choque, ou pour ne rien entendre que l'on puisse dire de la génération des hommes.

Que si par nos efforts ou par notre adresse, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour, on en exempter les autres, j'avouë que j'aurois tort d'exposer ce Livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'amour est une passion à laquelle nous nous laissons nous vivement toucher, sans pouvoir souvent nous en défendre, il me semble que l'on doit plutôt louer que blâmer un Livre qui enseigne à la modérer & à se conserver la santé, en se garantissant des souplesses dont il se sert toujours pour nous maltraiter : car c'est une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Eglise ont appellée Prudentia Carnis, que de se conserver la santé dans la modération des plaisirs du mariage.

Ce ne sont pas toujours les Livres qui nous aprennent ce que nous ne devons pas savoir ; la mauvaise complexion , les exemples & les conversations deshonnêtes font plus souvent plus de mal.

On ne peut pas dire véritablement que j'apprens dans ce Livre les excès de l'amour , ni que j'enseigne les souplesses de cette passion pour en abuser. Si je les expose aux yeux de tout le monde , je ne le fais que pour décrier les voluptez illicites , pour les fuir & pour les abhorrer en même-tems , comme des causes de la perte de nôtre santé & de la perpétuité de notre espece. Car ce n'est pas pour réduire en méthode les ouvrages de la génération , ni les actions des parties génitales des deux sexes , que j'ai fait ce Livre. On sait qu'il y a déjà long-tems que cette affaire a été réduite à la perfection par les seules forces de la nature. La science ne fait rien à cela ; les plus ignorans & les plus lourds y sont les maîtres : mais nous y avons voulu marquer la modération que l'on doit avoir dans les plaisirs de l'amour , afin que pour les répéter une autrefois on en fasse un bon usage.

Je ne doute pas pourtant que si l'on ne juge de ce Livre que par le titre de ses Chapitres , il ne paroisse indifférent & impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées , qui ont de mauvaises inclinations & l'esprit mal tourné. Mais si on l'ouvre , qu'on le lise & qu'on juge sans préoccupation du dessein que j'ai eu en le composant , on y adorera sans doute la Sagesse Divine , qui nous a embrasé le cœur par le moien de l'amour , pour perpétuer nôtre espèce.

Mais tout le monde n'est pas capable de bien juger de mon Livre. Il est comme un Tableau , que toutes sortes de personnes ne sont pas capables de connoître. Pour en bien juger , il faut avoir la science de la peinture , & puis se mettre dans le véritable point de vûe ; car il n'y en a qu'un seul , qui est indivisible , & qui est le véritable lieu d'où on le puisse voir. Ceux qui veulent en juger , souvent ne s'y mettent pas. Il se placent trop près , trop loin , trop haut , trop bas , & ainsi ils en jugent mal. De plus , les ignorans ne sont point capables d'en juger , & ceux
encor.

encor qui ne l'ont vû que par oïi dire ou par préoccupation. Il y a donc de trois sortes de personnes qui se sont établis pour son juge. Les premiers, qui sont dans une pure ignorance, disent, après les autres, qu'il ne vaut rien, qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les seconds, qui sont savans, en jugent bien, ou n'en disent mot, & y admirent les ordres de la nature & les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin les troisièmes, qui sont des demi-savans & en plus grand nombre que les deux autres, publient que mon Livre est pernicieux : ils font les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils sont iclériques, & disent que c'est moi qui suis barbouillé de jaune. En vérité tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'esprit droit, bon goût & bon sens, & peu de personnes l'ont ainsi : témoin ce que nous fait remarquer Quintilien, qu'il y avoit de son tems des hommes qui estimoient plus Lucrèce que Virgile, bien que le premier, si on le compare à l'au-

tre , ne mérite pas le nom de Poëte. Enfin je ne voudrois , pour défendre mon Livre , que l'Apologie qu'a fait le Pere Théophile Renaud , en faveur de son Compatriote le Pere Sanchez Jésuite , qui a écrit du mariage , comme j'ai fait , & alors il seroit bien défendu.

Quel Prédicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zèle & de force que moi la modération des plaisirs & la fuite des voluptez dans le mariage ? Qui est-ce qui s'est opposé plus que moi à l'excès de l'amour & qui a enseigné de plus sûrs moïens pour se garantir de ses apas ? l'on n'a qu'à lire l'art. 2. du chap. 3. de la première partie , le chap. 1. 2. & 6. l'art. 1. & 2. chap. 8. les chap. 10. & 11. de la seconde , le chap. 1. de la troisième partie de ce Livre , & plusieurs autres endroits , pour savoir si je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.

Que l'on juge mal , quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par l'apparence ! Si nous considérons que Loth caresse amoureuxment ses filles ; que Samson fait des merveilles , que S. Jérôme appelle des fables à la lettre ; que David commez

un adultère , que Thamar se prostituë , qu'Osée se marie impudiquement par le conseil de Dieu , que Holla & sa sœur courent après des impudiques , ne croirons-nous pas que ce sont des choses deshonnêtes , abominables & indignes d'être placées dans l'Écriture-Sainte ?

D'ailleurs , je les prie encor qu'ils ne jugent pas de mon Livre sans l'avoir lû , comme l'on fit autrefois des Livres de S. Thomas & de Roger Bacon , Chancelier d'Angleterre , que l'on estima Magiciens , sur le seul titre de leurs Livres : & enfin , qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis , ni à la malignité des ignorans ; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques , que de sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la nature. Après tout , s'ils le trouvent mauvais , je consens qu'ils le blâment , & même qu'ils le fassent brûler , comme fit autrefois Néron , les Satires de Fabricius Veiento ; & le Sénat Romain , les Livres de Cremunus Cordus.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique si malicieusement mon Livre ?

XXIV P R E F A C E.

vre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués ? & ç'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'Homère dormoit souvent, & qu'il étoit plein de fautes ? Que Démotthène ne satisfaisoit guères ceux qui le lisoient ? Que Cicéron étoit un Compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les passages : qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exordes & aux digressions, trop ennuyeux dans la cadence de ses périodes ; & enfin trop tardif à s'élever ? Que Sénèque le pere, n'avoit point de liaison, & que son discours n'étoit que comme du sable sans chaux ? Que Pline l'Historien avaloit tout sans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? Que Virgile avoit peu d'esprit & étoit un usurpateur des pensées d'autrui ? Qu'Ovide étoit trop désabondant ? Qu'Horace étoit trop des-honnête, & qu'il avoit écrit des vers en prose ? Que S. Ambroise étoit la Corneille de la Fable, & que ses Commentaires sur S. Luc étoient des chansons & des bagatelles ? Enfin l'envie ne se conten-

ne pas seulement d'ataquer la réputation de ceux contre qui elle s'en prend , mais même encor aux personnes qu'elle hait.

Quoiqu'il en soit , j'ai bien voulu me résoudre en faisant ce Livre , à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne me paroît ni onéreux ni injuste.

Enfin je n'ai pû faire autrement, quelque ménagement que j'aie pû apporter dans mon discours. Je serai fort satisfait , si un petit nombre de personnes doctes & bien entendues estiment mon Livre : je les préférerais toujours à une multitude grossiere , qui souvent est un très-mauvais interprète de la vérité. C'est sans doute ce que vouloit dire le Sage , quand il nous a laissé par écrit , que l'opinion du peuple étoit souvent l'opinion des fols ; & ce que nous a voulu insinuer Horace , qui commence une de ses plus belles Odes par ces paroles : *Odi profanum vulgus , & arceo.*

Si tu veux , cher Lecteur , avoir encor l'audace

De critiquer tous mes Ecrits ;

Fais-moi paroître en quelle place

Tu dis mieux que ce que je dis.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

Cui hic Ludus noster non placebit ; ne legerit ; aut si legerit , obliviscatur : Et velit , nolit , aliter hæc sacra non constant.

Quisquis ad has litteras impudicus accedit , culpam refugiat , non Naturam , facta denotet suæ turpitudinis , non verba nostræ necessitatis , in quibus mihi facillimè pudicus & religiosus Lector & Auditor ignoscat. August. de Civit. Dei , l. 14. c. 23.

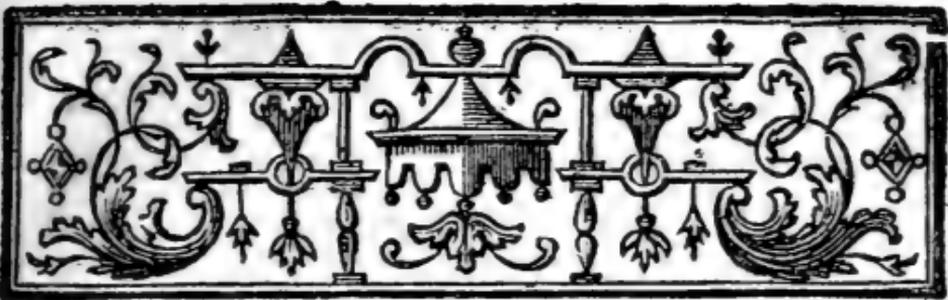


TABLEAU DE L'AMOUR CONIUGAL.

*Regarde qui voudra d'un air sombre & pédant
Ce langage innocent ;
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentimens qu'inspire la nature.
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvemens,
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens. Pétrone.*



PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Des parties de l'homme & de la femme, qui
servent à la génération.*



U i auroit cru que Dieu auroit
fait en créant le Monde, com-
me font aujourd'hui nos plus
fameux ouvriers, qui n'afec-
tent jamais d'abord de faire voir ce

A que

2 *Tableau de l'Amour conjugal,*

que leur art a de plus excellent ; mais qui attendent toujours sur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre ? C'est pourtant ainsi que Dieu voulut commencer son ouvrage par les créatures les moins parfaites , & qu'il ne se reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de sa puissance , en formant l'homme à sa ressemblance & à son image.

La matière qu'il prit pour nous former , fut une terre , qu'on peut appeler vierge , puisqu'elle n'avoit encore servi à aucune production. Ce fut ce limon , que Dieu lui-même prit la peine de pétrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme , qui devoit avoir des qualitez toutes différentes des nôtres , ne fut pas formée de cette matière ; & il étoit bien juste qu'elle fut faite d'une matière plus noble & plus relevée , puisqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En éfet , il semble qu'en général , tant dans l'homme que dans la femme ,

considéré dans l'état du Mariage. 3

me , Dieu ait formé avec une étude particulière , s'il est permis de parler ainsi , les parties qui devoient servir à la propagation de l'espèce. A voir leur assemblage , leur proportion , leur figure & leur action : à considérer les esprits qui y sont portez , le chatoüillement & les plaisirs que l'on y ressent , l'ame même qui y réside , puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire & qui n'y doive faire de particulières réflexions.

A R T I C L E I.

Des parties naturelles & externes de l'homme.

NOUS apellons le membre viril , (a) la principale des parties naturelles de l'homme , que les Anciens ont mise au nombre des Dieux , sous le nom de *Fascinus* , pour nous apprendre l'empire qu'elle s'étoit aquis dans le monde. Car il n'y a ni charmes ni en-

2. *Tableau de l'Amour conjugal,*
chantemens qui la puissent égaler, si
par hazard une femme l'aperçoit par le
défaut de quelques replis, son cœur se
sent au même instant échaufé par une
passion, de laquelle elle ne peut se
défendre qu'avec peine.

En éfet, dans ces derniers siècles,
aussi-bien que dans les premiers, on a
eu beaucoup de vénération pour cette
partie-là; parce qu'elle est le pere du
genre-humain & l'origine des parties
qui nous composent. Villandrè, ainsi
que remarque l'Histoire de France,
commit un crime de Leze-Majesté
pour avoir touché de la main les par-
ties naturelles de CHARLES IX. La
Loi de l'Ancien Testament comman-
de de couper la main à une femme qui
auroit manié ces mêmes parties, ou
par mépris ou par injure; & cette mê-
me Loi, aussi-bien que la nouvelle, ne
permet pas qu'un homme qui a quel-
que défaut dans les parties de la géné-
ration, soit admis dans l'Eglise de
Dieu. Et les Caffres se trouvent glo-
rieux quand ils ont coupé en guerre à
leurs ennemis plusieurs membres vi-

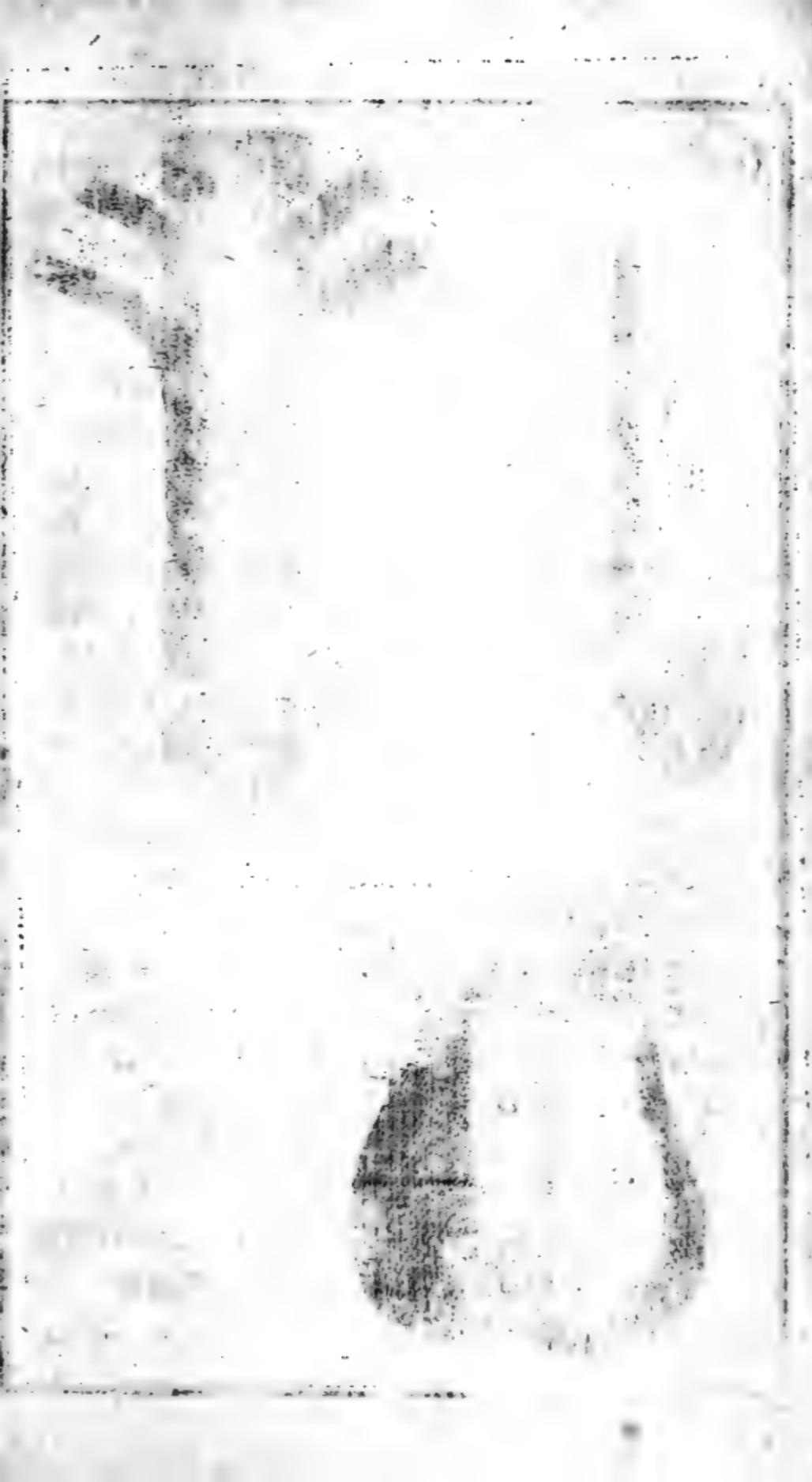
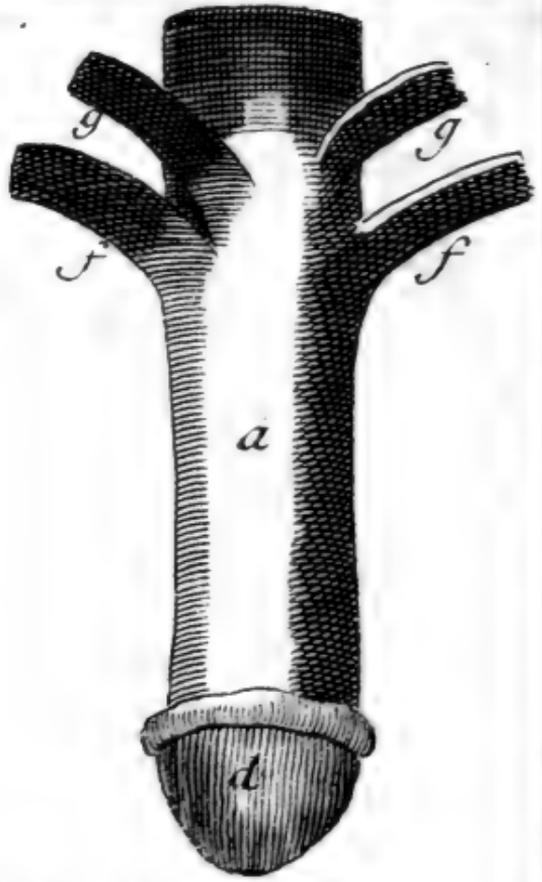
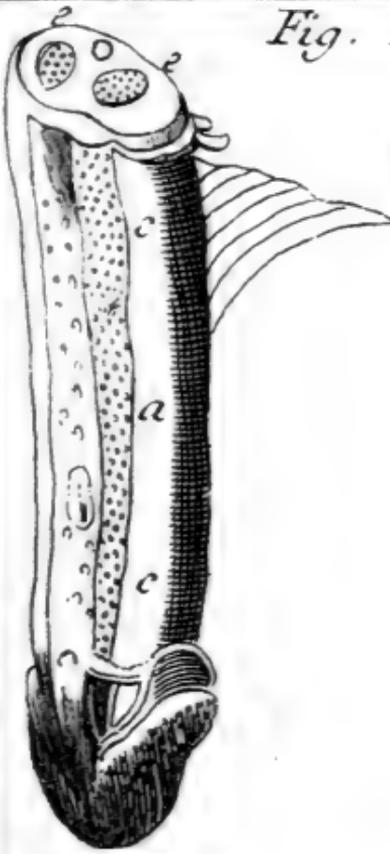


Fig. 1.



considéré dans l'état du Mariage. §

rils, dont ils font present à leurs femmes ou à leurs amis, qui par honneur s'en font des colliers qu'elles se mettent au col. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps: si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foibleſſes ſurprenantes, la tête en pâtit par des pesanteurs inſupportables, & les yeux en ſouffrent par des vertiges & des ébloüiſſemens funeſtes.

A conſidérer en gros cette partie; on diroit qu'elle eſt toute d'une pièce, mais ſi on l'examine par parties, on connoitra aiſément qu'elle eſt couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaiſſe, qui eſt garnie de veines & d'artères, atachez fortement au gland par un lien robuste & membraneux, (b) qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'enveloppe & preſſe comme un étui toutes les parties qui la compoſent. Sa ſubſtance n'eſt ni ſolide ni oſſeuſe; ſi elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de défordres dans les diſe-

6 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
différentes rencontres des hommes
avec les femmes , & il n'eût pas fallu
tant de témoins pour justifier un lar-
cin amoureux qu'il en faut aujour-
d'hui , si en se caressant on eût été ar-
rêté par cette partie-là.

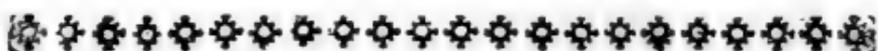
Le conduit commun de l'urine &
de la semence (*c*) est placé au milieu
de cette partie. Le gland couvert de
son prépuce , qui est à l'une de ces ex-
trémités , a la chair si délicate (*d*) &
si sensible , que c'est-là que la nature
a établi le trône de la volupté dans
les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux , que l'on nomme ner-
veux (*e*) ou cavernaux , accompagnent
le conduit commun de l'urine & de la
semence ; ils sont remplis d'une matiè-
re déliée & spongieuse , qui ressemble
à du sang caillé & noirci. C'est dans
leurs petites cavitez que les artères &
les nerfs portent des esprits , qui s'y
multipliant , font ensuite enfler ces
deux parties , qui roidissent & qui en-
durcissent tout le corps de la verge ,
souvent contre notre volonté. C'est
sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit ,
que

considéré dans l'état du Mariage. 7

que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux sortes d'animaux, qui se remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne se fait pas sans mystère. La nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend ; & cette dureté que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement à une femme ; mais pour darder avec violence dans les parties les plus profondes la matière dont on fait les hommes.

La verge ne sauroit s'élever sans muscles (*f*) ni se maintenir roide sans un continuel abord d'esprits. Il seroit même impossible que la semence fut dardée comme elle l'est, (*g*) si d'autres petits muscles (*b*) ne pressoient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.



ARTICLE II.

*Des parties naturelles & internes
de l'homme.*

LEs testicules sont renfermez dans une bourse (*i*) comme quelque chose de fort précieux ; aussi est-ce de là que la nature puise incessamment la matière dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'étoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un , si l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules ; si l'un est incommodé , flétri , ou blessé , l'autre peut servir à la génération ; & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un , comme autrefois les Syllés & les Cotes ; mais la nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux

considéré dans l'état du Mariage. 9

Ceux qui en ont trois ou quatre, sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un: & nos Histoires de Médecine remarquent qu'il n'y a guères de Roïaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers; puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissans, la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles* Roi de Sicile, & *Mr Pint...* de cette Ville, connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération, quoiqu'il le fut pour l'ardeur & pour le plaisir; & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasciveté, la nature, ajoute-t-il, a placé au-dehors les parties de la génération,

tion, pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puisqu'en tout tems & à toute heure il est disposé aux délices de l'amour, & que la plûpart des animaux attendent la belle saison pour s'acoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au-dehors. La semence en est beaucoup mieux préparée, lorsqu'elle a plus d'étendue & de tems à se perfectionner. Et c'est sans doute cette même raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la notre, parce que les vaisseaux qui en préparent la matière, sont incomparablement plus courts & moins entrelassez que ceux des hommes.

Presque tous les enfans ont les testicules cachez dans le ventre, ou dans les aînes; & il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de huit ou dix ans; c'est alors que la chaleur commençant à être vigou-
reu-

considéré dans l'état du Mariage. 11

reufe, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la nature, & qu'elle pousse au-dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusqu'en ce tems-là. De tous ces enfans, il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit scû justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si après la mort *Ambroise Paré* n'eut trouvé les testicules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire, dont parle *Kerckingius*, *Obs.* 13. n'eut si fortement chanté, s'il n'eut eu ses testicules cachez dans le ventre, qui lui sortirent à 18. ans, après une fièvre chaude.

Quoiqu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce

12 *Tableau de l'Amour conjugal ;*
qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience & la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce Médecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule, se mêlant ensemble lorsqu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voïons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties, qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la dissection que j'ai faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ai souvent remarqué que le gauche avoit des veines & des artères plus grosses que l'autre, & que par conséquent il étoit plus échauffé par le sang & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il étoit ordinairement plus gros, plus
ferme

ferme & plus plein de semence que l'autre , d'où l'on pourroit conclure contre le sentiment d'*Hypocrate* , qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire vrai , pour le répéter encor , ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle ; témoin l'histoire que nous fait *Gasfendi* d'un homme , qui s'étant fait couper un testicule , ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes , très-dures à la pointe de la lancette , (*a*) de peur que les esprits qui sont destinez pour la vie des hommes à venir ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques , (*b*) qu'on pourroit dire être la fin des préparans & le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets , (*b*) qui sont comme les réservoirs d'une matière séminale , qui vient d'un sang

14 *Tableau de l'Amour conjugal,*
artériel filtré par mille petits conduits ;
& d'un suc nerveux qui s'y est aussi
glissé par mille petits détours. Une
matière glanduleuse occupe l'entre-
deux de ces vaisseaux & leur commu-
nique la vertu d'engendrer de la se-
mence. Les artères (c) & les nerfs
(f) portent incessamment aux testi-
cules ce qu'il y a de plus épuré dans le
corps de l'homme. Des muscles pres-
sent & préservent ces deux petites par-
ties & les suspendent , de peur que les
vaisseaux qui préparent & contien-
nent la semence , ne se rompent par la
pesanteur des testicules & par les agi-
tations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit sans doute dans
les mouvemens de cette passion des
accidens funestes , si ces mêmes mus-
cles en les tirant en haut ne les en ga-
rantissoient , & souvent la semence
manqueroit d'esprits dans cette oca-
sion , s'ils ne les aprochoient de la ra-
cine de la verge.

Quelques Philosophes , & après eux
quelques Médecins, ne demeurent pas
d'accord que la semence se forme
dans

considéré dans l'état du Mariage. 15
dans les testicules ; parce , disent-ils ,
qu'il n'y a point de cavitez sensibles ,
ni de passage pour y porter la matière ;
que ces parties étant froides, il ne peut
s'y faire aucune coction d'une matière
spiritueuse ; qu'on a beau faire la dis-
section des testicules , on n'y trouve ja-
mais de semence ; qu'il y a des ani-
maux qui n'ont pas de testicules &
qui cependant ne laissent pas d'engen-
drer. Enfin , que nous avons des His-
toires qui nous assurent que des hom-
mes qui en avoient été privez , ont
fait néanmoins des enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien
fortes à ceux qui n'examinent les cho-
ses que par les Livres des Auteurs ;
mais si nous recherchons diligemment
la vérité de tout cela , par la dissection
de ces parties & par d'autres meilleu-
res raisons , nous serons bien-tôt d'un
autre sentiment.

Car on fait que les artères sperma-
tiques (*d*) vont tout droit aux testi-
cules ; qu'en se partageant en deux
rameaux , elles portent à l'épidime
(*e*) & au corps du testicule la matiè-

16 *Tableau de l'Amour conjugal ;*

re de la semence. On fait encor que les nerfs qui viennent de la fixième paire (*f*) & ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos , (*ff*) communiquent aux testicules une matière spiritueuse propre à la génération. D'ailleurs , que les testicules n'étant qu'un entrelacis de vaisseaux , (*b*) ils ont à cause de cela des cavitez , quoi qu'elles ne soient pas sensibles : que la semence n'étant qu'un excrément , la nature ne souffre pas long-tems dans les testicules , à moins qu'ils ne soient malades , ce que l'histoire de Dodone nous confirme , qui aiant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse , & l'aiant ensuite coupé , en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui étoient presens : que les poissons ont des parties qui ont du raport aux testicules des autres animaux ; & qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux qui ont engendré sans testicules , sont ou fabuleuses , ou que du moins elles doivent être entendues ,

duës, ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des Eunuques.

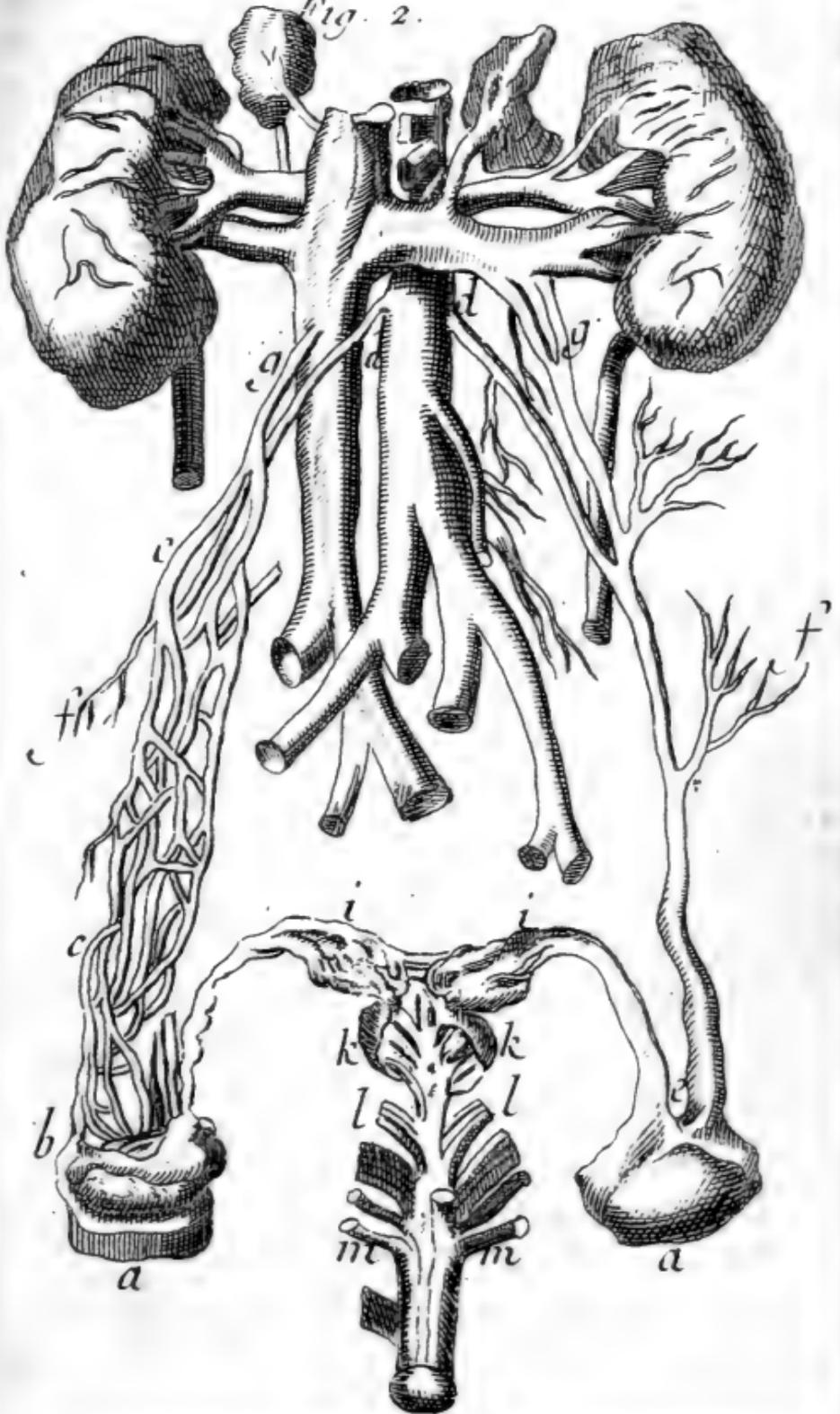
Mais la principale raison que l'on objecte est prise du tempérament des testicules. Cependant on fait que le cerveau est d'un tempérament froid, & d'une substance assez solide, pour être de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavitez dans le lieu où les nerfs prennent leur origine : & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtoit au travers de sa substance, & qu'elle étoit la matière prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir : & si j'ai souvent observé en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de sérosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à ce changer en suc nerveux. Ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'*Aristote*, il ne
laisse

laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurés que ceux du cœur ; car le sang des artères tout ouvert & tout plein d'esprits , montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur , entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chimistes en font à peu près de même , lorsqu'ils veulent faire de l'eau-de-vie : car les esprits de vin qu'ils mettent dans l'alambic , s'élevant peu à peu au chapiteau , & se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit , auroient des qualitez âpres & peu agréables au goût , s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau , comme si le froid condensant & rassemblant les esprits du vin , les rendoit ensuite plus rectifiés & plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau ; car le sang qui sort tout bouillant du cœur , & qui rejaillit en haut , entre dans la substance du cerveau , qui par

Fig. 2.





sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus épurée de toutes celles que nous aïons dans le corps.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoi les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacis de vaisseaux (*b*) pressez par de petites glandes: & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce même sang se rectifie en pénétrant les testicules, & qu'il devient esprit séminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de vaisseaux sont attachés aux deux extrémités du testicule; les uns, qui sont un entrelacis d'artères, (*a*) de veines, (*g*) de nerfs (*fff*) & de vaisseaux lymphatiques, (*b*) y portent la matière pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite (*i*) & s'en déchar-

20 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
déchargent dans le corps variqueux
ou pyramidal, (i) qu'on nomme pa-
rastate ; & puis, selon le sentiment de
tous les Anatomistes, ils s'en déchar-
gent dans de petits réservoirs qui sont
à la racine de la verge. (k)

On pourroit comparer ces réservoirs
aux petites cavitez d'une grenade
dont on a ôté les grains. C'est-là que
la semence se forme & se conserve
pour plusieurs embrassemens & pour
différentes générations. J'ai eu sou-
vent la curiosité de presser avec les
deux doigts ces petites vessies glandu-
leuses, & des glandes (l) que l'on
nomme protastes qui se trouvent au-
près pour en faire sortir la semence : &
en même-tems j'apercevois, malgré la
froideur du cadavre, une liqueur blan-
che & épaisse sortir des protastes (l)
& une claire & pâle suinter des vessi-
cules (k) & ensuite se filtrer l'une &
l'autre au travers d'une membrane
près d'une petite verruë, que les
Anatomistes ont nommée *Veru montanum*, & puis s'épancher dans le con-
duit de la semence & de l'urine. (m)
C'est



Fig. 3.



C'est plutôt la callosité & la dureté de ces cellules & de cette chair glanduleuse , que l'on appelle prostate , qui rend les Scytes stériles , qu'une légère perte de sang , qui coule d'une veine coupée à la temple. Car comme les Tartares sont incessamment à cheval , ils pressent tellement ces petits réservoirs , par la pesanteur & par l'agitation continuelle de leurs corps , qu'ils les endurent , & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

A R T I C L E I I I .

Les parties naturelles & externes de la femme.

Après avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération , il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la femme , & d'admirer en même-tems l'artifice dont la nature s'est

22 *Tableau de l'Amour conjugal*,
s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût seulement de différence que dans le renversement de ces mêmes parties, on auroit raison de dire que la femme est un homme imparfait, & que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au-dedans, au lieu de sortir au-dehors comme celles des hommes.

Gallien, & *Faloppe* après lui, quelques savans Anatomistes qu'ils soient, auroient de la peine à soutenir cette opinion. Car si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes; si l'on en examine le nombre & la figure; si l'on en considère les cavitez & la figure; enfin si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bien-tôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou, si l'on veut,

la bourse de l'homme ? Entre le membre viril & le clitoris ? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes , ne ressemblent pas à ceux des hommes & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrêter à ces sortes de questions qui ne servent presque de rien à mon sujet , examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme que nous apercevons les premières.

La nature est admirable dans tous ses éfets , & ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à douze ou à quinze ans , lorsque , selon la pensée de Théodoret , l'ame peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la nature met un voile sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe , pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme ; que l'on appelle nature , parce que tous les hommes y prennent leur origine , sont la cause de la plûpart de nos chagrins , aussi-bien que de nos

24 *Tableau de l'Amour conjugal,*
plaisirs ; & j'ose dire que presque tous
les désordres qui ont paru dans le
monde , & qui y arrivent encor tous
les jours, viennent de ces parties-
là. On n'a qu'à lire *Pétrone* & à en-
tendre bien l'histoire des huit an-
nées qu'il décrit de la Cour débau-
chée de *Néron* , pour être persuadé de
ce que je dis.

Les lèvres (*a*) & les rides (*b*) de
ces parties ne sont que les replis que
la peau y fait ; elles ressemblent à peu
près à la crête d'un jeune coq , &
les rides y marquent aussi - bien la
vieillesse que sur le visage , lorsque
les filles vieillissent , ou qu'elles ont
prostitué leur pudicité. Ce sont ces
rides internes que l'on appelle nim-
phes , qui dans l'évacuation de l'uri-
ne , causent un si grand bruit , qui
nous surprendroit sans doute , si nous
n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair ,
de la figure d'une feuille de mirthe
(*c*) sont placez après les nimphes ,
qui bien qu'ils soient incessamment
arrolez n'éteignent pourtant pas pour

considéré dans l'état du Mariage. 25

cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui tombant sur de la chaux, les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules, (c) que les Médecins appellent mirtiformes, sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice si petite, (d) qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de neuf ou de dix ans, à moins que de lui faire violence en la déchirant. C'est ce que les Matrônes veulent dire, lorsqu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompuë, & c'est aussi la séparation de ces mêmes parties, qui en donnant du sang la première nuit des nôces, étoit autrefois parmi les Juifs un signe de défloration; ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomistes appellent clitoris, (e) & que je

26 *Tableau de l'Amour conjugal* ;

pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'est-là que la nature a mis le trône de ses plaisirs & de ses voluptez , comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est-là qu'elle a placé ces chatoüillemens excessifs & qu'elle a établi le lieu de la lasciveté des femmes. Car dans l'action de l'amour , le clitoris se remplit d'esprits & se roidit enfin comme la verge d'un homme ; aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux , (*f*) les nerfs (*g*) & ses muscles , (*h*) il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce , (*k*) & s'il étoit troué par le bout , on diroit qu'il est tout semblable au membre viril. C'est de cette partie qu'abusent souvent les femmes lascives. Jamais *Sapho* Lesbienne ne se seroit acquise une méchante réputation , si elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vû une fille de huit ans qui avoit déjà le clitoris aussi long que la moitié du petit doigt ; & si cette partie croît avec l'âge , comme il y a de l'aparence , je me persuade que
pre-

presentement elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vûë , qui l'avoit aussi grosse & aussi longue que le col d'un oïe.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes , lorsque l'amour y envoie des esprits , que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte , sembleroit incroïable , à moins que d'en avoir fait l'expérience , tant il est vrai que les parties ne sont pas toujourns en même état pendant la vie & après la mort.

Mais si cette partie cause souvent des desordres aux femmes , elle leur apporte aussi des avantages : car elle est à la matrice ce que la luette est aux poumons ; & le clitoris avec les caroncules , corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice ; il empêche en même-tems qu'il n'y entre quelque chose d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutiles à la génération , si l'himen que les Poëtes prophanes ont dit être le Dieu des

28 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nôces , n'en étoit du nombre. Les
Anatomistes anciens , qui ne s'ocu-
poient qu'aux choses les plus com-
munes de l'Anatomie , ont pris pour
l'himen les caroncules dont nous
avons parlé ci - dessus , qui souvent
étant jointes ensemble par des mem-
branes assez fortes , s'oposent à l'en-
trée du Dieu Priape ; car il n'eût pas
été raisonnable que quelque autre
chose qui n'eût pas été Dieu , selon
la pensée des Païens , se fut oposé aux
desseins d'un autre Dieu. Cependant il
arrive quelquefois, mais fort rarement,
que la nature voulant conserver la ma-
trice de quelques femmes délicates ,
produit une membrane au - dessus du
conduit de l'urine , afin que l'air ou
quelque autre chose n'incommode
pas les parties internes. Et c'est cet-
te membrane que l'on appelle propre-
ment himen. Elle est parsemée de
veines , & ordinairement trouée par
le milieu , pour laisser d'un côté cou-
ler les règles , & de l'autre pour
donner entrée à la semence de l'hom-
me. Mais comme cette membrane
qu'on

considéré dans l'état du Mariage. 29

qu'on nomme *himen*, est contre les loix de la nature, nos Anatomistes ont pris pour l'himen les caroncules, jointes ensemble par des petites membranes. Et ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casserius*, *Sebifius*, *Bauhin*, & plusieurs autres, qui appellent *himen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au *chap. 3. art. 2.* par une histoire que tout Paris a ouï dire, & que je raporte dans toutes ces circonstances.

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la femme.

ENtre toutes les parties de la femme qui servent à la génération, la matrice tient sans doute le premier lieu. Et quoiqu'elle soit l'une de ses parties les plus foibles, néanmoins elle est le lieu où les trésors de la nature sont cachez. C'est cette terre où
Diogè-

30 *Tableau de l'Amour conjugal,*
Diogène avoit accoutumé de planter
des hommes, & où sans honte il s'im-
mortalisoit au milieu des rues.

Elle est située au bas du ventre ;
entre la vessie & le gros boïau, qui
servent comme des cousins au plus
fier & aux plus superbe de tous les
animaux, pendant qu'il demeure dans
les flancs de sa mere.

Dans les femmes de moïenne tail-
le, qui ont accoutumé d'être souvent
baïsées, elle est grosse, & sa pro-
fondeur est d'onze travers de doigt,
ou à peu près, depuis l'entrée jusques
au fond ; mais dans les vierges &
dans les vieilles femmes, elle est ex-
trêmement petite, & souvent pas
plus grosse qu'une fêve ou qu'un œuf
de pigeon ; ce n'est qu'une peau dure
& flétrie, dénuée d'artères & de vei-
nes apparentes.

Lorsque les règles coulent aux filles,
ou qu'une femme a conçu, toute sa
substance s'enfle un peu plus qu'au-
paravant, & à mesure qu'un enfant
croit, la matrice devient aussi plus
simple & plus menuë dans sa circon-
féren-

férence : mais un peu plus épaisse dans son fond à cause de l'arrière-faix qui y est placé & de l'abondance des vaisseaux dont la matrice est parsemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée ; l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie lorsqu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (*a*) s'atache par le bas, & deux ligamens ronds, (*b*) qui se communiquent aux aînes & au-dedans des cuisses, l'empêchent de s'élaner en haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au-dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais comme la matrice ne peut
mon-

32 *Tableau de l'Amour conjugal,*

monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligamens, qui étans fermes & larges, ressemblent en quelque façon à des aîles de chauve-souris. Et quoique les ligamens (c) ne touchent point la matrice pour l'assujétir, ils tiennent pourtant les cornes si fermes, qui ne sont des parties, qu'elle ne se peut affaîsser. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placez, & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violents efforts de l'accouchement; si bien que cette partie étant affermie de tous côtez, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la nature l'a placée; comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujétie par toutes les parties que nous venons de nommer; les artères, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encor de liens,

liens, & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts, & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtez de la matrice on voit deux vaisseaux avancez, (*d*) que *Dioles* a appellez les cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables; c'est la porte de la pudeur, & selon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors, pour l'incommoder & pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse la femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il faut.

Si un enfant tire de la mammelle de sa mere le lait avec plaisir, le col de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptez amoureuses

34 *Tableau de l'Amour conjugal,*
ses de la semence, qui rejaillit de la
verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contri-
buer à la génération, elle avoit be-
soin de testicules (*f*) aussi-bien que
l'homme; & je m'étonne qu'il y ait
eu des Médecins qui se soient laissez
aller dans cette occasion aux senti-
mens d'*Aristote*. Ce Philosophe a crû
que la femme ne concouroit point
à la génération, en donnant de sa part
de la semence; mais qu'elle ne com-
municoit que des alimens pour nou-
rir & faire croître ce qu'elle avoit con-
çu dans ses entrailles, ce que nous
examinerons dans la troisième partie
de ce Livre.

Cependant il est certain que les fem-
mes ont des testicules, (*f*) des vais-
seaux spermatiques (*g*) & de la semen-
ce, puisqu'elles se polluent quelque-
fois, & que leurs testicules aplatis, au
lieu d'être solides comme ceux des
hommes, renferment de petites cellu-
les jointes ensemble, (*h*) qui conser-
vent une humeur qui rejaillit souvent
au visage de celui qui les coupe.

Para-

considéré dans l'état du Mariage. 3

Paracelse & Amantus, Portugais de Nation, ont laissé par écrit que la matrice n'étoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des règles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud pour observer comment la nature agissoit dans les flancs d'une femme, lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroît impie & impossible, je ne saurois ajoûter foi à un imposteur ni à un Juif, l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avouë pourtant de bonne foi qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, & que quelques autres ont été trouvez dans les vaisseaux spermatiques, que l'on appelle les cornes de la matrice. Mais pour dire là-dessus ce que je pense, la première histoire me semble tout-à-fait impossible; car l'estomac faisant tous les jours sa digestion, ne peut changer son action pour celle de la

36 *Tableau de l'Amour conjugal*,
matrice. L'autre me paroît plus faisable, les cornes étant une partie de la matrice, & aiant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, selon le sentiment de *Platon*, est un animal qui se meut extraordinairement, quand elle haït ou qu'elle aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité elle s'aproche du membre de l'homme, pour en tirer de quoi s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception; lorsque la semence de l'homme & de la femme s'assemblent dans ses replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere, dont elle s'est attribué le nom. Elle les couvre, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée, afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particulièrement au Livre III. La matrice a en-

considéré dans l'état du Mariage. 37

cor d'autres usages, dont le principal est de vider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretez dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusques à aquérir la qualité de venin; au contraire, il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des artères de la matrice.



C H A P I T R E I I.

De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou si l'on veut, la nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque es-

38 *Tableau de l'Amour conjugal,*
pèce des parties différentes pour se
perpétuer. Que les unes reçoivent les
parties des autres, lorsqu'il se fait une
jonction de corps pour la propaga-
tion de chacune. Les parties génitales
ne se font pas par hazard dans les flancs
des femelles. Les ames dans les bêtes,
& les intelligences dans les femmes,
font tout l'atirail des parties naturel-
les de l'un & de l'autre sexe, par le
commandement de la nature.

L'intelligence, ou si l'on veut par-
ler autrement, l'ame que Dieu a créée
& placée ensuite dans le petit corps
d'un Chinois au milieu de la Chine,
pour me servir de cet exemple, choi-
sit dans le corps de sa mere, qui vient
de concevoir, la matière la plus pro-
portionnée à former toutes les par-
ties qui doivent un jour contribuer
à la génération. Elle n'a pas besoin
de modèle pour cela : il suffit qu'elle
exécute les desseins de la nature, pour
garder toutes les mesures & les pro-
portions qu'il est nécessaire de gar-
der dans la figure des parties secre-
tes de cet homme à venir. Elle place
done

donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose , pour les faire un jour agir commodément quand il en sera besoin.

D'ailleurs une autre intelligence ; qui est de la même nature que l'autre , s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir , la matière la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre , qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes , leurs ouvertures si mesurées , leurs profondeurs si réglées , leurs distances si proportionnées , enfin toutes les dimensions sont si bien observées , qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministère de ces deux intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre , elles ont cependant si justement fabriqué

40 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
les deux parties secrettes de l'un &
de l'autre sexe , que lorsque ces par-
ties seront un jour en état de se join-
dre amoureusement , rien ne manque-
ra à leur conjonction. Elles se presse-
ront si commodément de tous côtez ,
que l'on diroit qu'elles ont été coulées
au moule , tant elles sont proportion-
nées les unes aux autres.

Mais si ces intelligences manquent
de matières pour former les parties de
la génération de l'un des deux sexes ;
si la matière est trop abondante , qu'elle
ne soit pas flexible , ou qu'elle ait des
qualitez & des figures rebelles ; si la
figure de la matrice de la mere est
incommodée & que son tempérament
soit déréglé , quelle apparence y a-t-il
que ces intelligences puissent réussir à
façonner ces parties , qui doivent un
jour perpétuer les hommes ?

Je ne saurois acuser ni la nature , ni
ces intelligences de commettre ces
défauts ; elles ne font jamais rien d'el-
les-mêmes de défectueux , & sur-tout
quand elles se proposent la génération
& la conservation des hommes.

Ces

considéré dans l'état du Mariage. 41

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de la mere ; il en est encor ataqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

A R T I C L E I.

De la proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme, selon les loix de la nature.

Q Uoique l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mistères de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contents lorsque nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a ataché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin* ; de l'autre, la nature n'y a rien mis que de bienféant.

La nature qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour toutes

toutes les parties qui nous composent ; celles que nous apellons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes & dans les femmes ; & le membre de l'homme, selon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonférence ; c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plûpart des hommes. Si la verge est plus grande & plus grosse, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midi sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties secretes de la femme, est ordinairement de six ou de huit pouces de profondeur, & sa circonférence interne n'a point de mesure déterminée ; car, par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instrumens qui le touchent.



A R T I C L E I I.

*Des défauts des parties naturelles de
l'homme.*

L Es Casuistes & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matières aussi-bien que les Médecins; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croient être obligés d'en parler pour le salut des ames, en refusant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en séparant pour quelque-tems l'homme & la femme, que quelques incommoditez de parties auroient troublez dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excitez, par l'intérêt de la justice & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes questions. Ils veulent par-là savoir les causes de la dissolution du mariage, pour en corriger les abus. Mais parce que ces matières difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclaircir

44 *Tableau de l'Amour conjugal*,
claircir les difficultez qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement des différends qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les Juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en acuser les défauts naturels des unes ou des autres ; mais pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toujours assez de matières pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties ; & parce que les parties qui servent à la vie, sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espèce, que d'ailleurs celles - là sont plutôt formées que celles - ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties nécessaires à la vie, presque toute la matière qui étoit destinée
aux

aux parties secretes , & ainsi ces dernières parties deviennent fort petites dans la suite du tems , leur matière aiant été ménagée pour d'autres.

Ce fût-là la cause d'une des observations de *Platerus* , qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prépuce , au lieu de membre viril.

Les défauts des parties secretes, aussi-bien que des autres , dont nous sommes souvent composez , ne sont pas toujours naturels , & le Gentilhomme , dont nous parle *Paul Zachias* , n'auroit jamais engendré , s'il eût manqué dès le ventre de sa mere de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *S. Martin* nous le fait bien voir , lui qui pendant sa vie avoit tellement macéré son corps par des austérités inouïes , & qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de son siècle , qu'après sa mort , si nous en croïons *Sulpice* , sa verge étoit si petite , que l'on ne l'auroit
point

46 *Tableau de l'Amour conjugal,*
point trouvée, si l'on n'eut sçû le lieu
qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop
grosses ne sont pas les plus propres, ni
pour la copulation, ni pour la gé-
nération. Elles incommodent les fem-
mes & ne produisent rien; si bien que
pour la commodité de l'action, il faut
que la partie de l'homme soit médio-
cre, & que celle de la femme soit pro-
portionnée, afin de s'unir l'une à l'au-
tre & de se toucher agréablement de
toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce
vice naturel, que l'abondance de la
matière dans les premières semaines
de la conception; si bien que l'in-
telligence, qui a soin de la formation
de cette partie aussi-bien que des au-
tres, ne sachant que faire de tant de
matière qui reste après les principales
parties formées, elle l'emploie à fai-
re une grosse & longue verge.

S'il est vrai ce que les Phisionomis-
tes nous disent, que les hommes qui
ont de grands nez ont aussi de grandes
verges, & qu'ils sont plus robustes
&

& plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Héliogabale*, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrivit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'être plus en état avec moins de troupes de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis : mais il ne s'apercevoit pas en même-tems, que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croïons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flairer ; & je ne sais si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodius*, qui viola *Pompeia* femme de *César* dans le Temple de la Déesse *Bona*, lequel, au rapport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pû joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique qui passe par une longue verge. *Galien*, après *Aristote*, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits qui résident abondamment par la longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Médecins, & entr'autres le savant *Hucher*, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fonds de la matrice sans être altérée de l'air, ni par aucune autre cause étrangère, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les histoires que ce grand Médecin nous rapporte sur ce sujet nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre; car si l'homme est un peu membru & que la femme soit fort étroite, la conjonction n'est point agréable; & l'on ne peut se souffrir
Pua

l'un l'autre. Mais si ce même homme se joint ensuite amoureusement à un autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il cau-
soit à la première. Si bien qu'il est vrai de dire, que celui qui nous a donné tant de remèdes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aimons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flâme est heureuse, & il ne vient de nôtre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En éfet, si les deux femmes dont *Platérus* nous fait l'histoire, avoient pû souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaintes en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se remarier à d'autres, qui ne furent pas si simples après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles, de leurs maris.

Je ne parle point de la grosseur prodigieuse de la verge de quelques hommes : on fait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage , & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de Hilden* , qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des défauts dans les hommes; elles sont encore défectueuses , si elles sont mal figurées , ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel : car parmi les Chrétiens , les nœces n'étant instituées que pour avoir des enfans , il n'y a pas lieu de douter , que si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consumer le mariage , & que ces défauts soient incurables , le mariage ne doit être déclaré invalide.

Enfin il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire , qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matière pour les décrire tous : car pour le dire

considéré dans l'état du Mariage. 51

en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encor moins d'engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulcères ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est ataqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

A R T I C L E I I I.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmité que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que

52 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de celui du mari : car entre cette infinité de parties qui composent les parties naturelles , s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse , la génération ne peut s'accomplir ; & une femme qui est imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appelée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concurent du côté de la femme à la formation de l'enfant , il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femmes , qui peuvent empêcher la copulation & qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de *S. Athanase* , obligeoient leurs filles , par des loix sévères , de souffrir avant d'être mariées , que des valets les déflorassent ; & les Arméniens , ainsi que *Strabon* le rapporte , sacrifioient les leurs dans le Temple de la Déesse *Anaitis* pour y être dépuce-lées , afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. Car on

ne sauroit dire quels épuisemens & quelles douleurs un homme souffre dans cette première action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrin & de haine, que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions ici un ferrurier de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve qu'il nous apporte, pour éviter la peine que nous y prendrions le premier jour; ainsi les peuples, dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc, apellée la *Pucelle d'Orléans*, étoit du nombre de ces filles étroites; & si elle eût prostitué son honneur ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encor aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Médecine, n'au-

§ 4 *Tableau de l'Amour conjugal*,
n'auroient déclaré, lorsqu'ils la visité-
rent dans la prison de Roüen, par l'or-
dre du Cardinal d'Angleterre & du
Comte de *Warwic*, qu'elle étoit si étroite,
qu'à peine auroit-elle été capable
de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand
défaut à une femme d'avoir le conduit
de la pudeur trop étroit, à moins que
cela n'aïlle, comme il arrive quelque-
fois, jusqu'à s'oposer à la copulation &
à la génération même. Le défaut est
bien plus commun quand ce passage est
trop large, & il ne faut pas toujourn,
mal juger des filles qui ont naturellement le
conduit de la pudeur aussi large que les
femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la
copulation, cependant on ne voit gué-
rés de femmes larges qui conçoivent
dans leurs entrailles, parce qu'elles ne
peuvent garder long-tems la liqueur
qu'un homme leur a communiquée
avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturel-
lement un peu courbé : il ne se redres-
se que lorsqu'il est question de se join-
dre.

dre amoureuxment : car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit , puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme , pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre , & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir , & les esprits s'émoussent & perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir & redresser ces parties endurcies. A moins de cela , elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien réglée , nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle , sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de
se

56 *Tableau de l'Amour conjugal*,
se marier on s'examinait tout nud, se-
lon les loix de ce Philosophe, ou qu'il
y eût des personnes établies pour cela,
je suis assuré qu'il y auroit quelques
mariages plus tranquilles qu'ils ne le
sont, & que jamais *Hammeberge* n'eût
été répudiée par *Théodoric*, si ces loix
eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite,
on ne diroit point qu'elle a des défauts
qui s'oposent à la copulation. Quand
son mari veut exécuter les ordres qu'il
a reçûs en se mariant, il trouve des ob-
stacles qui s'oposent à sa vigueur. L'hi-
men, ou les caroncules joints forte-
ment ensemble, occupant le canal des
parties naturelles de la femme, s'opo-
sent à ses efforts. Il a beau pousser & se
mettre en feu, ces obstacles ne cèdent
point à la force; & quand il auroit au-
tant de vigueur que tous les Ecoliers
du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne
pourroit dépuceler la femme qui est
presque toute fermée. Toutes les fem-
mes fermées, & qui vivent après 15.
ou 18. ans, ne sont pas entièrement
fermées; elles ont un petit trou, ou
plu-

plusieurs ensemble , pour laisser couler les règles , & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation , elles peuvent pourtant quelquefois concevoir ; & c'est ainsi qu'engendra *Cornélia* mere des *Graques* , à qui il fallut faire incision avant que d'acoucher.

L'acouchement est quelquefois accompagné d'accidens fâcheux , que les femmes se fendent d'une manière étonnante ; & j'en ai vû une dont les deux trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon , & la nature en les repoussant y envoïe tant de matière, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée ; & quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris , elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcères véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose ; ils foulent tellement la chair d'un côté & d'autre quand ils se
gué-

guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vuidier de tems en tems les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie, si on les coupe & si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée ; car ce Médecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes, qui s'opposent à la consommation du mariage & par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier, pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-dessus, qu'il naît quelquefois des excrescences de chair dans le col de la matrice, dont la copulation est empêchée, que le clitoris devient si grand, qu'il en défend l'entrée, & que les lèvres sont quelquefois si longues & si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE III.

Des remèdes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuites & des Jurisconsultes, plusieurs erreurs que les uns & les autres commettent lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du Chapitre précédent & ne me serois pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remèdes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodez de maladies, que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser & se donner réciproquement les libertez que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommoditez qui affligent les dehors des parties

60 *Tableau de l'Amour conjugal,*
ties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, aiant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables, qui font l'impuissance des hommes & la stérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.



A R T I C L E I.

Des maladies qui arrivent au membre viril & qui peuvent être guéries.

PUisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties génitales de l'un & de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'a l'Eglise lorsqu'elle nous confère ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération : si la copulation manque par des défauts naturels, ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir
des

considéré dans l'état du Mariage. 61
des enfans est veine, puisque celle-ci
n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement
par des exemples, je dirai que cette
jeune Demoiselle veut se plaindre hau-
tement en Justice de la longueur du
membre de son mari, dont l'aproche
lui est un cruel suplice. En éfet, la dou-
leur qu'elle ressent quand elle en est
touchée, lui fait perdre le sentiment
& souvent la rend comme immobile ;
car cet homme lui déchire les nim-
phes, lui meurtrit les caroncules, lui
fait fendre le conduit de la pudeur, &
enfonce le fonds de sa matrice ; c'est
de-là que vient une grande éfufion de
sang, un flux de ventre ennuieux, &
les autres incommoditez qu'elle souffre
après avoir été careffée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans
remède : car si l'on a soin de trouver
par le milieu un morceau de liége de la
hauteur d'un ou deux pouces, selon
l'excès de la longueur du membre, &
qu'on le garnisse ensuite de coton, des-
sus & dessous, que ce coton soit garni
d'une toile molette, qui doit être pi-

62 *Tableau de l'Amour conjugal*,
quée près à près, & que ce bourlet ;
ou pour mieux dire, cet écusson soit
convexe par le haut & par le bas ;
qu'ensuite on y couse à chaque côté
deux petits rubans ; & que quand l'a-
mour fera ressentir son feu, on fasse
passer le membre par le trou de l'écus-
son, & qu'on lie à chaque cuisse les
deux petits rubans que l'on y a cousus
pour le tenir assujéti, on jouïra après ce-
la des nouveaux plaisirs que l'artifice
aura inventez. C'est alors que la Demoi-
selle ne fuira plus les caresses de son
mari & qu'elle ne lui refusera plus ses
embrassemens amoureux. Si par hasard
son mari oublie l'écusson, elle aura soin
d'en porter un autre, ou la nécessité lui
fera trouver agréable sa main, dont el-
le évitera les douleurs qu'elle ressen-
toit autrefois & le désespoir où elle
étoit d'avoir des enfans dans la suite de
son mariage.

La grosseur du membre de l'homme
n'est pas si facheuse à une femme que
sa longueur excessive. Elle ne fait qu'é-
largir des parties, qui étant membra-
neuses & charnuës, s'élargissent assez
aisé-

aisément quand on le veut. La nature les a faites pour cela, & aujourd'hui il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mari pourvû qu'une femme soit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défauts à ses parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse verge. Si ses parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous exposerons à l'article suivant; ou, si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme, ce que l'on peut faire par des cataplasmes froids & astringens. J'appréhenderois pourtant que ces sortes de remèdes ne détruisissent la semence, & ne la rendissent incapable d'être féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-tems à diminuer la grosseur de cette autre partie.

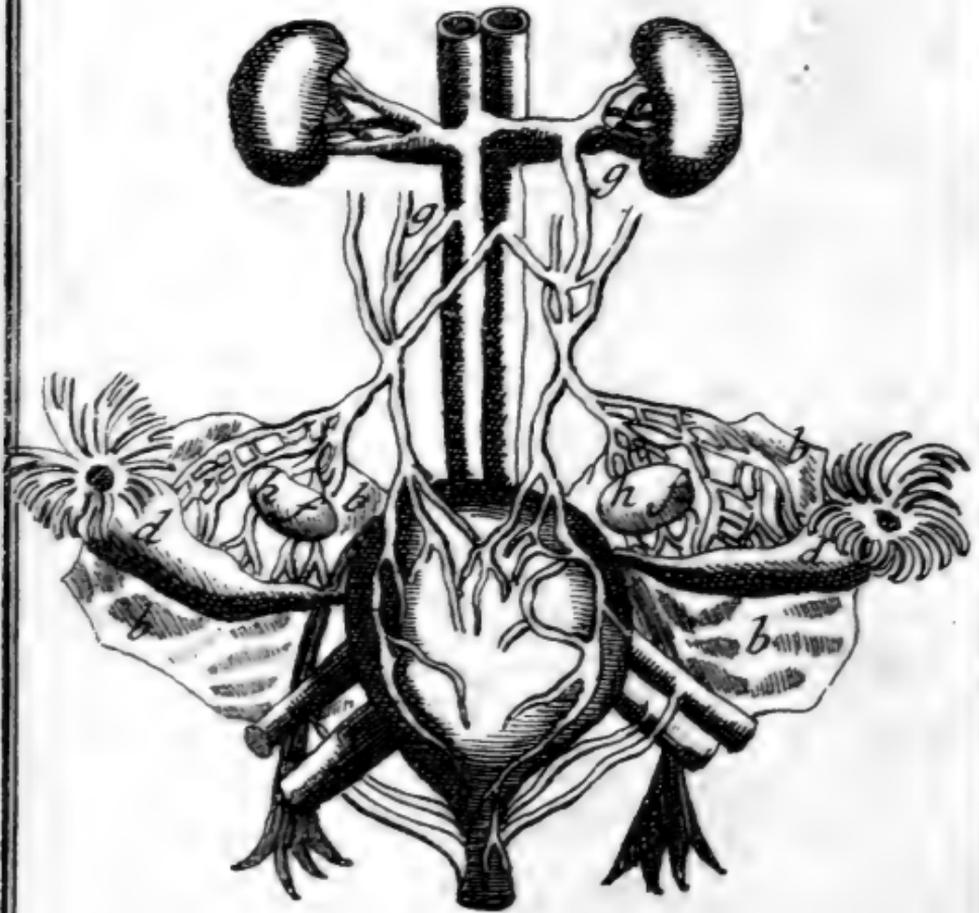
J'ai déjà dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la

24 *Tableau de l'Amour conjugal,*
grosseur prodigieuse de la verge de
l'homme, qui auroit été causée par
quelque maladie. Je sai que l'on n'est
point alors disposé à s'en servir pour
plaire à sa femme, ni pour engendrer:
& je ne saurois croire que *Pierre Per-*
rod, Maréchal du Village de *Creseiat*
en Suisse, eut eu envie à l'âge de 40.
ans de se joindre amoureusement à sa
femme, lorsque la verge étoit aussi
grosse qu'un enfant naissant; car, au
raport de *Fabrice de Hilden*, il portoit
entre ses cuisses une grosse masse de
chair inégale, livide & molette com-
me un champignon, que ce Médecin
Allemand lui coupa. Bien loin de mou-
rir de cette opération, il se porta en-
suite beaucoup mieux, & avoit de
tems en tems des mouvemens de con-
cupiscence, lorsqu'il étoit couché au-
près de sa femme; mais malheureuse-
ment il manquoit des parties pour exé-
cuter les ordres secrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient
tortu, lorsque le fil qui lie par-
dessous le prépuce au gland, s'avance
jusqu'au conduit de l'urine, si bien
que



Fig. 4.



que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à la femme, il augmente sa douleur & s'aperçoit que la verge se courbe encore plus qu'auparavant. Néanmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Ministre Luthérien, dont parle *Hofman*, qui la méprisant généreusement, fit plusieurs enfans à sa femme, malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remède à ce défaut; il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lieu qui tient le gland trop gêné, & à empêcher ensuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remède quelques jours de suite, pour donner le tems à la nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort

mau

mauvaise coutume sur ce sujet ; elles se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après avoir aperçû le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, & brisent ainsi ce qui tient ces parties trop assujéties. Mais pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchiremens, il ne peut arriver de-là que des inflammations, qui souvent sont bien-tôt après suivies de la mort.

Il y a encor une autre cause qui rend tortu le membre de l'homme ; savoir, lorsque le prépuce est tellement joint au gland, soit par un défaut naturel, ou par des ulcères négligez, que l'on ne sauroit alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la santé des hommes, prétendent que cette incommodité peut être guérie, si l'on y apporte le soin & l'adresse qui y est nécessaire ; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération. Les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce
que

que de gland ; parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang , ni causer une inflammation considérable , ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la Circoncision des Juifs , l'opération en doit être plus aisée & moins dangereuse. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce ; parce , disent-ils , que la cicatrice s'en doit plutôt faire , que l'on est ensuite plus disposé à faire des enfans , & qu'il est même de la bienséance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que si l'on doit en favoriser quelque'une, ce doit toujours être la première.

Après que l'opération est faite & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut , on met entre deux , comme j'ai dit ci-dessus , un linge trempé dans un blanc d'œuf battu , ou dans un digestif que le Chirurgien aura composé , selon les indications qu'il aura prises de la partie malade , de la douleur & des accidens qu'il doit toujours

68 *Tableau de l'Amour conjugal*,
considérer en faisant ces remèdes. Sur
cela *Fabrice de Hilden* nous fait une his-
toire d'un homme de vingt ans , qui
s'étant marié avec une très-belle fille,
se trouva impuissant le premier jour de
ses nûces , étant incommodé de cette
sorte de maladie ; ce savant Médecin
en fit lui-même l'opération , & le jeu-
ne homme étant guéri de son incom-
modité , satisfit si bien sa femme, qu'a-
près cela elle ne se plaignit plus de l'im-
puissance de son mari.

Il se rencontre encor une troisième
cause, qui rend le membre tortu quand
il se roidit. Après les complaisances
qu'un homme a eues pour une Cour-
tisane infâme , en se tenant long-tems
en état de satisfaire les apétits déréglez
de cette femme , il vient quelquefois à
l'un des côtez de la verge , ce que nous
apellons *Nodus* ou *Ganglion* , qui n'est
qu'une dureté , grosse ordinairement
comme une fêve, placée sur les nerfs de
cette partie. Quand on presse forte-
ment cette dureté , on n'y sent qu'une
douleur obscure ; mais quand le mem-
bre vient à se roidir , c'est alors que les
dou-

douleurs sont extrêmes, par la gêne & la torture que souffre la verge, dans une figure courbée qui est contre les loix de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie, en ramôlissant la dureté qui la caufoit; mais ils ont jetté les malades dans un désespoir de guérison. Ils n'ont pas prévû que les remèdes ramôlissans qu'ils y apliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car en humectant le *Nodus*, ils élargissoient ainsi les ligamens poreux, à la façon des varices & des aneurismes, & augmentoient le mal par ce moïen-là, plutôt que le guérir.

L'expérience nous enseigne qu'il en falloit user d'une toute autre manière. Elle nous a montré que les remèdes astringens contribuoient seuls à la guérison de cette maladie, tellement que si l'on mouïlloit des plumaceaux & des linges & qu'on les apliquât tièdes sur la partie malade, on guérissoit bien-tôt cette incommodité.

Jâques Houllier nous apprend un remède industrieux, pour donner à une verge tortuë la figure qui lui est propre & naturelle. Il nous raporte, qu'un homme qui étoit impuissant de la sorte fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer sa verge dans un canal de plomb, proportionné à sa grosseur & avoir retenu le canal assujéti par des attelles pendant un tems assez considérable. La verge de l'homme est molette & flétrie, par beaucoup de causes qui s'oposent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se roidit point; & si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans éfet & l'on ne peut en attendre des suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque fâcheuse maladie, ou enfin que la verge soit incommodée dans quelques-unes

de ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on y apporte auparavant les remèdes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remèdes pour éteindre le feu de la concupiscence & combattre les éguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop molettes ne sont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté & ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languissent & ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons présentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encor nous ne nous arrêterons qu'à ces seules maladies qui ataquent principalement la verge de l'homme & qui la rendent molette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source

72 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de plus loin, me réservant d'en parler
lorsque je traiterai en général de l'im-
puissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit nôtre pas-
sion. L'amour est languissant quand
nous souffrons, & nous ne saurions nous
lier amoureusement à une femme, si
nôtre chaleur naturelle & nos esprits
ne se sont multipliez en nous-mêmes
& qu'ils ne soient communiquez à nos
parties naturelles.

Une vie misérable éteindra sans dou-
te notre feu, & il n'y a point d'homme
qui se trouve en état de se divertir
avec les Dames, si sa table est très-
médiocre. Le travail excessif nous rend
sages sur cette matière, & nous ne
pensons qu'au repos quand nous som-
mes fatiguez. D'ailleurs, si notre esprit
est fortement occupé à quelques afai-
res, nos parties naturelles sont alors
comme engourdies, quand il faut s'a-
pliquer à l'amour; témoins ceux qui
gouvernent par eux-mêmes les Roïau-
mes & les Républiques, qui sont pres-
que toujous des enfans étourdis, com-
me si l'esprit du pere étoit presque tout
demeu-

demeuré, plutôt dans les affaires d'Etat qu'il a ménagées, que dans les corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenuës si foibles & si languissantes, que même dans la fleur de nôtre âge, elles refusent de nous obéir, quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont point sans remède. Il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura afoibli; & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perduës renaîtront bien-tôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chère le rétablira aussi-tôt, & alors nous serons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remède du travail: & les médicamens qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui étant devenuës flé-

74 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
tries par un onguent jaune , fait avec
de l'argent vif dont il s'étoit froté , fu-
rent bien-tôt après rétablies par l'*hui-*
le de lavande qu'il y apliqua.

L'épuisement que l'on a souffert au-
près des femmes se répare par la fuite
& par l'éloignement ; & jamais ce jeune
Espagnol , dont *Christophe à Veiga* nous
fait l'histoire , n'eût pris de nouveaux
plaisirs avec sa femme s'il n'en eut usé
de la sorte. Cette histoire est trop con-
sidérable sur cette matière, pour ne pas
la rapporter ici toute entière & pour ne
la pas traduire en François. Je conseil-
lai à un jeune Gentilhomme , dit ce
Médecin , de s'absenter durant quinze
jours de la ville où il demeueroit , de
monter à cheval le seizième jour de
son absence sur le soir & de faire deux
ou trois lieues de chemin , après-quoi
il viendroit chez lui souper avec sa
femme , qui se découvreroit la gorge &
qui se mettroit à table vis-à-vis de lui :
or j'avois commandé , poursuit - il ,
qu'on lui aprêtât à souper un chapon
rôti & un ragoût de mouton , bouilli
avec de la roquette : le bon vin rouge ,
su-

fumeux & astringent ne nous man-
quoit point , non plus que le vin doux
pour le dessert. Trois heures après sou-
per , je lui conseillai de se mettre au lit
avec sa femme , qui lui échaufferoit les
reins en se joignant de bien près & de
dormir en cette posture : qu'à son ré-
veil il s'entretint avec elle de discours
amoureux & qu'il s'endormit ensuite ,
s'il pouvoit ; la petite pointe du jour
étant venuë , qu'il caressât sa femme ,
& qu'il s'aquitât de son devoir en va-
leureux cavalier. Mon conseil , ajoutè-
t-il , fut fort favorable à ce Gentilhom-
me, non pour une fois seulement, mais
pour plusieurs ; & comme je ne vou-
lois point alléguer cette histoire , sans
avoir auparavant éprouvé la même
chose en plusieurs personnes , j'ai ex-
périmenté , dit-il , que cette façon d'a-
gir est fort propre à rendre vigoureux
ceux qui se sont épuisez auprès des fem-
mes. Il faut donc conclure , après tout
cela , que la môlese des parties natu-
relles d'un homme, qui a pris quelque-
fois ses divertissemens avec trop de
chaleur , n'est pas toujours incurable ,

76 *Tableau de l'Amour conjugal*,
comme la plûpart se le persuadent ; si
cela étoit, le Gentilhomme du Duc
d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'histoi-
re, n'auroit pas été guéri si promte-
ment avec l'admiration de tous ceux
qui l'accompagnoient ; & le remède,
que l'on appelle en Provence *Semba-
jeu*, ne seroit pas encor presentement
des merveilles sur ceux qui ont les
parties naturelles flétries, si nous en
voulons croire *Valleriola*. Car il n'y a
rien au monde de meilleur contre les
foiblesses des parties naturelles que
les œufs, le sucre, le safran, la canelle &
le vin, dont ce breuvage est composé.

D'autres maladies ataquent encor le
membre viril avec autant de force que
les précédentes ; mais entre toutes cel-
les qu'il souffre, il y en a de bénignes,
qui se guérissent par les premiers re-
mèdes que l'on y apporte, & il s'en
trouve de malignes, qui quelquefois ne
cèdent ni aux sueurs ni à la salivation,
ni au fer ni au feu, & ce sont ces derniè-
res qui viennent d'un commerce infâ-
me & qui affligent les hommes d'une
manière tout-à-fait surprenante.

Quel

Quelques hommes ont le prépuce si long, qu'ils ne sont pas disposez à ce joindre amoureusement à leurs femmes. La verge est importune en cet état & elle ne peut communiquer sa semence qu'elle ne soit éventée & que par ce moïen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de 22. ans, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine & une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas éviter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en eut à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui se maria quelque-tems après qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avoit si pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie, *Pimocis*, qui rend quelquefois la verge tortuë, quand le prépuce ne pouvant être retrouffé, est attaché au gland, comme

me

78 *Tableau de l'Amour conjugal,*
me nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie, qui est toute opposée à celle-ci. Les mêmes Chirurgiens la nomment *Papapimocis*, lorsque le prépuce étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voïageant pendant la rigueur de l'hiver, le gland & le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce se retroussé, & ne peut être remis, quelque violence que l'on y fasse; si bien que dans cette occasion il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce qu'un homme savant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année dernière avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme: si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures con-

tre

tre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bien-tôt par cette partie, au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre; & elle demeureroit long-tems en cet état, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramôlir & en diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *George de Transilvanie*, au raport de *Smece*.

Les jeunes gens qui ne sont pas acoutumez aux violens exercices de l'amour, sont quelquefois affligez du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérissent tout aussi-tôt, témoin le jeune homme de vingt-quatre ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont été produites par une conjonction infâme, il ne faut pas espérer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge, qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang & animée d'esprits, soufre aisément une impression pernicieuse que fait une Courtisane

80 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fane corrompuë, & elle est souvent
afligée de maladies malignes.

Il me reste encor à parler d'une ma-
ladie qui arrive quelquefois dans le
conduit commun de l'urine & de la
semence, lorsqu'après un ulcère viru-
lent, il s'y engendre une caroncule &
une chair molette & baveuse. Bien
que cette incommodité soit fort difi-
cile à guérir, cependant je n'ai pas ju-
gé à propos de la placer entre celle
qui rendent un homme impuissant,
puisque'elle ne paroît pas incurable.
Car si *Charles IX.* donna deux mille
écus à un Gentilhomme Italien pour
lui avoir communiqué un remède con-
tre ce mal, on doit croire que cette
maladie peut être guérie, puisque ce
bon Prince récompensa si magnifique-
ment celui qui lui en avoit donné le
moïen.

Afin de ne passer rien sous silence
qui puisse en quelque façon plaire au
lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce
remède pour s'en servir dans l'ocasion.
On prendra *trois onces de céruse*, *1 d. de*
camfre, & *autant d'antimoine cru*, demi-

once

considéré dans l'état du Mariage. Si
once de tutie, préparée avec de l'eau de
rosé, 6 dragmes de litarge d'or lavée,
2 dragmes de blanc rhafis sans opium,
2 scrupules de mastic, autant d'enceus,
autant de cendres de Savonier, & autant
d'aloës, avec une suffisante quantité d'huile
rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais
avant que de le faire, on prépara &
on pulvérisera à part toutes les choses
que l'on doit pluvérifier, & on les pas-
sera par le tamis, pour être plus dispo-
sées à entrer dans la composition du
remède. Après cela l'on en embarras-
sera le bout d'une bougie, dont on se
servira au besoin.

Ce remède est beaucoup plus sou-
verain & plus assuré, que celui que l'on
emploïa pour un Gentilhomme Pari-
sien qui étoit incommodé d'une pa-
reille maladie; on ne lui eut pas plûtôt
jetté dans la verge un remède âpre,
qu'une inflammation & une rétention
d'urine y survinrent, si bien qu'il ne
vécut guères après tous ces maux,
comme nous le fait remarquer *Fabrice*
de Hilden, qui nous enseigne qu'il ne
faut presque point de remèdes apres
pour -

82 *Tableau de l'Amour conjugal*,
pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des véruës & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent après des ulcères mal guéris & qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligez de couper ces porreaux & de les faire ensuite cicatrifer avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *Calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu : ce que je ne voudrois faire que fort légèrement sur la peau de cette partie ; parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'appréhenderois qu'il n'arrivât au patient, ce qui arriva il n'y a pas long-tems à *M. Brancacci*, Grand Prieur de Maïthe, qui s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pié, qui est une autre partie du corps extrêmement nerveuse, mourut bien-tôt après, par la douleur, par la fièvre & par la gangrène.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines & des artères que l'on a coupées, dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme ; & *Fabrice de Hilden* nous fait remar-

remarquer , qu'un Chirurgien aiant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de 40. ans , cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer , que trois jours après il en mourut.

J'aîmerois donc beaucoup mieux user du remède dont j'ai parlé ci-dessus , ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol , qui arrête comme par miracle le sang des veines & des artères coupées , que de me servir du feu , par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le present que fit le Roi d'Angleterre , il y a quelques années , à M. le Duc d'Essex , Vice-Amiral de France , lorsqu'il étoit aux côtes de ce premier Roïaume , afin que s'il arrivoit dans l'armée navale , dont il avoit la conduite , quelques grandes pertes de sang , on pût les arrêter tout-d'un-coup par le moyen de ce remède.

ARTICLE II.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme & qui peuvent être guéries.

LEs parties naturelles des femmes ont des défauts, aussi-bien que celles des hommes ; il s'en trouve d'incurables , qui seront marquées au Chapitre de la stérilité des hommes ; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges , trop étroites , ou quelquefois presque toutes fermées ; il y en a qui ont les lèvres de leurs parties trop longues & trop pendantes , & qui ont encor d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La nature , qui est admirable dans tout ce qu'elle fait , a composé de membranes charnuës le conduit de la pudeur des femmes , afin que ces parties s'élargissent comme il faut dans l'accouche-

couchement, elles puissent ensuite se rétrécir pour empêcher les incommoditez qui en pourroient arriver si elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'être extrêmement élargies, si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La médecine, qui trouve des remèdes presque pour toutes sortes de maladies, n'en marque pas pour celle-ci. Elle en fournit à une honnête fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon que pourroit avoir son mari de quelques

86 *Tableau de l'Amour conjugal*,
prétendus désordres de sa vie. Elle en
communique encor à une femme qui
a fait depuis peu de pénibles couches,
pour n'être pas dans la suite du tems
défagréable à son mari, pour conser-
ver dans son mariage la paix & la tran-
quilité, & pour avoir un second en-
fant, qu'elle n'auroit point, si elle de-
meuroit dans l'état où elle se trouve
maintenant.

Ces sujets étans raisonnables, l'on
doit trouver bon que l'on use de nos
remèdes par un si juste motif. Je ne
prétens point ici être l'auteur de l'a-
bus que l'on en peut faire. Mon des-
sein n'est pas de favoriser le crime, mais
de guérir les maladies qui affigent les
femmes & d'entretenir une amoureu-
se complaisance parmi des personnes
mariées. Autrement nous serions ré-
duits à retrancher de nos livres & de
notre pratique, l'*antimoine*, le *sublimé*,
le *réagal*, & les autres poisons, dont
nous nous servons tous les jours si heu-
reusement pour la guérison des mala-
dies. Il me semble qu'il suffit de faire
son devoir en guérissant les maladies
qui

qui se presentent , sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons marqué , en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrre distillée , qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de girofle ou avec quelques gouttes d'esprit de vin ambré , ou avec des décoctions astringentes. Mais la décoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela , si nous en croïons la femme dont parle *Sennert* , qui s'étant mise dans un bain , que sa servante avoit préparé pour soi-même , fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari , parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule ; *Benivénus* nous fait une semblable histoire sur ce sujet ; & nous en produirions quelques autres si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remèdes que pendant 7. ou 8.

88 *Tableau de l'Amour conjugal,*
jours de suite , afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites ; mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les règles , on pourra cinq jours après qu'elles auront entièrement cessé , s'en humecter encor pendant 8. autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées ; car les vuïdanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois , tout au moins , après-quoi on peut se laver avec les eaux que nous avons proposées ; mais avec une telle prudence , que les femmes ne deviennent pas si étroites , qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris , quand la passion les obligera à éteindre leurs flâmes. Car ces remèdes agissent quelquefois avec tant de force , qu'il s'est trouvé des femmes , si nous en croïons *Benivenius* , qui par l'imprudenc de leurs Matrônes s'étoient lavées si souvent de ces fortes d'eaux , qu'elles s'étoient ensuite repenties d'avoir suivi les avis qu'on leur avoit donnez.

J'ai

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit à dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge, & quelles enflures il y survenoit. La femme qui n'est guères ouverte, n'a pas moins de douleur de son côté, lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont déchirées; & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcères qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité, que je guéris il y a quelques jours, avoit caché son mal plus long-tems, sans doute qu'elle n'auroit pas été si-tôt soulagée par le remède que je lui proposai. Il étoit fait de parties égales de *litarge d'or* pulvérisée, de *céruse* & de *corne de cerf brûlée*, avec autant qu'il falloit de *mucilage de semence de coïn*, extrait avec de l'eau de plantain. Après s'être pointée de cet onguent, & s'être ensuite lavée de tems en tems avec de l'eau-rose, elle se trouva entièrement guérie.

L'avis

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui sont encor extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remède fort commun, qui contribuë beaucoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la *limaille de fer* ou d'*acier* ait des qualitez apéritives, elle en a aussi d'astringentes, qui resserrent tellement les filles qui s'en servent long-tems, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienséance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille d'un Chaudronnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de *piez de mouton*, de *cornes de cerf*, de *moële de bœuf*, de *racines de guimauves*, de *semence de lin*, d'*herbe aux puces* bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur se trouve quelquefois presque tout fermé par les caroncules , liées les unes aux autres par une membrane délicate , ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion un homme se fait hardiment passage , quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément , & par une petite perte de sang , elles donnent des marques d'une virginité perdue.

C'est alors que l'on montre de la fenêtre des mariez à ceux qui passent, les linges tachez de sang , selon la coutume de quelques villes d'Espagne , où les Espagnols disent aujourd'hui en leur langage , *Virgen la tenemos*. On en fait presque de même aux Roïaumes de Fez & de Maroc ; car après que le marié est entré dans sa chambre avec sa femme , & qu'il y a badiné la première nuit de ses nûces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge sanglant , qui est la marque de sa virginité ravie , puis la vieille va le montrer aux parens qui sont

92 *Tableau de l'Amour conjugal,*
font encor à table, & elle crie à haute
voix: *Elle étoit pucelle jusqu'à aujourd'hui.*
Que s'il ne se trouve point de linge
teint de sang, on renvoie la mariée
chez ses parens avec deshonneur.

Mais si les membranes qui joint les
caroncules est forte, dure & presque
cartilagineuse, on a beau pousser, rien
ne s'ouvre, & l'on se perdrait plutôt
que de forcer une barrière qui est dé-
fenduë avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a
point d'autre meilleur remède dans
cette occasion, que de prendre un bis-
tourî courbé, & de couper la membra-
ne qui défend avec tant de résistance
les avenues du palais de l'amour: c'est
ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille
de 17. ans, qui fut ensuite en état de
se marier & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on
nomme *hymen*, sont percées pour don-
ner passage aux humeurs qui sortent
de la matrice & qui y entrent aussi
quelquefois; & il ne faut pas s'étonner
s'il y a eu des femmes qui ont conçu,
ne pouvant même souffrir d'homme;
comme il arriva à *Cornélia* mere des

Graques, & comme il arrive encor tous les jours à plusieurs femmes de l'Amérique Méridionale, qui conçoivent sans être ouvertes; mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous raporte une histoire sur ce sujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfèvre, dit-il, qui demeuroit à Paris sur le Pont-au-Change, épousa une jeune fille; & parce que l'amour est pour l'ordinaire violent dans les premières aproches, ils se pressèrent si fort l'un l'autre, qu'ils commencèrent tous deux de se plaindre; l'un, de ce que sa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les caresses de son mari, elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquèrent leurs désordres à leurs parens, qui agissant en cela avec prudence, firent appeler dans la chambre des-mariez *Jérôme de la Nouë*, & le savant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Loüis Hubert* & *François de la Leurie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tombèrent d'accord qu'il y
avoit

94 *Tableau de l'Amour conjugal*,
avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus persuadez, qu'ils la trouverent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les régles avoient acôûtumé de couler, & par lequel aussi étoit entrée la matière, qui avoit donné lieu à la grosseur de cette femme; car six mois après qu'elle eut été coupée elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec elle.

Mais quand cette membrane n'est point trouée, & que les régles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidens funestes elles ne causent point. On s'aperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes défaillances, des vertiges & des épilepsies extraordinaires; le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16. ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme

me

me & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses règles, & qui par ce moïen la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille de 21. an, dont *Jean Wier* nous raporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre; car celle-ci aïant été estimée grosse par toutes ses voisines, ce Médecin justifia hautement son innocence, après lui avoir coupé une membrane dure qui s'oposoit à la sortie de ses règles, si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle en pouvoit espérer & la réputation qu'elle avoit perduë.

Pour empêcher la honte du divorce, ou le hazard de mourir par la pudeur, qui acompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de 9. ans, afin de remédier d'abord à toutes les dificultez qui s'oposent à l'épanchement des règles & aux caresses des hommes. Ce seroit un moïen assuré d'éviter les accidents qui en peuvent arriver; & parce que la pudeur des filles n'est pas en cet âge-là dans son plus haut degré, il seroit aisé de les guérir,

96 *Tableau de l'Amour conjugal*,
au lieu de les abandonner à une mort
certaine , à une éternelle solitude , ou
à une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au
canal de la pudeur par une conjonction
infâme , peuvent être guéries ; mais
avec quelque difficulté. On commence
dans ces sortes de maladies la guérison
par les remèdes, que nous apellons gé-
néraux ; on la continuë par les sueurs
& la salivation , & on l'achève en cou-
pant & en brûlant la chair baveuse qui
embarrasse le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encor sou-
ffrir leurs maris , si leurs parties naturel-
les sont ulcérées & garnies de fentes, si
les hémorroïdes de la matrice & du sié-
ge les incommodent , & si une tumeur
ou une pierre presse fortement le col
de la vessie & le conduit de la pudeur ,
comme il arriva à *Diferis* , dont *Hypo-
crate* nous raporte l'histoire , qui pen-
dant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la
compagnie d'un homme.

Les remèdes qui sont propres à com-
batre toutes ces maladies sont fort ai-
sez à trouver ; & sans m'y arrêter à des-
sein :

sein , on doit seulement se ressouvenir que les ulcères & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres , mais de doux & de bénins.

Les lèvres & les nymphes des parties naturelles des femmes , deviennent quelquefois si longues & si pendantes , qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse aprocher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Africaines , si l'on en croit *Léon d'Afrique* , qui nous raporte que ces incommoditez sont si communes dans les régions du Midi , qu'il y a des hommes qui allant par les ruës des villes de ces contrées-là , crient à haute voix : *Qui est-ce qui veut être coupée ?* de même qu'en ce pais-ci , il y a des hommes qui font connoître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux , à bistourner les veaux & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

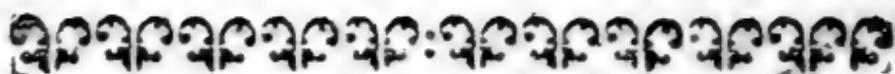
La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoises , lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur , les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour

98 *Tableau de l'Amour conjugal*,
se les faire couper, comme font les vier-
ges Egyptiennes avant de se marier.
Ces nimphes allongées sont si vérita-
bles, que dans l'Empire du *Prêtre Jean*,
où l'on circonçoit les femmes aussi-bien
que les hommes, l'on en fait une céré-
monie.

Bien que le conduit de la pudeur
soit naturellement un peu tortu, com-
me je l'ai dit, il ne laisse pas d'être dis-
posé à recevoir la verge d'un homme ;
& c'est par cette figure, qu'il la presse
agréablement & qu'il lui donne tant de
chatouillemens dans la copulation.
Cependant s'il est excessivement tor-
tu, ou par l'abstinence de la compagnie
d'un homme, ou par les agitations con-
tinuelles qu'il souffre dans les suffoca-
tions, ou enfin par quelque autre cau-
se que ce soit, il n'est point alors en
état de souffrir un homme. La femme
y ressent trop de douleur quand on la
presse, & elle a même de la répugnan-
ce pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujourns in-
curable ; & les femmes que nous pen-
sons bien souvent ne pouvoir être gué-
ries,

ries , ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princesses de ce monde , qui étoit incommodée de ce défaut : il n'y eut que *Fernel* qui assura le Roi , des plus glorieux de son tems , de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité , il pria le Roi de coucher avec elle , lorsque le conduit de la pudeur seroit humecté & élargi par les règles qui seroient sur le point de cesser. Ce qui réussit si bien , qu'après dix ans de stérilité , la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfans , qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Médecin.



A V I S.

Après avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remèdes, il est tems, ce me semble, d'en montrer les actions & les effets; & avant que d'éplucher les merveilles de la Génération, il me semble encor que je dois dire quelque chose de la Virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître; ce que je vais faire dans la Partie suivante.

102 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que le Jardinier veut conserver, & le
second à un autre arbre stérile, comme
étoit le figuier de l'Écriture, qui fut
maudit & jetté ensuite au feu, comme
indigne d'occuper une place sur la ter-
re & comme l'objet de l'indignation
de son Maître.

Entre tous les états de la vie, la
virginité peut être contée la premié-
re. La difficulté qu'on a de résister à la
nature, est assurément l'une des cho-
ses qui la rend plus recommandable
dans le monde, où elle est l'ornement
*des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de
la pudeur, la paix des familles, & la sour-
ce des plus saintes amitez.*

C'est une belle fleur, *conservée chère-
ment dans un jardin muré de toutes parts.
Elle est inconnue aux bêtes, & il n'y a point
de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un
air favorable l'évente, une chaleur tempé-
rée la conserve, & une douce pluie l'arrose
& la fait croître. Tous les jeunes gens la dé-
sirent avec passion ; mais il ne l'a pas plutôt
cueillie, qu'ils la méprisent.*

C'est de cette façon que je puis dire,
avec *Catulle*, qu'une fille est chérie de tous
ses

considéré dans l'état du Mariage. 103
ses amis , quand elle garde la fleur de sa
virginité ; mais elle ne l'a pas plutôt laissée
prendre , qu'il ne se trouve pas même des
enfans qui la regardent , ni des filles qui la
reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la virginité en vénération ; les Païens & les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particulière.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statuë, qu'ils apelloient *Bucca Veritatis*. Cette statuë décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roi de la *Volaterra* , qui après lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë , & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même , à ce qu'on dit, à l'égard d'un autre, qui étant accusée du même crime , eut le doigt emporté par la bouche de la statuë.

On fait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Vestales* , & le fameux Edit que l'Empereur *Tibère* fit publier. La fille de *Séjan* ,
qui

104 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qui n'avoit pas encor atteint l'âge de
puberté , fut déflorée par le Bourreau
avant d'être étranglée, pour ne pas fai-
re deshonneur à la virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué
quelle estime ils en faisoient : & leur
fable nous apprend que *Daphné*, changée
en laurier , ne peut aujourd'hui souffrir
le feu sans se plaindre , comme autre-
fois elle ne pouvoit souffrir le feu im-
pudique de la concupiscence.

Les Théologiens & les Médecins
considèrent la virginité d'une manière
toute différente. Les premiers disent,
qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a
rien de commun avec le corps. Qu'on
a beau baiser amoureusement une fille,
elle ne perd pas pour cela sa virginité,
à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins, au contraire, pensent
que la virginité est un lien & un assem-
blage naturel des parties d'une fille qui
n'a pas été corrompue par l'approche
d'un homme.

Mais quoiqu'il en soit , nous n'exa-
minerons ici que cette virginité maté-
rielle , pour parler ainsi , afin que ceux
qui

qui, sont assis sur les fleurs-de-lis, & qui ont la gloire de juger des différends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.

A R T I C L E I I.

Des signes de la Virginité présente.

LEs Matrônes, que l'usage a renduës arbitres de la virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumières trop foibles sur cette matière, pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi véritables, que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des Juges, de l'honneur

106 *Tableau de l'Amour conjugal,*
neur des filles & des femmes , de la
justification d'un mari & du repos de la
société humaine.

Il faut donc examiner soigneuse-
ment toutes les marques de la virgini-
té , afin de conserver l'honneur aux fil-
les à qui on veut le ravir , & de donner
de la confusion aux autres qui veulent
le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes
les marques extérieures dont se ser-
voient les anciens pour connoître la
virginité. *L'Oracle du Dieu Pan , l'in-*
sensibilité pour le feu , les eaux amères des
Hébreux , la fumée de quelques plantes ou
de quelques pierres , ou enfin la mesure du
col d'une fille , sont des signes trop in-
certains , du moins dans le siècle où
nous sommes , pour former là-dessus
de véritables jugemens. *La dureté de la*
gorge, la couleur des mammelons, & le rou-
ge que la pudeur fait paroître sur le visage
des filles , ne sont pas des signes plus as-
surez que les précédens.

La virginité est plus difficile à con-
noître qu'on ne croit , il faut bien d'au-
tres artifices que ceux-là pour être vé-

ritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encor présentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir. *Car le poil frisé & récoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'himen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décollé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.*

Celles qui montent à cheval à l'italienne, qui commencent à avoir leurs règles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déjà long-tems; & celles enfin qui n'ont point naturellement d'himen ni de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connoître la virginité des

108 *Tableau de l'Amour conjugal,*
filles. La servante, dont *Aquapendens*
nous fait l'histoire, qui n'avoit pû être
déflorée par tous ses Ecoliers, & une
autre jeune femme d'un Orfèvre de
Paris, dont parle *Paré*, qui devint gros-
se sans que l'himen fut déchiré, n'é-
toient pas plus vierges l'une que l'au-
tres, quoiqu'elles eussent des marques
de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'as-
sûrent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien
dans toute la médecine de plus difficile
à connoître que la virginité, & que
même, selon la pensée de *Cujas*, il est
presque impossible d'en avoir des mar-
ques assurées. Il n'est point d'industrie
ni de remèdes que les filles n'inven-
tent pour dissimuler la perte qu'elles
en ont une fois faite : & , *s'il est impossible,*
selon le sentiment d'un grand Roi, *de*
connoître dans la mer le chemin d'un vais-
seau, dans l'air celui d'un aigle, sur un ro-
cher celui d'un serpent, il sera aussi impossi-
ble de découvrir le chemin que fait un hom-
me quand il presse amoureuxment une fille.

Si *Esope* avoit de la peine à répon-
dre de la virginité d'une fille qu'il avoit
incest-

incessamment devant les yeux , aurions-nous plus de certitude de l'assûrer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles , selon la distinction qu'en font les Médecins , & pour en être bien assûré , ce seroit de coudre leurs parties naturelles , dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges Africaines. Mais parce que cette coûtume n'est pas usitée en France ; il faut que l'éducation , la sagesse & la pudeur s'opposent à la passion amoureuse des filles , que la nature , la santé & la jeunesse leur font naître à tous momens , & qu'avec cela elles conservent encor leur virginité par un don du Ciel , que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Phéron*, Roi des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement, lui répondit, que *pour être guéri, il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui se contentât des caresses de son mari.*

Ce remède ne se trouva pas chez lui; & si la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eut attendu longtems avant que de recevoir la vûë, la virginité & la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous aïons dit à l'article précédent, qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoître que la virginité présente, il y a cependant quelques Médecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la défloration vient d'être commise, si l'homme qui en est
l'au-

L'auteur est bien fourni de ses parties , & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien , à ce qu'ils disent , de plus aisé à connoître que la perte de sa virginité.

Les lèvres & les nymphes de ses parties naturelles , toutes rouges de sang & toutes enflées de douleur , sont des témoins irréprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses ; & à la voir marcher , elle porte le pié d'une certaine façon , qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement , on s'apercevra toujourns qu'elle s'est mal conduite.

Mais si l'on attend quelque-tems à chercher des marques de sa défloration , tout est réuni , & tout semble naturel chez elle. On ne connoitra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La nature , d'un côté , travaille incessamment à rétablir les parties divisées ou élargies ; & l'on n'avoit jamais soupçonné de lasciveté la fille des *Topinambous* , que *Riolan* trouva si étroite en la disséquant. L'artifice , d'un autre côté , éteint tellement ces parties , qu'il

112 *Tableau de l'Amour conjugal*,
n'y a qu'un artifice qui en découvre
la fourberie.

Mais il est incomparablement plus
difficile d'asseoir un jugement assuré
d'une grosse & grande fille de 25. ans,
qui a passé quelques nuits entre les
bras d'un homme assez mal fourni de
ses pièces. Bien qu'ils se soient souvent
baisez, cependant si on la visite le len-
demain, on ne trouvera pas un grand
changement dans ses parties naturel-
les, & il seroit même impossible de ju-
ger par-là de sa défloration. Pour peu
d'éfronterie qu'ait la fille, elle sera
comme la femme dont parle *Salomon*,
qui se lave la bouche après avoir man-
gé, & qui fait ensuite des sermens exéc-
rables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hom-
mes dans cette occasion, est quelque
chose de fort considérable pour décou-
vrir le violement d'une fille; car il
s'en est trouvé de si impudentes, qu'el-
les ont accusé des hommes innocens.
Marie-Françoise Gismode en usa de la
sorte à Rome envers *Etienne Nocéti*,
qui après avoir montré aux Juges ses
par-

parties naturelles, pour se justifier de l'afront qu'on lui faisoit, fut absous par la Rote, & renvoïé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la première nuit des nôces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille, sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi *Moïse* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avoient servi la première nuit aux mariez, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari. Ce que l'on observe encor aujourd'hui dans les Roïaumes de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croïons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille, qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles; & l'on ne doit pas apeller vierge, celle qui donne à teter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire, que le sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée; car une grande & grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit de ses nôces; & le

114 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite vessie de mouton, & renfermée ensuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des règles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment d'*Hypocrate*; & la petite fille dont *Alexandre Benoît* nous fait l'histoire, qui fut stérile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encor de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Sirien du même *Benoît* & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Dans l'Orient d'Afrique, du côté de Mozambique & du Pais des Caffres, si nous en croïons les Historiens, plusieurs hommes nourrissent leurs enfans du lait de leurs mammelles; & pour
prou-

prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme Médecin, qui s'appelloit *Roénette*. Il étoit sanguin de tempéramment, & il étoit âgé d'environ 30. ou 35. ans. Quand il se pressoit la mammelle & le mammelon, il en faisoit sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pû sans doute nourrir un enfant, si elle eût été succée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet*, pag. 163 qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais sans aller si loin mandier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse arrivée en cette ville de la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670. Madame la *Perère* fille de M. *Despérance*, Capitaine au Fort de la Pointe du Sable à S. Christophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François

116 *Tableau de l'Amour conjugal*,
çois & les Anglois de cette Isle. Elle
emmena avec elle trois Négresses ; l'u-
ne vieille , l'autre âgée de 30. ans , & la
dernière de 16. ou de 18. qu'elle avoit
élevée chez elle dès son bas âge. Cette
Demoiselle qui avoit une petite fille
de deux mois à la mammelle de sa
nourrice, s'embarqua précipitamment
avec son enfant croïant que sa nourri-
ce s'étoit embarquée auparavant, se-
lon qu'elle le lui avoit promis. Mais
après avoir mis à la voile & n'ayant
point trouvé sa nourrice , qui étoit vo-
lontairement demeurée à terre , elle
fut obligée de nourrir son enfant avec
du biscuit , du sucre & de l'eau , dont
elle faisoit une soupe. Cet enfant ne
se contentoit pas de cet aliment. Elle
incommodoit par ses cris tout l'équi-
page , principalement pendant la nuit.
Pour cela , on conseilla à la mere de
faire amuser son enfant au teton de la
jeune Négresse son esclave ; mais l'en-
fant ne l'eut pas plutôt tetée pendant
deux jours , qu'elle lui fit venir suffisam-
ment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée , cette

De-

Demoiselle arriva en cette ville avec son enfant grosse & grasse, & au mois de Mars suivant elle s'embarqua pour S. Christophe avec son enfant de 3. mois qui avoit toujours été nourri par le lait de la Négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la virginité, ni du violement d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux, aux souîris, aux rendez-vous, aux familiaritez, aux collations, aux habits, aux visites particulières; en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amans. Mais après-tout, ils ne savent pas encor certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encor

118 *Tableau de l'Amour conjugal*,
une fois, de si difficile à connoître que
la virginité, puisque même une femme
grosse, si nous en croions *Severin Pinay*,
peut en avoir toutes les marques. A
moins qu'une fille n'ait été trouvée
entre les bras d'un homme, & qu'on
ne l'examine au même instant, il n'y a
guères de moïen de connoître sa dé-
floration. Car si l'on atend quelque-
tems, tous les signes qui l'acuseroient
alors, ne paroîtront plus; & l'on n'ose-
roit, sans lui faire injustice, la taxer
d'impudicité. Si bien que je conclus
hardiment, que puisque la nature ou
l'artifice peut cacher aux yeux des plus
savans Médecins & des plus adroites
Matrônes les marques de la virginité,
on ne peut avec certitude connoître
véritablement la défloration ou le vio-
lement d'une fille.

Quoi que cela soit très-véritable,
néanmoins les Réglemens de Paris or-
donnent, que les Matrônes jurées de
cette ville-là, fassent leur rapport de vio-
lement par-devant le Prevôt de ladite
Ville, qui doit le recevoir, pour ren-
dre justice à qui il apartiendra.

Et

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce Traité, j'ai bien voulu décrire ici un Rapport de Matrones, que l'on m'envoia de Paris il y a quelques années.

Nous, Marie Miran, Christophlette Reine, & Jeanne Portepoulet, Matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il apartiendra, que le 22. jour d'Octobre de l'année presente, par l'Ordonnance de Monsieur le Prevôt de Paris, en date du 15. de cedit mois, nous nous sommes transportées dans la rue de Dampierre, dans la maison qui est située à l'Occident, de celle où l'Ecu d'Argent pend pour Enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vû & visité Olive Tifferrand, âgé de trente ans, ou environ, sur la plainte par elle faite en Justice contre Jâques Mudont, Bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée; & le tout vû & visitée au doigt & à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a,

Les Toutons dévoiez; c'est-à-dire, la gorge flétrie.

120 *Tableau de l'Amour conjugal,*
Les Barres froissées ; (l) c'est-à-dire ;
Pos pubis ou bertrand.

Le Lippion récoquillé ; (m) c'est-à-dire ,
le poil.

L'entrepet ridé ; (n) c'est-à-dire , le
périnée.

Le Pouvant débifé ; (o) c'est-à-dire ,
la nature de la femme qui peut tout.

Les Balunaus pendans ; (a) c'est-à-dire ,
les lèvres.

Le Lippendis pelé ; (p) c'est-à-dire , le
bord des lèvres.

Les Baboles abatuës ; (b) c'est-à-dire ,
les nymphes.

Les Halérons démis ; (b) c'est-à-dire ,
les caroncules.

L'entechenat retourné , & la corde rom-
puë ; (q) c'est-à-dire , les membranes qui
lient les caroncules les unes aux autres.

Le Barbidau écorché ; (e) c'est-à-dire ,
le clitoris.

Le Guilboquet fendu ; (d) c'est-à-dire ,
le col de la matrice.

Le Cuillenard élargi ; (d) c'est-à-dire ,
le conduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée ; (c) c'est-
à-dire , l'himen.

considéré dans l'état du Mariage. 121

L'arrière-fosse ouverte ; c'est-à-dire , l'orifice interne de la matrice.

Le tout vû & visité feuillet par feuillet ; nous avons trouvé qu'il y avoit trace de.... & ainsi , Nous , dites Matrônes , certifions être vrai à vous , Monsieur le Prevôt , au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25. d'Octobre 1672.

Si les Matrônes de France avoient soin d'affister aux Anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins , comme font celles d'Espagne , je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties , je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille , sont la plûpart très-faux ou très-legers , & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes , quand il est question de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les Sages-Femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les

222 *Tableau de l'Amour conjugal,*
acouchemens ; j'apprens de *Théophile Bonnet*, qu'en 1673. le Roi de Danemark fit une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint aux Matrônes d'affister aux dissections des femmes, que faisoit le *Sieur Stenon*, Docteur en Médecine de Copenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et *Bartholen* le jeune nous assure aussi que le même Roi avoit ordonné, que des Députés de la Faculté de Médecine de la même Ville, interrogeroient les Sages-Femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La Sage-Femme de *Rachel*, dont parle *Moïse* avec éloge ; *Sotyra* & *Salpé*, que *Pline* louent tant, étoient sans doute mieux instruites dans leur métier que celles-là, puisqu'elles se sont attiré des loüanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute méritées, si elles eussent été aussi ignorantes que celles qui certifièrent qu'une femme n'étoit pas grosse, parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cause, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666. avec son enfant de

qua

quatre mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Parce que nous avons dit ci-dessus ; que l'artifice découvroit les ruses dont les filles usoient pour paroître vierges , lorsqu'elles ne l'étoient pas , il me semble que pour ne laisser rien échaper qui puisse servir à la curiosité du lecteur , nous devons examiner ici les moïens dont on peut découvrir la virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas , & se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demi bain de décoction de feuilles de *mauve* , de *senegon* , d'*arroches*, de *branche ursine* , &c. avec quelques poignées de *graine de lin* & de *semence d'herbe aux puces*. Elles demeureront une heure dans ce bain , après-quoi on les essuiera , & on les examinera deux ou trois heures après le bain , les aiant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle , toutes les parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux au-

124 *Tableau de l'Amour conjugal,*
tres ; mais si elle ne l'est point , elles
feront lâches , molettes & pendantes ,
au lieu de ridées & de resserrées qu'el-
les étoient auparavant , lorsqu'elle
vouloit nous imposer.



CHAPITRE II.

*S'il y a des remèdes capables de rendre la
virginité à une fille.*

Saint Jérôme écrivant à une fille dé-
vote , que l'on apelloit *Eustochion* ,
& lui interprétant ce beau passage de
l'Ecriture : *La Vierge d'Israël est tombée ,
& il n'y a personne qui la puisse relever* , dit
dans une autre langue ces mêmes pa-
roles : *Je vous dirai hardiment , ma chère
fille , que bien que Dieu soit tout-puissant , il
ne peut toutefois rendre la virginité à une
fille qui l'aura une fois perdue : il peut bien
lui pardonner son crime , mais il n'est pas
en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa
virginité qu'elle s'est laissée ravir.*

En effet , il n'y a point de remèdes
que nos Médecins aient pû inventer ,

ni d'artifices que nos courtisanes aient pû pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie & que l'on ne voit jamais reparoître. C'est une liaison de parties, qui étant une fois séparées, ne se réunissent plus, comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remède qui la rétablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-tems à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matières. Mais après y avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé, par de puissans motifs, à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lorsqu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'est
lissé

126 *Tableau de l'Amour conjugal*,
laissé aller aux persuasions d'un homme
qui l'a trompée, sont de fortes raisons
pour ne me pas taire sur ce chapitre.
La paix des familles & la tranquillité de
l'esprit d'un mari, sont presque tou-
jours rétablies par les remèdes que
nous avons dessein de proposer; c'est
par eux encor que la volupté licite du
mariage est fomentée & que souvent
la génération est procurée; car il s'est
vû des femmes qui ne pouvoient avoir
des enfans que par les remèdes, que je
proposerai dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en gé-
néral, n'estiment la virginité d'une fille
que par l'ouverture étroite de ses par-
ties naturelles, par la poliffure de son
ventre, & par la rondeur & la dureté
de sa gorge. Souvent ils ne se mettent
guères en peine de quelques gouttes
de sang, qui doivent couler dans les
premières careffes du mariage, & ils
ne vont pas examiner tous les signes
que nous avons rapportez au chapitre
précédent, pour être assurés de la vir-
ginité des filles qu'ils épousent; il suffit
que leurs femmes aient les trois quali-
tez

tez que nous avons remarquées ci-dessus, pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles sont trop ouvertes, ou qu'elles aient la gorge trop lâche & trop molle, quand elles seroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend aussi tôt, & la passion insensée, que l'on appelle jalousie, s'empare en même-tems de leurs esprits & leur fait soupçonner des choses infâmes, dont ces femmes sont souvent tout-à-fait innocentes.

Pour éviter donc tous ces désordres, qui ne sont que trop fréquens dans le monde, & qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remèdes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir, lorsqu'elles seront trop ouvertes & qu'elles auront les mamelles trop pendantes; que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrete, & qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user,

pour

128 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avouë que l'on peut abuser de ces remèdes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne sauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échaufe la terre, aussi-bien pour les Aconits & pour les Colchiques, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait acouché secrètement & qu'elle veuille ensuite se marier, sans que son mari puisse s'apercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur remède que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échaufe point l'imagination d'amourettes, par des danses, des conversations & des lectures impudiques, & qu'elle vive dans la modestie qui est bienséante aux filles qui se repentent; je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été trompé. Car si l'on fait réflexion sur l'histoi-

re que nous avons rapportée au chapitre précédent, d'une fille de vingt-cinq ans, du País des *Topinambous*, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remède que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre fort ridé, & les mamelles molettes & pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remèdes qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de *vinaigre*, où l'on aura jetté un *fer* ou une *brique rouge*, la *décoction astringente* de *gland*, de *prunelles sauvages*, de *myrrhe*, de *roses de Provins*, & de *noix de cyprès*, l'*onguent astringent de Fernel*, les *eaux distillées de myrrhe*, sont tous des remèdes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus.

Mais

Mais je ne conseille pas l'usage de ce remède, à moins qu'une femme n'ait fait de facheuses couches, & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts qu'elle y auroit soufferts; autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs & des tranchées insupportables, si elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là & qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans des voluptez illicites, de rassurer le premier jour de ses noces l'esprit de son mari, en prenant un peu de *sang d'agneau*, qu'elle auroit fait sécher auparavant, & en se le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne lui seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous les efforts pour paroître sage à l'égard de son mari?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là même, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs

leurs les plus cuisantes ; car il s'est souvent trouvé des Courtisanes qui se sont ulcéré les parties naturelles , pour être estimées vierges , quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si défiguré de rides & de cicatrices après un accouchement , que celles que l'on estime filles , n'osent se marier à cause de ces défauts : cela les oblige souvent à mener une vie débauchée & à passer le reste de leurs jours dans des voluptez illicites. Les femmes mêmes ont de la honte de se laisser voir en cet état à leurs maris , & ainsi quelquefois elles se privent des douceurs du mariage & de la naissance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puissent abandonner leur façon de vivre deshonnête & impudique , qu'elles se marient avantageusement , & que les femmes n'aient plus de scrupule dans le mariage ; je veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un Médecin, le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra 40. *piez de mouton* , dont

132 *Tableau de l'Amour conjugal,*
on brisera les os, & après les avoir fait
bouillir dans une suffisante quantité
d'eau, l'on prendra avec une cueillier
ce qui nagera par-dessus, à quoi l'on
ajoutera *deux gros de sperme de baleine,*
deux onces de graisse fraîche de pourceau
femelle, autant de *beurre frais sans sel,*
on fera fondre tout cela dans un pot de
terre vernissé; & après que l'onguent
sera refroidi, on le lavera avec de l'*eau-*
rose jusqu'à ce qu'il blanchisse; on le
mettra ensuite dans une boîte de ver-
re, pour en user selon la nécessité.

Après que la personne se sera servi
de ce remède, elle s'appliquera sur le
ventre une *peau de chien* ou de *chèvre,*
préparée de cette façon, que l'on apel-
le *peau d'occagne;* on prendra deux on-
ces de chacune de ces huiles; savoir,
d'amandes douces, de *millepertuis,* de
mirtils. On les layera avec de l'*eau-rose;*
& après avoir été ainsi préparées, l'on
en oindra une de ces peaux parfumées,
que l'on aporte ordinairement d'Espa-
gne ou d'Italie. On la laissera humec-
ter pendant toute une nuit, & le len-
demain on la frotera fortement entre
les

les mains pendant une heure : & après l'avoir ensuite, pendant deux jours entiers, exposée à l'air, ou le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper, & puis on l'y appliquera, principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'éfacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en adoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force, sans l'endommager; si l'on veut que ce remède soit plus fort; l'on ajoutera à cette huile du *suc de citron* & un peu de *sel armoniac*; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste plus qu'à remédier au défaut d'une grosse gorge molette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'être lascive & d'aimer le vin: car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut-être pour ce sujet, si nous en croïons l'histoire, que les Amazônes se brûloient l'une des

134 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mamelles, pour être ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remèdes que nous avons allégués ci-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge on peut encore user de *gros vin rouge*, ou d'*eau de forge*, dans laquelle on aura fait bouillir du *lierre*, de la *pervenche*, du *myrrhe*, du *persil* & de la *ciguë* même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette dernière plante; notre *ciguë* étant bien différente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de *plomb* pour diminuer les mamelles. En effet, c'est un bon remède pour ces sortes de défauts: mais si l'on a auparavant humidifié le dedans du plomb avec de l'*huile de jusquiame*, le remède sera encore plus excellent; car cette huile a une vertu particulière pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir; elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident

cident de l'usage de tous ces remèdes, je répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs aux filles & aux femmes ; c'est qu'il n'en faut user pour la gorge, ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours après les règles, & huit jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu acouché, ne doivent s'en servir que sur la fin de leurs vidanges ; ce qui peut arriver après le trentième ou le quarantième jour de leur acouchement.

C H A P I T R E III.

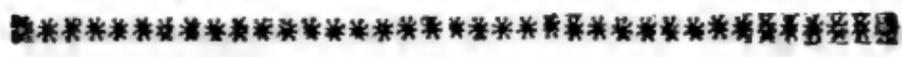
A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composez de parties si différentes & si opposées entre elles. Les élémens qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes, sans que nous nous en apercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui

136 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nous soutient, sont les deux causes de
la fin où nous courons avec précipita-
tion. Notre chaleur agissant toujours
sur notre humidité, la consume & la
détruit peu-à-peu; si bien que comme
le feu d'une lampe finit par la dissipa-
tion de l'huile qui le fomenté, notre
chaleur s'éteint par le défaut de l'humidi-
té qui la conserve. L'air, les alimens
& la boisson ne sont pas suffisans pour la
réparer éternellement; s'ils le font, ce
n'est que pour un tems, & les parties
qui entretiennent notre feu, venant à
vieillir, se lassent enfin d'agir incessam-
ment de la même sorte, & de recevoir
en même-tems ce qui les fait subsister
& ce qui les fait périr.

La nature prévoiant bien la perte du
monde, si en quelque façon elle n'y
mettoit ordre, donna dès le commen-
cement des siècles, à l'un & à l'autre
sexe, un admirable assemblage de par-
ties pour produire leur semblable, &
en même-tems des feux secrets pour
les perpétuer. Ce fut dans la naissance
du monde qu'elle établit cette douce
société de vie, & qu'elle ne fit pas seu-
le-

lement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le mariage qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité & le plus important état des hommes, puisque sans lui les Villes & les Républiques seroient abandonnées.



A R T I C L E I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du *Mariage*; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis Terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam dans l'état d'innocence avoit besoin d'une aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'Univers, quand il eut ordre de remplir la

138 *Tableau de l'Amour conjugal,*
la terre d'hommes & de les multiplier.
Je ne veux pas encor dire que ce fut à
des Noces que *Jesus-Christ* fit son pre-
mier miracle ; que le Mariage sert de
figure à l'union de *Jesus-Christ* avec l'E-
glise. Et je puis parler ainsi aux person-
nes mariées.

*Mariez , pensez en tout lieu ,
Que vous êtes la sainte Image ,
De l'adorable Mariage ,
De l'Eglise & du Fils de Dieu.*

De plus, que c'est un mystère, au ra-
port de *S. Paul*, que l'on appelle Dieu
du nom d'Epoux dans les Cantiques :
& que *Jérémie* même , pour parler à la
façon des hommes , fait Dieu marié, &
nous le represente en cet état. Toutes
ces pensées sont trop communes , &
elles ont été trop souvent rebatuës.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'é-
tat dans la vie qui soit plus honorable
que le mariage , puisque c'est une con-
dition qui fait incessamment des pre-
sens à l'Eglise & à l'Etat ; & que , selon
cette pensée , notre incomparable Mo-
nar-

narque qui ne laisse rien échaper pour rendre ses Peuples heureux & son Roïaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les Peres de dix enfans soient exemts de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de sa libéralité ordinaire une pension considérable.

En éfet, les enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui élève si haut la virginité. Et dans le Vieux Testament, le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être par-dessus les autres états de la vie; si bien qu'il est aisé de juger par-là que dans l'ancienne Loi on le préféroit à la virginité, & que la stérilité des femmes y passoit pour une espèce d'opprobre. Et même l'Eglise d'aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lorsqu'elle comble de graces les mariez. Cependant la question est encor aujourd'hui problématique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la

la

146 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
la continence : & c'est une chose bizarre,
que dans le siècle où nous sommes ;
nous voïons des aprobations & des pri-
vilèges pour l'un & pour l'autre parti.
Charles Chauſſe, Sieur de la *Terrière*, écri-
vit en 1625. de l'excellence du Maria-
ge contre la continence ; & le Sieur
Ferrand écrivit ensuite contre ce Livre
de la Continence contre le Mariage ;
les choses n'étoient point en cet état
du tems de *S. Jérôme* ; puisque ses amis
suprimèrent son Livre de la Virginité,
que nous voïons aujourd'hui parmi ses
Ouvrages , parce qu'il étoit oposé aux
desseins de l'Eglise. Cependant nous
savons que de saints personnages ont
choisi le Mariage comme un état le
plus honnête de la vie ; témoin *S. Pierre*
S. Clément Alexandrin , Maître d'*O-*
rigène ; *Novat* , Prêtre de Carthagène
en Afrique ; *S. Hilaire* , *S. Grégoire de*
Nice , *Tertullien* , & plusieurs autres , qui
ont crû pouvoir recevoir plus de gra-
ces du Ciel par le moïen de ce Sacre-
ment, que par la voie de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens estimoient
donc beaucoup plus le mariage que la
vir-

considéré dans l'état du Mariage. 145
virginité; & ces derniers ne donnoient
jamais de Charge de Magistrature aux
hommes qui n'étoient point mariez.
Les Païens même ont fait des Loix à
son avantage. Car les Sparciates, d'un
côté, instituèrent une fête, où ceux
qui n'étoient pas mariez étoient soue-
tez par des femmes, comme indignes
de servir la République, & de contri-
buer à son honneur & à son progrès.
Les Romains, d'un autre côté, cou-
ronnoient la tête de ceux qui l'avoient
été plusieurs fois; & dans leurs réjouif-
sances publiques, ceux qui avoient été
souvent mariez, paroissoient avec une
palme à la main, comme chargez
d'autant de victoires que les *Césars*,
en aiant contribué à la grandeur de la
République aussi-bien qu'eux, par le
nombre des soldats qu'ils lui avoient
donnez. C'est pour cette raison, au ra-
port de *S. Jérôme*, qu'ils couronnèrent
un homme de lauriers, & qu'ils vou-
lurent que dans la pompe funèbre, il
acompañât le corps de sa femme, la
palme à la main & la couronne sur la
tête; puisqu'il étoit fort raisonnable,
ajou-

142 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
ajoute-t'il , qu'ayant été marié vingt
fois & sa femme vingt-deux, il fut me-
né comme en triomphe à son enterre-
ment.

A R T I C L E II.

L'âge le plus propre au Mariage.

Toute sorte d'âge n'est pas capa-
ble de goûter les douceurs du
mariage. Les premières & les dernié-
res années ont leurs obstacles ; & si
les enfans sont trop foibles , les vieil-
lards sont trop languissans. Le milieu
de nôtre vie est l'âge le plus propre
à *Vénus* , qui , comme *Mars* , ne de-
mande que de jeunes gens , pleins de
feu , de santé & de courage.

Les Médecins ont des opinions difé-
rentes sur la division de nôtre vie. Les
uns la partagent en quatre âges , d'au-
tres en cinq , & d'autres en plusieurs
autres parties. Mais à considérer la
chose de bien près , les années ne font
pas les âges ; c'est la force & le tempé-
ra-

raiment qui les distingue. Une fille peut faire un enfant à dix ou à douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à dix-huit ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties & de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins on doit se déterminer sur cette matière, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi, est celui qui divise notre vie en cinq périodes; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25. ans, après-quoi nous ne croissons plus. Depuis 25. ans, jusqu'à 35. ou 40. est la fleur de l'âge de l'homme; & c'est ce que l'on appelle la jeunesse, & dure jusqu'à 49. ou à 50. ans; c'est le tems que l'on se trouve de même force & de même tempérament; le quatrième âge est la première vieillesse, qui dure jusqu'à 65. ans; & enfin l'âge décrépit, qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encor divisée en plusieurs parties, entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu; elle commence depuis nôtre naissance jusqu'à 3. ou 4. ans, lorsque nous avons appris à parler: la puérilité la suit, qui se termine à 10. ans: l'âge de discrétion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jusqu'à 18. ans; & enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce tems-là, va jusqu'à 25.

L'enfance & la puérilité, ne savent ce que c'est que de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens qui pourroient rendre cela douteux, par une hilloire qu'ils font d'un enfant de 7. ans qui engrossa une fille; cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont at teint l'âge de discrétion: car dès que la voix se change, & qu'el-

le se grossit par la chaleur naturelle qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs désagréables, qui s'élevent de la semence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatouillemens réitérez; c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Médecins, qui considèrent incessamment les actions de la nature, ne peuvent se déterminer exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer: il y a tant de diversité de tempérament & de vigueur dans les hommes & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matière. Ce que l'on peut dire en général, c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusqu'à dix-huit; mais on ne sauroit marquer exactement l'année en particulier.

Nous lisons dans nos Observations

146 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de Médecine, qu'il y a eu des hommes
qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'est
trouvé des femmes de neuf ans qui ont
mérité le nom de mere. *Joubert*, Méde-
cin de Montpellier, & l'un des savans
hommes de son tems, a vû en Gasco-
gne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à
la fin de sa neuvième année. Cette his-
toire n'est point seule; je pourrois en
raporter beaucoup de semblables, qui
sont arrivées en France & dans les ré-
gions chaudes, si celle que nous a lais-
sé par écrit *S. Jérôme* ne suffisoit pour
confirmer ce que je dis. Il nous assure
qu'un enfant de dix ans engrossa une
nourrice avec laquelle il coucha quel-
que-tems.

J'avouë pourtant que ces fortes de
prodiges sont rares dans le monde, &
qu'il faut souvent des siècles pour en
produire de semblables: mais la mar-
que la plus assurée d'être en état d'en-
gendrer, c'est, selon l'avis des Méde-
cins, lorsqu'un homme peut jeter de
la semence & que les règles paroissent
à une fille; ce sont alors des signes évi-
dens que la nature a fourni à l'un & à
l'autre

l'autre sexe de quoi se perpétuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans ; on ne voit même guères de filles de douze ans & de garçons de quatorze, capables d'obéir à l'amour & de produire cette matière dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans & aux garçons de seize ; car en ce tems-là tout ne respire que production ; c'est le printems de la vie , & l'une des saisons les plus douces qu'aient les hommes. Une fille seroit bien lente , si à seize ans elle n'étoit capable de se perpétuer par la production d'un enfant ; & un garçon de dix - huit ans seroit bien froid , si , étant couché avec elle , il lui étoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin , on peut conclure de tout ce que je viens de dire , que l'âge le plus prompt à faire des enfans , est celui de dix ans ; & le plus tardif , celui de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prêtes à engendrer que les hommes , quelques Médecins ont soutenu qu'el-

les étoient d'un tempérament plus chaud ; car , si parlant en général , disent-ils , elles ont plus de sang , elles ont aussi plus de chaleur ; puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes ; parce qu'ayant plus de sang , elles ont aussi plus d'esprits , qui sont la cause de leur activité. Elles ont encor plutôt du poil aux parties naturelles ; & il s'en est vû qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discrétion , à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître : ces mêmes femmes croissent & vieillissent encor plutôt , parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes , elle en avance aussi plutôt les actions & en dissipe plutôt les humiditez.

Au reste , elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes ; & comme les passereaux ne vivent pas long-tems , parce qu'ils sont trop chauds &

trop

trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu-à-peu. Il se trouve encor aujourd'hui des *Messalines*, qui par l'excès de leur chaleur, seroient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En éfet, elles souffrent le froid avec plus de constance; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'oposoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matière que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes: je serois voir que la grande quantité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur, que de son excès: que les femmes sont plutôt, légères qu'ingénieuses: que si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une margue de la foiblesse de leur chaleur: que l'ex-

cès

150 *Tableau de l'Amour conjugal,*
cès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la Providence de la nature, qui les a faites pour nous servir de jouet après nos plus sérieuses occupations. Après-tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'opose incessamment à la pénétration des qualitez les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus de fermeté, se nourrit avec plus de bonheur, se défend avec plus de courage & de presence d'esprit, raisonne avec plus de force, & contribuë à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est lui principalement qui agit dans la génération, où il se communique soi-même, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit, donne par tout des marques de sa force & de sa chaleur, au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui donner; & souvent elle n'est pas si-tôt prête que lui à donner
de

de quoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mere, qu'une femelle : il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plutôt ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament ; car c'est à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choses par tout où elle se trouve plus abondante ; & par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de différent sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempérament, quand ils se trouvent tous deux embarrez dans les mêmes liens.

Mais reprenant la matière que nous avons laissée, pour faire une digression qui ne me paroît pas inutile, je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matières ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Médecins, ont fixé un tems pour le mariage, au milieu de
l'âge

152 *Tableau de l'Amour conjugal,*
l'âge de discrétion. Et parce que ceux-là sont extrêmement rares, qui commencent à engendrer à neuf ou à dix ans, aussi-bien que celles qui ne pourroient le faire à seize ou à dix-huit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la puberté; si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges, sont estimez pupilles, & la Loi ne permet pas qu'ils soient accusez d'adultère, ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils étoient auparavant; parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui sont au-dessous de ces âges ne sont pas présumez en être capables.

Les Politiques, qui considèrent la durée d'un état florissant, ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes pour le tems qu'il faut marier les jeunes gens.

gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitans qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui lui appartient. L'âge de douze & de quatorze ans, est un âge trop foible pour faire un présent à l'Etat d'hommes spirituels & robustes; & ces mêmes Politiques aprennent des Médecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Roïaume, ou de ménager une République.

En éfet, le ventre d'une femme est trop étroit à ces âges-là, pour engendrer des enfans bien faits; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme; & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble, & à son propre accroissement & à la nourriture de son enfant. Les couches doivent être ordinairement funestes, & doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiliens sont bien plus sages que nous: ils ne marient jamais leurs filles qu'elles

154 *Tableau de l'Amour conjugal*,
les n'aient eu leurs règles, parce que c'est
par-là que la nature leur marque qu'el-
les sont en état de porter des enfans.
D'ailleurs un jeune homme a l'esprit &
le corps trop foibles à l'âge de quator-
ze ans; sa semence n'est ni assez cuite, ni
assez digérée pour produire un enfant
fort & spirituel; & s'il est alors capable
d'engendrer, les enfans qui en viennent,
sont ou trop petits ou trop délicats.

Platon & Aristote, ces deux grands
génies de l'antiquité, ne permettoient
pas de se marier avant l'âge de 30. ans,
& presentement une personne n'ose-
roit se marier avant ce tems-là sans le
consentement de son pere & de sa me-
re. Ce qui obligea *Gratien* à faire une
Loi, par laquelle il établissoit la per-
fection d'un homme à cet âge-là. Car
c'est alors que l'on ne croît plus, & que
la chaleur naturelle ne s'occupant plus
à dilater les parties du corps de l'hom-
me, elle s'emploie seulement à le con-
server & à fomentier ses parties amou-
reuses, pour produire avec plus de for-
ce une matière capable de perpétuer
son espèce.

Le

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun ; c'est-à-dire, d'estimer parfait un homme à 25. ans & une fille à 20. C'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en état de se marier que dans un âge moins avancé ; car , pour parler de cet homme , il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme ; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassemens amoureux ; sa semence est féconde. Les esprits qui doivent servir à la génération s'engendrent alors en plus grande abondance , & sa verge est presque toujours en état de fournir de quoi faire un homme , contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin cet homme doit d'autant plutôt se marier , qu'il est d'un tempérament chaud & humide , d'un sang bouillant , bilieux & mélancolique ; qu'il a la taille médiocre , la tête grosse , les yeux étincelans , le nez gros , la bouche bien fenduë , les jouës teintes de sang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de 20.

156 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola*,
dont parle *S. Jérôme*, ne peut vivre
sans jouir des plaisirs de l'amour & sans
suivre le conseil que l'Eglise donne en
se mariant.

En éfet, l'âge de douze ou de qua-
torze ans est un âge trop tendre pour
souffrir le joug du mariage; il faut des
personnes fortes & robustes, si elles
veulent y avoir du contentement.



ARTICLE III.

*De la conception, de la grossesse & de
l'enfantement.*

Lorsqu'une femme a conçu, elle
a suivi en cela le conseil que l'E-
glise lui a donné en la mariant, & elle
a exécuté les ordres de la nature. Mais
je ne sai par quel malheur, ordinaire à
l'amour, elle paroît plus abatuë qu'au-
paravant. Tout lui déplaît, elle ne
mange point: & si elle met quelque
chose dans la bouche, ce sont des cho-
ses hors de l'usage commun des hom-
mes,

mes , encor les rejette-t'elle, dès qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur ; elle n'en peut même souffrir la fumée. Les nuits lui sont inquiètes ; son sommeil est interrompu , & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube* , comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtit , sans que l'ame eut encor ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette même femme , qui souffre de tems en tems de legers tremblemens par tout le corps. Le ventre lui fait mal & s'aplatit , si bien qu'il y a lieu de croire , selon le Proverbe : *Qu'en ventre plat , enfant y a.* Souvent le ventre demeure paresseux , & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage ; ses yeux sont languissans & meurtris : & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes , les a abandonnées pour quelque-tems. Elle ne peut marcher qu'elle ne boëte & qu'elle ne ressent de extrêmes douleurs aux reins , aux cuisses & aux jambes. Enfin , dans la

158 *Tableau de l'Amour conjugal,*
langueur où elle est , elle souffre sans
cesse pour avoir trop aimé. Ces incom-
moditez la font presque repentir de
s'être alliée à un homme , si elle n'es-
péroit au bout de neuf mois de récom-
penser ses souffrances par la joie d'un
enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une
femme grosse est plus amoureuse au
commencement de sa grossesse qu'au-
paravant. Beaucoup plus de sang &
d'esprits occupent ses parties naturel-
les ; & si on la baise en ce tems-là, c'est
de l'eau que l'on jette sur le feu d'une
forge , qui , plus il est arrosé , plus il est
ardent.

Les François ne sont pas si retenus
à caresser les femmes grosses , que
quelques autres Nations. Il y a même
des Médecins qui sont d'avis qu'on les
doit baiser avec plus d'ardeur , pour
obéir aux loix de la nature , qui les
rend alors plus amoureuses. Mais à di-
re le vrai , si nous suivons le sentiment
d'*Hypocrate* , elles sont de plus véhé-
mentes couches , quand elles ne sont
point caressées pendant leur grossesse ,
&

& nous voïons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses ; car si elles ne sont pas de fausses-couches, au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Bresil sont bien plus retenues que nos Françoises, puisque dès qu'elles se sentent grosses, elle se séparent de la compagnie de leurs maris. Elles n'appréhendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort délicat dans ses premiers mois, & que les régles qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baisers réitérez excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le suffoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisi se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere : & il est ainsi contraint de perdre la vie, en naissant avant le tems, lui qui ne l'a presque pas encor reçüe.

Quoique la plûpart des Médecins,

160 *Tableau de l'Amour conjugal*,
après *Hypocrate*, disent que la matrice
est tellement fermée après la concep-
tion, qu'il n'est pas possible d'y faire
entrer la pointe d'une éguille, nous
sommes pourtant persuadés du con-
traire. Car on fait qu'elle se décharge
souvent de ses humiditez superfluës &
que les femmes sont engrossées une se-
conde fois. Nous ne manquons pas de
femmes qui nous ont instruits de per-
tes rouges ou blanches qu'elles font
dans les premiers mois de leur grossè-
ses, & nous avons des exemples de su-
perfétation, & peut-être plus souvent
que nous ne le pensons ; car les ju-
meaux qui naissent enveloppez de
membranes différentes, & qui sont ata-
chez à un seul arrière-faix, sont d'ordi-
naire autant de superfétations dont
on ne s'aperçoit pas. Toute la *Rochel-
le* a sçu la superfétation de Mademoi-
selle *Louveau*, qui quelque-tems après
avoir accouché d'une fille, monta à
cheval pour aller à la campagne, où
elle acoucha d'un garçon vingt-neuf
jours après ses premières couches.
La fille vécut sept ans, & la gar-
çon

çon ne vécut que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses , si la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse , qui a demeuré 3. ou 4. mois dans des langueurs extrêmes , dans des dégoûts & des vomissemens continuels , jouit presentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir été incommodée ; & si elle ne sentoît dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme des fourmis , elle ne s'imagineroit pas d'être grosse. Mais cette santé ne dure pas long-tems. Car dès que l'enfant aura de la force , ses douleurs se renouvelleront , & en touchant son pouls qui lui bat fort , on diroit qu'elle a la fièvre. Enfin le tems d'acoucher s'approche ; l'enfant lui frappe le côté , les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage ; & si l'acouchement n'est malheureux , en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche , & que l'on doit avoir pour elle &

162 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
de la pitié & de la vénération , à cause
du mal qu'elle souffre & du péril où el-
le est exposée , & aussi à cause de l'hon-
neur qu'elle a d'être l'origine & la sour-
ce des beaux ouvrages de la nature.

On a soin , d'un côté , de l'enfant ;
on lui coupe le cordon le plus long que
l'on peut , si c'est un garçon ; & le plus
court , si c'est une fille. Tout cela se fait
par ordre de la Matrone , qui s'imagine
que le membre du garçon en devien-
dra plus grand , & que la fille en se-
ra plus étroite : après cela on lui donne
du beurre & du miel fondus , pour s'o-
poser aux douleurs du ventre , auquel-
les l'enfant est sujet après être né , &
pour vuider les excréments noirs qui
sont dans ses boyaux il y a long-tems.
D'un autre côté , on soulage la mere ;
on lui serre d'abord doucement le
ventre , & l'on étuve avec du vin tiède
ses parties naturelles. En un mot , on
y apporte tous les soins , que l'on a ac-
coûtumé d'apporter aux femmes nou-
vellement acouchées.



ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un tems pour acoucher.

Les Médecins & les Jurisconsultes agitent cette même question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assurez d'un tems fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et parce que ceux-ci ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plûpart en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultez qui se presentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de tems déterminé pour la naissance des hommes, & que la nature étant la maîtresse d'elle-même,

164 *Tableau de l'Amour conjugal*,
me , avance ou retarde le tems des
couches quand il lui plaît. En éfet ,
ceux qui font dans ce sentiment , ne
manquent ni de raisons ni d'autorité
pour faire valoir leur opinion ; car ils
disent que les tempéramens des hom-
mes étant presqu'infinis , les enfans
qui ont le plus de chaleur , sont plutôt
formez dans les entrailles de leur mere
& naissent aussi plutôt , ainsi qu'il y en
a qui viennent au monde à six mois ,
comme fit *Livia* , femme d'*Auguste* , se-
lon le sentiment des Médecins de ce
tems-là ; & d'autres qui ayant moins
de vigueur , ne peuvent naître qu'a-
près plusieurs mois , témoin *Ruffus* ,
que *Vestilia* fit à onze mois , & l'enfant
dont une femme de 60. ans accoucha ,
lequel demeura dans les flancs de sa
mere pendant quinze mois , si nous en
voulons croire *Masse*.

Ils disent encor , qu'une femme qui
a la matrice petite & étroite , & qui
d'ailleurs a fort peu de nourriture pour
donner à son enfant , ne sauroit s'em-
pêcher d'accoucher à six ou sept mois ,
au lieu qu'une autre qui sera grande &
bien

bien nourrie , portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent , que la femme participant de la nature des animaux , qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée , & de la nature de ceux qui n'en font qu'un , elle ne doit pas avoir un tems fixe pour acoucher. Que l'homme n'ayant point de tems déterminé pour caresser sa femme , la nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître : qu'il n'en est pas de même des autres animaux , qui ont leur tems réglé pour faire leurs petits , si bien que l'on ne verra pas en hyver une linotte pondre & couver ses œufs. Qu'au reste , l'autorité d'*Hypocrate* décide cette question , qui a été suivie des Jurisconsultes ; savoir , que les enfans peuvent naître depuis le septième jusqu'à l'onzième mois.

Mais si nous voulions examiner de près tous ces raisonnemens, nous pourrions dire , que bien que les femmes & les enfans aient des compléxions bien différentes entr'eux , il y a lieu néanmoins d'être persuadé qu'une vieille

le

166 *Tableau de l'Amour conjugal,*
le *Espagnole* , & qu'une jeune Lapon-
noise acouchent naturellement l'une
& l'autre au bout de neuf mois acom-
plis. Que l'on ne doit pas établir un
sentiment sur ce que les femmes nous
disent du nombre des mois de leur
grossesse. Que la grandeur de la matri-
ce dévroit plutôt avancer les produc-
tions que de les retarder. Qu'une fem-
me qui a peu de sang dévroit acoucher
plus tard , aiant besoin de plus de tems
pour perfectionner ce qu'elle porte
dans ses entrailles , & qu'enfin on ne
doit pas regarder les défauts d'une par-
tie , ni les erreurs de la nature , pour
établir un principe universel.

Nous pourrions encor dire , que la
nature des femmes n'est point entre la
nature de ces différens animaux , &
qu'*Averroés* s'est fort mal expliqué là-
dessus ! que quand les femmes font
plusieurs enfans dans les mêmes cou-
ches, nous pouvons dire que ces acou-
chemens sont contre les ordres de la
nature , qui a prescrit aux femmes de
n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience
nous le fait remarquer tous les jours.

Après,

Après - tout , que les femmes ont un tems aussi fixe pour accoucher , qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; & qu'il ne faut pas confondre , par un sophisme évident , la saison & le tems auquel nous caressons les femmes & auquel elles conçoivent , avec le tems que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer *Hypocrate* à *Hypocrate* même , & nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laissé par écrit ; savoir , que la nature est toujours stable dans ses actions , & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une règle générale , que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encor ce sentiment par d'autres preuves , & disons que si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes , lorsqu'elles sont pleines , & que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter , pour mettre bas , quand leur fruit a reçu tout l'accomplissement qui lui est nécessaire , on ne peut douter que l'homme,

qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit réglé par les mêmes loix. La nature ne manque jamais d'observer un tems limité, quand il est question de guérir une tumeur ou de finir une fièvre. Ses loix sont certaines & indubitables dans les crises, & les Médecins ont passé pour des Magiciens, qui ont remarqué les mouvemens avec le plus d'exactitude. La grossesse est une espèce de maladie; les accidens qui arrivent aux femmes grosses en sont comme les symptômes, & l'accouchement en est comme la crise & la fin. On ne dénie point à la femme les mouvemens fixes de la nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'opresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on lui refuse ces ordres invariables; & parce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers tems, par des causes étrangères, qui les avancent ou qui les retardent; on est tellement prévenu là-dessus, que l'on prend l'ombre pour le corps & le hazard pour la nature, si bien que l'on ne peut revenir

nir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de tems précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuvième mois, jusqu'aux dix premiers du dixième; c'est-à-dire, dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous: que ceux qui naissent à sept ou huit mois, sont toujours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt, il n'en vit pas trois: n'avouera-t-on pas, que ces derniers naissent dans un tems que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres secrets de cette admirable modératrice de l'Univers?

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois * accomplis; & c'est ce qui par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'après être né il eût reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de sérieuses réflexions sur les mouvemens de la nature dans les acouchemens des femmes, & qui se sont long-tems appliquez à observer toutes les petites circonstances & de la grossesse & des couches, découvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les Hôpitaux & par tout ailleurs, que la nature conserve toujours un tems fixe & déterminé, pour les acouchemens qui se font selon les ordres, & que les enfans les plus accomplis & les plus tempérez naissent toujours dans les dix premiers jours du dixième mois, & le plus souvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits; les autres naissent, comme je l'ai déjà dit, depuis le vingtième jour du neuvième mois, jusqu'au dixième jour du dixième mois; c'est-à-dire, depuis le deux cens cinquante-cinquième jour de leur conception, jusqu'au deux cens soixante & quinzième, bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque cause étrangère qui en avan-

considéré dans l'état du Mariage. 171
avance ou retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité, par beaucoup d'histoires que m'ont fournies mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques; six enfans, que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis les deux cens cinquante-fixième jour, jusqu'au deux cens soixante & dixième; c'est-à-dire, qu'ils sont tous nez sur la fin du neuvième mois, ou au commencement du dixième, si nous comptons les acouchemens par les mois de lune, comme le prétendent la plûpart de nos Médecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut être prise d'ailleurs que de la naissance de *Jesus-Christ*; qui a été le plus parfait de tous les hommes. *S. Augustin* nous apprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie*, pendant deux cens soixante & treize jours, qui est le même-tems que l'Eglise a observé pour en célébrer la mémoire; c'est-à-dire, qu'il nâquit dans le commencement du dixième mois.

Il est vrai qu'il y quelques enfans qui naissent vers le dixième jour du septième mois , ou le dixième de l'onzième mois ; mais les uns & les autres ne vivent pas long tems ; ou étant nez contre les ordres de la nature , ainsi que nous l'avons dit , ils sont sujets à mille incommoditez.

Si les enfans naissent dans une espace de tems si vaste , il n'en faut acuser que la différente & mauvaise façon de vivre des femmes ; le país où elles demeurent ; la saison dans laquelle elles acouchent ; l'oisiveté dont elles jouissent ; la variété de leur tempérament ; les plaisirs déréglés qu'elles prennent avec les hommes pendant leur grossesse ; les passions & les maladies dont elles sont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches , & force la nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses opérations ; ce qui n'arrive presque jamais aux autres animaux , qui vivent selon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce discours , que les bons acouchemens ,
qui

qui se font selon les ordres de la nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & rarement de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne soient estimez légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septième mois; c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septième jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours de l'onzième mois; c'est-à-dire, jusqu'au trois cents cinquième jour; tellement que devant ou après ce tems-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bâtards ou suposez. Et si la fille de *Jean Pellort*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cents quatrième jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en sa faveur, par lequel il la déclaroit capable d'être héritière de son pere. En effet, par un autre Arrêt, cette illustre Compagnie déclara illégitime un autre enfant, qui étoit né le douzième jour de l'onzième mois après la mort de son pere.



A R T I C L E V.

Du devoir des Mariez.

A Près les travaux de l'enfante-
ment, la femme ne se souvient
plus des douleurs qu'elle y a souffertes,
& ses vuidanges ne sont pas plutôt
écoulées, qu'elle ataque derechef son
mari & qu'elle lui livre amoureuse-
ment la bataille. Je ne doute point
qu'elle n'y soit victorieuse comme au-
paravant, & qu'elle ne mérite d'être
couronnée de myrrhe, comme l'é-
toient autrefois celles qui faisoient des
conquêtes en amour. Et je ne doute
point aussi qu'elle ne mérite cet hon-
neur, elle qui ataque avec tant de cou-
rage, qui triomphe avec tant de gloi-
re, & qui partage avec son antagonis-
te les fruits de la victoire.

Elle revient incessamment à la char-
ge, & ne dit jamais c'est assez. Ses par-
ties naturelles deviennent de jour en
jour plus ardentes & plus amoureuses,
plus

plus inquiètes , plus inconstantes & plus susceptibles de lasciveté. En éfet , elles sont un animal dans un autre animal , qui fait souvent tant de désordre dans le corps des femmes , qu'elles sont obligées de chercher le moien de l'assouvir & de l'apaiser , pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à sa femme ce qu'il lui doit , & la femme ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du côté du mari , la femme devient de mauvaise humeur & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée , si bien que l'on doit dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage & qu'elles en sont véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Écriture ni de la société , lorsqu'il refuse ce plaisir à sa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un , est une faute contre la santé , selon le sentiment des Médecins , au moins ,

moins, si l'incommodité est tant soit peu considérable ; peut-on fournir tous les jours aux voluptez déréglées d'une femme, lorsque la vuë se diminue, que le sommeil se perd, que l'estomac & la tête se ruinent, & que les jambes s'affoiblissent ? Un homme n'est guères en état de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & étrangères, après s'être épuisé dans l'excès des voluptez conjugales. Les moindres incommoditez qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'attirer de grandes maladies & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie ; & quand même ils n'y auroient que de légères dispositions, cela devoit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du cerveau, de la poitrine & des extrémités du corps, qui sont périodi-

périodiques, doivent encor les exempter de ce devoir , à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misère.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est lui qui dans les caresses conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ses mouvemens précipitez se hâter de voir la fin de ses plaisirs , pour les renouveler une autre fois : comme si la nature étant chargée d'un homme , vouloit par l'excès des voluptez nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal , pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en est pas de même de la femme qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée ; il ne se trouve guères d'obstacles de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mari. La maladie n'est pas une cause assez légitime pour cela. Elle en souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour ; & les remèdes des Médecins sont souvent trop

178 *Tableau de l'Amour conjugal,*
trop foibles pour les dompter. *Priape*,
fils du vin & de l'oisiveté, a bien plus
de pouvoir & de force que nos dro-
gues; son autorité est plus souveraine,
& son remède est beaucoup plus éfi-
cace que l'*Armoise*, le *Karabé*, les *Tes-
ticules de Castor*, & tous les autres remé-
des que l'antiquité a inventez pour ces
fortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans
les bêtes, que la nature fait dans
leurs corps une fermentation & une
agitation d'humeurs, & qu'elle en-
voïe à leurs parties naturelles du sang,
des esprits & de la matière qui les
y chatouillent. Cette matière dans les
bêtes est, par rapport aux femmes, ce
que nous apellons les régles. Si bien
qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes
cherchent alors plutôt qu'en un autre
tems, le mâle que la nature leur a mon-
tré être le souverain remède à leurs
tourmens. C'est la raison pour laquelle
la plûpart des femmes sont plus amou-
reuses lorsque leurs régles commen-
cent à couler; car le sang & les esprits
se portant précipitamment à leurs par-
ties

parties naturelles qui en sont échauffées, elles cherchoient en ce tems-là de quoi se satisfaire, si la loi du Vieux Testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en cet état. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau sexe; il a alors plus de feu & d'empressement pour aimer qu'en tout autre tems, pourvû toutefois qu'il se porte bien; mais un homme n'est pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avouë que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodés quand ils se caressent pendant les règles; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les désordres de ses conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré. Car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu près de même des vuïdanges de l'acouchement. Ce que la

180 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mere & l'enfant ont refusé , comme
inutile pendant la grossesse, cela même
se purge peu-à-peu quinze ou vingt
jours après les couches. Si un homme
caresse sa femme avant ce tems-là , il
la met en danger de perdre la vie , ou
de passer malheureusement sa grossesse,
si elle devient grosse peu de tems
après être acouchée ; car les ordures
qui doivent couler par ces lieux , de-
meurant dans son corps , infectent & la
mere & l'enfant à venir. C'étoit sans
doute sur cela qu'étoit fondée la loi de
l'Ancien Testament , qui ne permet-
toit à aucun homme de toucher une
femme que trente jours après avoir
fait un garçon , & soixante après avoir
fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à
savoir , si une femme grosse peut man-
quer à ce qu'elle doit à son mari. Les
sentimens sont partagez là - dessus.
Quelques-uns veulent que l'on puisse
baïser aussi vigoureusement une fem-
me lorsqu'elle est grosse, que lorsqu'elle
est vuide. J'en prens à témoin *Julie* ,
fille de l'Empereur *Auguste* , qui étant
grosse

grosse voulut persuader aux gens , que l'on ne faisoit point tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque , lorsqu'elle étoit chargée de marchandises humaines , pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion , qu'ils s'imaginent que l'on commettrait un grand crime si l'on caressoit une femme grosse , & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question , on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la nature parmi les bêtes , & on y verra que les cerfs , les taureaux , les béliers , & quelques autres animaux , ne touchent plus leurs femelles , quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux que nous avons remarqué ci-dessus pouvoir arriver à une femme grosse qui reçoit les caresses de son mari , sont des causes légitimes pour empêcher un homme de caresser sa femme. De fausses-couches peuvent arriver , par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent : une superfétation peut survenir : un faux-germe

182 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ou un fardeau peut suffoquer l'enfant ;
comme *Riolan* nous témoigne l'avoir
vû. En un mot , ces accidens peuvent
ôter la vie à la mere & à l'enfant. Au
contraire, les acouchemens seront plus
libres, si l'on ne touche point une fem-
me pendant sa grossesse , & les enfans ,
selon la pensée d'*Hypocrate* , ne naî-
tront pas avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons qui
empêchèrent le sage Empereur de
Constantinople , *Isaac Commène* , de tou-
cher sa femme après qu'elle eût conçu :
& quoique ses Médecins le lui conseil-
lassent pour la conservation de sa san-
té , il n'en voulut pourtant rien faire ,
préférant ainsi la santé de deux per-
sonnes à la sienne propre. C'étoit
même une loi parmi quelques peuples
païens , si nous en croïons *S. Clé-
ment* , de ne connoître jamais une fem-
me grosse.

J'en dis autant des nourrices , qui
ne peuvent rendre sans danger ce
qu'elles doivent à leurs maris. Car
quelle aparence qu'un lait soit bon, si la
mere a des dégoûts & des vomissemens

continuels , si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour , qui échaufe & qui corrompt le lait, par la chaleur excessive de ces mêmes plaisirs ; & si elle a les autres incommoditez, qui arrivent ordinairement aux femmes grosses , & qui infectent le lait d'une mauvaise odeur quand elles sont caressées. Cependant si une nourrice devient grosse d'un même homme , si elle n'est guères malade au commencement de sa grossesse , & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine , je ne vois pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mari , & même d'allaiter son enfant durant les deux ou trois premiers mois de sa grossesse. Car l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles étant alors fort petit , n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a même des femmes qui se portent beaucoup mieux, si elles allaitent alors , que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent susoquer le petit enfant qu'elles

184 *Tableau de l'Amour conjugal*,
portent dans leur sein, si elles ne sont
épanchées pour d'autres usages. C'est
pourquoi nous sommes quelquefois
obligés de faire saigner ces personnes-
là, pour les décharger de l'abondance
de leur sang & les faire ensuite acou-
cher plus heureusement.

A R T I C L E V I.

*Du tems où les hommes & les femmes
cessent d'engendrer.*

LE monde est plein de productions.
Il s'en fait par tout, jusques dans
les entrailles de la terre. C'est le seul
moïen qui fait subsister toute la liaison
de ce grand Univers. Les hommes qui
en font l'ornement, ne manquent
point, de leur côté, à faire de conti-
nuelles générations. Depuis l'âge de
discretion jusqu'à la vieillesse, ils s'em-
ploient incessamment à cet amoureux
commerce, comme s'ils avoient en
vûe d'éterniser la nature-humaine,
plutôt que de conserver leur vie & leur
santé.

santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux qui aiment si éperduement leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans; la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avant le tems, les fait aussi finir plutôt. C'est pour cela que les Peintres voulant marquer une Voluptueuse, ont fait tirer par des Passereaux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le tems où les hommes & les femmes commençoient à engendrer; il faut presentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le tems de la première vieillesse jusqu'à 65. ans, & qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusqu'à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restraignent à l'âge de 60. ans, après-quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant; c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En effet, c'est alors que l'amour nous abandonne;

186 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ne , & bien que dans le fonds du cœur
nous le conservions toujours jusqu'à la
mort , il ne se fait pourtant que fort ra-
rement connoître dans nos parties na-
turelles après cet âge-là. La vieilles-
se nous glace, & nous n'avons presque
plus de chaleur & d'esprits que pour
nous conserver, bien loin d'en avoir
pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée
des plaisirs passés du mariage, quand
nous sommes vieux, pour exciter le
mouvement de notre cœur & pour
multiplier notre chaleur naturelle &
nos esprits. Il n'y a ni feu, ni coussins
ni peaux d'animaux qui nous échauf-
fent, comme les pensées & les réflé-
xions que nous faisons sur les amours
de notre jeunesse. Le corps d'une fille
de quinze ans est encor plus efficace ;
quand nous l'appliquons au nôtre, il
nous communique sa chaleur, qui est
de la même espèce que celle que nous
avons ; & l'expérience de David nous
fait bien voir qu'il n'y a point au mon-
de de meilleur remède que celui-là.
Mais les pauvres filles ne durent pas
long.

long-tems. Elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable, & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de fâcheux. Ces aproches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille; & je ne sai si le bon Roi David ne passa point les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puisque l'Historien nous apprend qu'il mourut bien-tôt après.

La nature a ses mouvemens réglez & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus; & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfans à l'âge de soixante & dix, de quatre-vingt, ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de règle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte, que M. le Duc de *Saint Simon*, qui vit encor, a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans, que le Roi
&

188 *Tableau de l'Amour conjugal*,
& la Reine ont tenu sur les fonds du
bâtême. On m'écrit de Paris, dans le
tems que je retouche ce livre, que ce
prétendu garçon aiant douze ou treize
ans, avoit eu des éfusions qui font dis-
tinguer les hommes des femmes, &
que la Matrône après l'acouchement
de la mere, s'étoit lourdement trom-
pée en ne distinguant pas bien le sexe.
C'est un autre prodige, ce que nous
dit *Valère Maxime*, que *Massaniffa*, Roi
de Numidie, engendra *Methynnate*,
après quatre-vingt-six ans. Ç'en est un
autre, ce que nous apprend *Æneas Sil-
vius*, d'*Uladiflas* Roi de Pologne, qui fit
deux garçons à l'âge de quatre-vingt-
dix ans. Ç'en est encor un autre beau-
coup plus grand, ce que nous raconte
Félix Platérus, de son grand-pere, qui
engendra à l'âge de cent ans. Et enfin
ce que nous dit *Massa*, est encor quel-
que chose de plus incroïable là-dessus,
qu'un homme de soixante & dix ans fit
un enfant à sa femme de 60. ans, qui
vint au monde sans avoir toutes les
parties accomplies, & nâquit le quin-
zième mois de sa conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un tems plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les règles les abandonnent lors qu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même-tems d'engendrer. C'est pour cela que la loi a déterminé aussi judicieusement un tems à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime les acouchemens prodigieux qui se font après l'âge de 50. ans, & n'admet point les enfans pour légitimes qui naissent après ce tems-là; parce que, selon le sentiment des Médecins, les règles cessant aux femmes environ à l'âge de 45. ou 50. ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque de choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant si après cet âge-là il se trouve encor quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs règles, je ne doute point que l'on ne fit une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison
qui

190 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qui obligea l'Empereur *Henri* de faire
acoucher sa femme, âgée de cinquante
ans, à la vûë de tout le monde,
pour ôter le soupçon que l'on auroit
pû avoir de son acouchement.

Ainsi, bien que la loi soit établie
pour les termes des productions des
hommes qui arrivent le plus souvent,
il peut cependant naître des occasions
où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû
que les hommes aient de la vigueur &
que les régles ne manquent point aux
femmes. Car on ne sauroit faire une loi
juste, qu'elle ne pût causer quelque-
fois du dommage à quelques particu-
liers; & parce qu'elle est générale, il
se trouve des occasions où elle ne favo-
rise pas tout le monde.



CHAPITRE IV.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, & à une femme pour être fort amoureuse.

POur expliquer le mélange & la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'Univers & qui ont tous un tempérament différent, les Philosophes se sont servis de deux moïens. Les uns ont considéré la matière qui les forme ; ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison, & se sont imaginé, comme ont fait *Démocrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atômes qui les composent. Les autres, comme *Hypocrate* & *Aristote*, se sont persuadé que la matière des mixtes ne pouvoit être sans qualité, & que le toucher étant le juge des premières & des secondes qualitez, ils pourroient aussi par-la en faire mieux connoître la nature. *Aristote* apene les secondes, qualitez des

192 *Tableau de l'Amour conjugal* ;
éfets corporels ou des conditions ma-
térielles , que je pourrois nommer des
qualitez de la matière. Il en a fait de deux
fortes ; les unes actives, comme la puis-
sance d'endurcir, de ramôlir, d'épaissir,
&c. & les autres passives, qui sont des
éfets de cette même faculté ; comme est
la dureté, l'épaisseur, la ténuité, &c.

De ce corps, ainsi composé de matiè-
res & de qualitez, pour parler avec
ces derniers Philosophes, il naît une
autre qualité, que l'on peut nommer,
avec *Gallien*, propriété de la substance ;
avec *Villesine*, qualité du mélange de la
matière, où enfin avec d'autres quali-
tez ocultes, qui est à proprement par-
ler, l'essence & le tempérament du
mixte. Si bien que l'on peut dire, que
le tempérament n'est autre chose qu'u-
ne qualité, qui résulte du mélange de
la matière & des qualitez des élémens.
Car comme plusieurs voix différentes
font une mélodie quand elles sont bien
mêlées, tout de même ces matières &
ces qualitez bien contraires, se lient si
étroitement les unes aux autres pour
faire un tempérament, que l'on ne sau-
roit

roit les discerner, tant il est vrai de dire que le tempérament est une union & un ordre des choses qui sont incessamment opposées entr'elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps ; mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avouë que nous savons qui en est l'auteur, que nous voïons tous les jours les ouvrages & que la matière nous en est sensible ; mais qu'il est difficile de concevoir comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de tempéramens !

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par-dessus le reste des hommes, sont obligez d'avouër, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfans, & que le tempérament des hommes qu'ils examinent est si difficile à comprendre qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre sortes

194 *Tableau de l'Amour conjugal,*
tes de tempéramens où une seule qua-
lité prend le dessus , & ils en content
aussi quatre autres , qu'ils apellent
composez , ou deux qualitez sont ma-
nifestes. Les premiers tempéramens
sont rares , & il ne se trouve presque ja-
mais de qualité qui ne soit acompagnée
d'une autre qui ne lui est pas ennemie.
Quelques-uns ajoutent un neuvième
tempérament , qu'ils apellent égal ou
tempéré , où il n'y a point de qualité
qui se surpasse l'une l'autre : mais parce
que l'on ne le rencontre point dans les
hommes , & que les matières & les
qualitez des élémens ne sont pas mé-
lées ensemble si justement qu'il n'y en
paroisse quelqu'une qui domine , nous
ne parions point de celui-ci , qui n'a
été inventé dans les Ecoles que pour
servir de règle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéra-
mens des hommes , les Médecins ont
attribué les matières & les qualitez des
éléments à chaque humeur du corps. Ils
ont dit que la bile étoit chaude & sèche
comme le feu ; que la mélancolie étoit
froide & sèche comme la terre ; que la
pituite

considéré dans l'état du Mariage. 193
pituite étoit froide & humide comme
l'eau ; & qu'enfin le sang étoit chaud
& humide comme l'air.

A R T I C L E I.

*Quel tempérament doit avoir un homme
pour être fort lascif.*

A Près avoir expliqué en général
les tempéramens des hommes,
il faut presentement descendre dans le
particulier & examiner quel tempéra-
ment doivent avoir les deux sexes
pour être fort lascifs. A voir ce jeune
homme de vingt-cinq ans, on le pren-
droit pour un Satyre, qui cherche in-
cessamment par tout de quoi assouvir sa
passion. Toutes les femmes lui sont
agréables dans l'obscurité ; il n'en refu-
se aucune, quelque laide qu'elle soit,
& il est toujours en état de la satisfaire.
Sa raison n'est pas capable de retenir
ses emportemens amoureux, & son
tempérament est trop bouillant pour
souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jus-
ques-là même, qu'il est si amoureux &

196 *Tableau de l'Amour conjugal,*
si lascif, que si le Magistrat veut lui
accorder la permission d'épouser la sta-
tuë de la Fortune, qu'il aime avec ex-
cès, il le fera publiquement, comme
fit un autre impudique qui caressa la
statuë de *Venus Gnidiennne*, faite par
Praxitelle.

Il est vrai que tout favorise son tem-
pérament & ses voluptez déréglées.
Rien ne lui manque dans la vie : s'il y
a au monde des alimens succulens &
des breuvages délicieux, ils sont pour
lui. Parce qu'il est incessamment dans
la bonne chère, son ventre est toujours
plein, & ses parties amoureuses, qui
n'en sont pas fort éloignées, sont aussi
toujours enflées de leur côté, selon la
remarque de *S. Jérôme*, si bien que les
bon alimens & l'excellent vin contri-
buent beaucoup à la lasciveté. C'est
sans doute de-là qu'est venu ce beau
proverbe Latin, qui n'a point de gra-
ce si on le traduit en notre langue : *sine*
Cerere & Baccho friget Venus. En éfet,
tout est glacé dans l'amour, sans ce qui
est marqué par le pepin de raisin & par
le grain de froment, qui sont des figu-
res

res bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour deshonnête, & la Fable n'a marié *Mars* avec *Vénus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Vénus*; c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Roïaume, parce que les soldats ne sont pas toujours ocupez à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes; nous voïons plus de chastes à *Stockolm*, qu'à *Séville* ou à *Naples*, villes où souvent il naît des Monstres, qui sont les éfets d'un amour abominable. L'histoire que nous fait *S. Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un Marchand de lui donner une livre d'or; cet homme au désespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mari hors de peine,

198 *Tableau de l'Amour conjugal*,
lui demanda permission de se prostituer à un riche Marchand qui la prioit d'amour il y avoit quelques jours. Elle espéroit par ce moïen assouvir l'avidité du Gouverneur & tirer son mari de l'embaras où il se trouvoit , en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent ; la femme se prostituë , & le Marchand au lieu de lui donner une livre d'or , comme ils étoient convenus , lui fit donner une livre de terre. La femme sort surprise de cette infidélité , porta ses plaintes au Gouverneur , qui fit païer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté , dont je viens de parler , & qui d'ailleurs est d'un tempérament chaud & sec , laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la modérer. Car il a le cœur si échaufé , qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud , subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflâme ; & son pouls agité en est un signe & un éfet tout ensemble. Il paroît plus ferme &
plus

plus fréquent quand on le touche. C'est par-là qu'un *Hypocrate* connut l'amour déréglé de *Perdiccas* pour *Philé*, maîtresse de son pere.

Son foie , qui est la partie où l'amour a établi son siège , selon la pensée de *Galien* , est plein de feu & de soufre , & le corps à qui il communique incessamment ses humeurs , est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaisit son sang , & le rend épais & mélancolique ; si bien que par cette qualité il conserve plus long-tems la chaleur qui lui a été communiquée ; & comme le lièvre est le plus mélancolique de tous les animaux , il en est aussi plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur & de son foie : il est presque tout desséché par le feu de l'amour , & il n'a pas plus de cerveau que cet impudique *Triacleur* , dont on fit depuis peu la dissection.

Ses reins , où l'Écriture met le siège de la concupiscence , sont si chauds , qu'ils enflâment les parties voisines ,
la

200 *Tableau de l'Amour conjugal*,
la chaleur dilate les vaisseaux sperma-
tiques & y fait aussi couler la semence
plus abondamment. Si bien qu'un hom-
me amoureux de la sorte, n'auroit
point de honte de se faire servir à table
par des filles nuës, ainsi que faisoit
l'Empereur *Tibère*, ni de se faire traî-
ner en public par d'autres filles nuës,
comme faisoit l'infame *Héliogabale*.

Si nous considérons maintenant cet
homme par le dehors, on diroit qu'il
vole quand il marche; son embonpoint
ne l'embarasse guères; il suffit qu'il soit
charnu & nerveux, pour être agile &
lascif tout ensemble. Sa taille est mé-
diocre, sa poitrine large, sa voix forte
& grosse; la couleur de son visage est
brune & bazanée, mêlée d'un peu de
rouge; & si on le découvre, sa peau ne
paroîtra pas tout-à-fait blanche; ses
yeux sont brillans & bien ouverts; son
nez est grand & aquilin; ses bras sont
garnis de veines, qui renferment un
sang subtil & pétillant. Si on le touche,
on s'imagine mettre la main sur du feu.
Sa peau est si rude & si sèche, que le
poil qui la couvre presque par tout, ne
fait

fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs , noirs & frisez : il n'a garde de se les faire couper , sur ce qu'il a ouï dire des *Auvergnacs* , que pour avoir plus de bétail , ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis , ni les crins de leurs chevaux ; parce qu'ils ont remarqué , par expérience , qu'il se fait par là une dissipation d'esprits qui s'opose à la lasciveté & à la génération. Sa barbe , qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfans , marque la force & la vigueur de sa complexion ; elle est épaisse , noire & dure. Ses parties naturelles sont comme ensévelies dans le poil ; & si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de 13. ou de 14. ans , ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté déordonnée qui se manifeste dans le tems.

Il est certain, selon que les naturalistes le remarquent , que les oiseaux qui ont le plus de plumes , aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Ainsi les hommes qui ont le plus de poil , sont les plus amoureux , leur hu-

202 *Tableau de l'Amour conjugal*,
humidité étant vaincuë par l'excès d'une
chaleur qui n'est pourtant pas capa-
ble de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui des-
séche le cerveau & le crâne des hom-
mes lascifs, & qui les fait promptement
devenir chauves : car comme ils man-
quent à la tête de vapeurs terrestres
dont les cheveux sont produits, & que
d'ailleurs les cheveux ne peuvent per-
cer une peau dure & sèche, comme
l'ont ceux qui sont d'un tempérament
chaud & sec, on ne doit pas s'étonner
s'ils deviennent chauves, & si cette
chauveté s'augmente tous les jours par
l'usage des femmes. C'est ce qui atira sur
Jules César cette raillerie piquante, que
l'on publia à Rome lorsqu'on l'y me-
noit en triomphe: *Romani, servate, uxores,*
mœchum calvum adducimus. Ajoûtez à ce-
la, que cet Empereur fut si amoureux &
si lascif, qu'il changea quatre fois de
femmes légitimes ; qu'il dépucela *Cléo-*
pâtre, dont il eut *Césarion* ; qu'il aima
éperdûment *Eunoé*, Reine de Maurita-
nie ; qu'il caressa *Posthumia*, femme de
Servius Sulpitius ; *Lollia*, femme de *Gabi-*
nus ;

nus ; *Tertulla* , femme de *Crassus* ; *Murcia* , femme de *Pompée* ; & *Servilia* , sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus*. De plus , si cet homme lascif a perdu une jambe , il s'aquitera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme ; parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment , le sang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait , est d'un tempérament si chaud & si amoureux , qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes , sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes ; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau , & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source , que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée qui lui échauffe incessamment l'imagination , est la cause de tous les désordres de sa vie ; c'est un apétit qui s'arme avec violence contre sa raison , & qui détruit à toute heure

204 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ce beau present que Dieu lui a fait. En
un mot, c'est une maladie habituelle,
qui ne s'empare ordinairement que
des ames foles, qui se laissent ébloüir
par la beauté de quelque femme. Les
Rois & le vin sont bien puissans; mais
à dire le vrai, la femme l'est encor
plus, & il faudroit que Dieu fit un mi-
racle si on vouloit que cet homme-là
corrigeât son humeur amoureuse.
Quand on s'abandonne trop môlement
aux plaisirs du mariage, selon la pen-
sée de *S. Augustin* dans ses Confessions;
ces plaisirs deviennent coûtume, &
cette coûtume nécessité.

Son ame, qui est aussi éprise d'amour
que son corps est échaufé, rend sa pas-
sion sans exemple. Il ne voit pas plutôt
une femme un peu découverte, que
ses parties naturelles en sont émuës;
& il ne l'a pas plutôt observée avec
réflexion, que cet objet fait autant
d'impression sur lui, que le fouet en
faisoit sur cet autre, dont on nous ra-
conte, qu'il ne caressoit jamais plus
ardemment une femme, que lorsqu'on
le fouettoit le plus cruellement.

Mais

Mais quand ce feu sera un peu apaisé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce tems-là de l'esprit & de l'agrément; mais il n'étouffera pas entièrement la flâme qu'il a nourrie dans son sein; au contraire, elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du fer qui conservera plus long-tems sa chaleur; & cette bile qui étoit autrefois la source de tous ses emportemens amoureux, se changera peu à peu en une humeur épaisse & mélancolique, qui seroit encore la cause de ses voluptez déréglées, si les parties étoient alors en état de lui obéir.

Il est donc véritable, par tous les signes que nous venons de rapporter, que les hommes qui sont d'un tempérament chaud & sec, bilieux ou mélancolique, sont les plus lascifs. Ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvemens de concupiscence: ils ont en abondance de la matière & des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se join-

206 *Tableau de l'Amour conjugal*,
dre amoureusement à une femme. Et si
ceux qui sont d'un tempérament chaud
& humide, que nous apellons sanguins,
aiment plus éperdûment que ces au-
tres, cependant leur semence n'est
pas accompagnée d'une qualité si âpre,
qui les chatouille à toute heure & qui
les rend ainsi plus amoureux. *Péricles*
étoit du nombre de ces dernières per-
sonnes, puisqu'il épousa une Courtisa-
ne, après s'être enquis de sa vie passée.
Il y a des Suisses & des Allemans qui
en font de même aujourd'hui, & la
plûpart s'en trouvent bien.

A R T I C L E II.

*Quel tempérament doit avoir une femme
pour être fort amoureuse.*

L'Amour embrâse tellement le
cœur d'une jeune fille qui aime
l'oisiveté, les louanges, les habits som-
ptueux, les festins & les discours d'a-
mourettes, qu'enfin elle succombe à
ses apas, & qu'elle ne peut se défendre
de

de ses atteintes. Elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle; car si on la considère par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint modéré. Elle est brune, & ses yeux éteincelans sont des marques d'une flâme cachée. Sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & sèche; son nez un peu camus & retrouffé; sa gorge est grosse & dure; sa voix forte & ses flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs & un peu rudes; & dès l'âge d'onze ou de douze ans, elle s'aperçut que le poil sortoit à ses parties naturelles & qu'il y excitoit déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses règles & lui fit faire des démarches deshonnêtes pour son sexe; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continuë encor présentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus ils'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille

208 *Tableau de l'Amour conjugal,*
n'étoit qu'émuë dans ses embrassemens amoureux, à cet heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits à ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne fauroit la modérer. Les avis de ses parens sont vains, les règles de la pudeur & de l'honnêteté son inutiles, & les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance, quand la passion domine & que notre tempérament nous force à aimer: témoin *Bonne de Savoie*, femme de *Galeas Sforce*, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiferoit plutôt la mer, & l'on prendroit plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion
&

& qu'elle fait quelque chose contre la bienfiance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encor, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un apétit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la côte dont sa première mere lui a laissé une petite partie, veuille incessamment, par un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, & qu'elle veuille imiter *Eve*, après sa création, qui ne mangea & ne but qu'après avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte; & son imagination est si échauffée par les objets, que si elle manque quelquefois d'occasion pour se satisfaire, elle tombe au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que ses discours sont impudiques & ses actions lascives, & qu'elle

210 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qu'elle cherche avec les yeux ; quand
la maladie lui en permet l'usage , quel-
que personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient sou-
vent à tel point , qu'elle la force à sol-
liciter un homme de l'embrasser ten-
drement & à se prostituer même au
premier venu. Mais si par hazard elle
devient grosse , tout se calme chez el-
le , & ses parties amoureuses sont alors
comme assouvies , ainsi qu'il arriva à
cette femme , quoique vertueuse ,
dont *Mathieu de Gradis* nous raporte
l'histoire.

Au reste , toutes les femmes amou-
reuses ne sont pas semblables ; l'on en
voit d'agiles , d'inconstantes , de babil-
lantes, de hardies ou d'inquiètes. D'au-
tres paroissent mornes , solitaires , ti-
mides ou languissantes. Il s'en est trou-
vé qui n'ont pas eu de honte de pu-
blier ce que les autres cachent avec
tant de soin. *Suétone* nous apprend que
Tibère fit peindre autour de sa sale tou-
tes les postures lascives qu'il avoit ti-
rées du livre de la Courtisane *Eliphaé-
tis*. On en a vu d'autres , qui craignant
les

Les suites fâcheuses de l'amour, se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent été des hommes; c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa*. On fait encore que *Megille* méritoit le même reproche: & que *Sapho* Lesbienne, avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, & qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autre qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire; & nous savons qu'une femme qui fait ce que c'est que de l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui pour cacher ses dé-
for-

212 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fordres amoureux , fit bâtir quantité
de Mausolées pour enterrer tout vi-
vans ceux avec qui elle avoit pris des
plaisirs illicites, afin que son impudici-
té fut cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus
amoureuse qu'une femme féconde ; &
l'on ne manque point de raisons là-des-
sus ; car si on considère l'envie dérég-
lée qu'a la première de se perpétuer
par la génération , & la cause la plus
ordinaire de sa stérilité qui est l'ardeur
de ses entrailles , on avouera qu'elle
doit être plus lascive que l'autre : té-
moin les femmes de *Malabar* , qui ne
sont pas les plus fécondes du monde ,
à cause de la chaleur du país , & qui à
cause de cela ont la permission de
prendre autant de maris qu'il leur plaît ;
parce que les enfans , selon leur loi, ne
sont nobles que de leur côté. C'est as-
sûrement une piperie pour le liberti-
nage où les Orientaux sont plongez.

Mais une femme qui devient grosse,
& qui dévroit avoir assouvi sa passion,
ne laisse pas encor d'aimer éperdû-
ment. J'en prens à témoin *Popilia* , qui
étant

étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse , par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement , qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femelles des bêtes faisoient alors la compagnie des mâles , parce qu'en effet elles étoient des bêtes.

Peut-être ne manquerons-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avons dessein de nous servir de la morale , nous pourrions dire , que si Dieu leur a donné ces desirs ardents , ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris , & pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglée , en quelque état que soient les femmes , cause le plus souvent de si étranges désordres , quand elle s'est une fois faisie de leur esprit , qu'il n'y a point de meurtres , de trahisons , ni d'empoisonnemens qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses deux enfans avec de l'aconit , pour faire

re

214 *Tableau de l'Amour conjugal,*
re un adultère ; & *Tarpéïa* trahit sa Pa-
trie , en donnant des moïens aux *Gau-*
lois pour prendre le Capitole , parce
qu'elle aimoit leur Roi ; *Jeanne de Na-*
ples , cette infâme Princesse , fit étran-
gler *Andresse* son premier mari aux gril-
les de la fenêtré , parce que ce jeune
Prince infortuné n'assouviſſoit pas sa
passion indiscrette. Mais quelle apa-
rence qu'un homme seul pût éteindre
la flâme d'une femme lascive , si cin-
quante ne le pûrent faire autrement à
l'égard de *Messaline* ? La matrice d'une
femme est du nombre des choses insa-
tiables dont parle l'Écriture ; & je ne
sai s'il y a quelque chose au monde à
quoi on puisse comparer son avidité ;
car ni l'enfer , ni le feu , ni la terre ne
sont pas si dévorans que sont les par-
ties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vû plus de passions criminel-
les & plus d'éfronterie que dans *Vesti-*
lia , femme de *Titus Laveo* , laquelle dé-
clara hautement devant les Ediles de
Rome , qu'elle protestoit de vivre dé-
ormais en femme publique ?

La passion de se joindre étroitement
à un

à un homme est extrême dans l'esprit d'une femme : c'est un apétit sans jugement & sans mesure ; car il s'en est vû qui sont devenuës fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité : & *Sempronia* , qui étoit si savante , aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée , & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avouë que l'amour fait des indiscrettes ; mais celles qui passent pour les plus chastes , n'ont souvent pas moins de flâme que toutes les autres , pour être beaucoup plus retenuës. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-être jamais priée d'amour ; & si l'on examinait dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres , & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrone d'Ephèse , dont *Pétrone* fait raconter si agréablement à *Sénèque* l'histoire , laquelle étoit en chasteté l'admiration des Provinces

216 *Tableau de l'Amour conjugal*,
voisines, se laissa môlement persuader
à un soldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de la
vertu parmi les Anciens, fut si abandon-
née à ses plaisirs illicites pendant
l'absence d'*Ulyffe* son mari, qu'elle fit
un enfant, qui prit le nom de tous ceux
qui avoient contribué à le faire : & *Lu-
crèce*, qui passoit parmi les Romains
pour la vertu même, n'est pas exempté
de ce crime pour s'être mis le poignard
dans le sein. Si ce n'est pas une impu-
dicité d'être violée, ce ne doit pas
être aussi une justice de se tuer lorsque
l'on n'est pas coupable : & si elle s'est
punie de la sorte, elle s'est persuadé
que le crime qu'elle avoit commis,
étoit si énorme, qu'il méritoit la mort
de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes
sont naturellement portées à l'amour,
& que leur tempérament est l'une des
causes de cette passion ; mais aussi que
l'éducation & la liberté qu'on leur
donne aujourd'hui ne contribuent pas
peu à leurs désordres ; & quoique l'on
dise, je ne trouve point injuste ce que
l'on

P'on ordonnoit & ce que l'on prati-
quoit même autrefois à Paris , lorsque
l'impudicité d'une femme étoit avérée.
On faisoit monter le mari sur un âne ,
duquel il tenoit la queue à la main ; la
femme menoit l'âne , & un Héraut
crioit par les rues : *L'on en fera de même
à celui qui le fera.* Une presque sembla-
ble coutume étoit établie en Catalo-
gne. Le mari païoit l'amende quand la
femme étoit convaincuë d'adultère ;
comme si par-là on eût dû plutôt im-
puter la faute au mari qu'à la femme.

A R T I C L E III.

*Qui est le plus amoureux de l'homme ou
de la femme.*

O N confond ordinairement l'a-
mour avec le plaisir, & la chaleur
avec la lasciveté ; mais à dire le vrai, le
plaisir n'est qu'un effet de l'amour, & la
lasciveté ne se trouve pas toujours
avec la plus grande chaleur. Nous
avons dessein d'examiner ici lequel

218 *Tableau de l'Amour conjugal*,
des deux sexes est le plus amoureux &
le plus lascif, nous réservant de traiter
ailleurs cette question, qui prend le
plus de plaisir de l'homme ou de la
femme, lorsqu'ils se caressent amou-
reusement.

Ceux qui veulent que les hommes
soient plus lascifs que les femmes, di-
sent que l'homme a plus de chaleur,
qu'il a le pouls plus ferme, la respira-
tion plus forte, les entrailles & la peau
plus chaudes & plus féches; qu'il a plus
de poil, qu'il vit plus long-tems, qu'il
est plus agissant; enfin qu'il attaque les
femmes avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup
plus chaud que la femme, & qu'il a les
autres qualitez qu'on lui attribüe, mais
pour cela il n'est pas plus lascif. L'a-
mour ne trouble le plus souvent que
les foibles esprits: mais l'homme aiant
l'esprit plus fort que la femme, il n'est
pas sujet à des transports ni a des em-
portemens si extraordinaires; il sem-
ble que sa passion soit en quelque façon
régulée par le jugement, au lieu que
celle de la femme est sans ordre & sans
mesu-

mesure ; car s'il est question de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres , nous ne sommes que des enfans , au prix des femmes qui en savent plus que nous , & qui nous feroient long-tems leçon sur ces sortes de matières.

D'ailleurs les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté , au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires , elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par-là le vuide que la nature abhorre tant , est en vérité insatiable , au lieu que notre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est émuë par deux sortes d'objets ; l'un est de s'humecter en se remplissant , & l'autre de se défaire en même-tems de la matière qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous ; leur embonpoint , leur beauté & leurs règles en

220 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sont des marques évidentes. C'est leur
tempérament qui leur fournit plus de
semence qu'à nous, & qui les expose
souvent aux vapeurs & à la fureur: car
si leur semence se corrompt, ces mala-
dies en sont causées, ainsi qu'il arriva,
il n'y a pas long-tems, aux *Vierges de*
Loudun, selon la pensée de *Senert* &
de Duncan.

Les hommes ne sont pas sujets aux
désordres que causent les vapeurs d'u-
ne semence corrompue, quoiqu'en
veillent dire quelques-uns; ils ont
peu de semence en comparaison des
femmes; & ils ne sont jamais incom-
modés de sa rétention; la nature a
trouvé des moyens pour les en déchar-
ger en dormant, lorsque souvent elle
leur fait naître des idées agréables qui
la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lascive-
té que de demeurer fort peu de tems
dans les caresses amoureuses; mais c'est
plutôt parce que la matière n'est pas
fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les
femmes y demeureroient un jour en-
tier, comme fit autrefois *Messaline*, &
il

il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérons.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matière, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observerons encor parmi les animaux, que les plus lascifs sont les plus petits & ceux qui vivent le moins ; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite & vit beaucoup moins que lui.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flâme. Aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes
avec

222 *Tableau de l'Amour conjugal*,
avec des flancs ouverts & des hanches
élevées, qu'elle leur a donné de gros-
ses fesses & des cuisses charnuës ; au
lieu que les hommes ont les parties
d'enhaut plus larges & plus grosses que
celles d'en bas, la chaleur aiant dilaté
les unes & fortifié les autres.

Après-tout, s'il m'étoit permis de
joindre l'expérience aux raisons, je di-
rois que nous n'avons que trop d'ex-
emples dans les écrits des Païens, &
même dans l'Écriture - Sainte, qu'il
n'est pas besoin de rapporter ici. *Necti-
méne* & *Valéria* recherchèrent toutes
deux des caresses de leur propre pere.
Aggripine se prostitua à son fils. *Julie*
reçut des plaisirs amoureux de l'Empe-
reur *Caracalla* son gendre, qu'il épou-
sa ensuite. *Sémiramis* s'abandonna à une
infinité d'hommes. Une fille de Tosca-
ne, du tems du Pape *Pie V.* se fit cou-
vrir d'un chien, & la plûpart des filles
Egyptiennes s'acouplent encor aujour-
d'hui avec des boucs ; & je doute fort
que la Satyre, que l'on mena à *Sylla*,
lorsqu'il passoit par la *Macédoine*, ne
fût plutôt une marque de la lasciveté
d'une

d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faus-tines*, ni des deux *Jeannes de Naples*. L'on fait qu'elles ont été impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles d'*Elibéri* & de *Néocésarée* n'eussent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariez de répudier leurs femmes quand elles sont dans le dérèglement, autrement il les prive de la communion à l'article de la mort. Le second, de donner les Ordres à celui dont la femme est adultère, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice*, qui, au rapport de *Josephe*, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'état; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin,

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des Théologiens & des Jurisconsultes. Les premiers avouent ingénûment que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes ; parce , ajoutent-ils , qu'elles en sont plus susceptibles ; & les seconds , par la même raison , punissent de mort un homme adultère , & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter , de la tondre & de la jeter dans un Convent.

Il faut donc conclure après tout cela , que les femmes sont beaucoup plus lascives & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion , il y en auroit très-peu qui n'y succombassent , ou pour nous arrêter , ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons acôûtumé de faire pour elles. Pour moi j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles

& jeunes, qui résistent courageusement : leurs combats m'étonnent ; mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'amour leur tend des pièges & leur livre des combats ; par tout elles se défendent fortement, & sont beaucoup plus heureuses en amour, qu'*Alexandre* & que *César* en victoires. Elles font souvent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle, tant il est vrai de dire en paraphrasant les deux vers d'*Alcéat* :

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ;
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidèle.
D'un ennemi qui plait, l'abord est dangereux ;
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en défense.
Argus en avoit cent, dont il découvroit tout ;
Cependant de sa vigilance
Cupidon sçut venir à bout.



C H A P I T R E V.

En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si différentes sur cette matière dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament & sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de *Grenade*, ont des mœurs très-éloignées de celles des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent & par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans

dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur; c'est-à-dire, la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire: elle produit de la pituite, qui cause ensuite des effets tout opposés.

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop moûs & trop scrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides: il en faut d'un âge médiocre, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante-cinq ans, pour s'aquiter parfaitement de leur devoir; & parmi tous ces âges, il faut encore choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Médecins disent que la coutume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptez du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges que ceux qui dans les déserts & dans la solitude ne voient des femmes qu'en songe. J'en prens à témoin l'Empereur *Néron*, sous le nom d'*Eucolpe*, & le Chevalier *Claude Sénéclon*, sous le nom d'*Ascyte*, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties, qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croions l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des règles & de la femence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang, à force de passer dans les parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits

esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme : que l'homme, à parler en général, est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré & endurci. On fait aussi que la femme est froide & humide; c'est-à-dire, moins chaude que lui: que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs, qui dominent dans son corps & qui le rendent pôli, molet & délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un tems limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de *Septembre* fera l'Automne, quand il sera un tems inconstant & tempéré; l'Eté, quand la chaleur se

230 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fera sentir avec excès : l'Hyver ne sera
quelquefois que d'un mois ; la rigueur
du froid n'étant excessive que pendant
ce tems-là ; & le Printems en durera
quatre, la douce température de l'air se
faisant connoître pendant un long es-
pace de tems. Ce sont donc ces deux
qualitez premières qui régulent princi-
palement les saisons , & non un nom-
bre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air , sans
pouvoir nous y opposer , les différentes
qualitez qu'il nous communique. S'il
est froid ou chaud , rude ou tempéré ,
il fait une telle impression sur nous ,
que nous en devenons sains ou mala-
des , selon les divers états où l'on se
trouve, quand on le respire & que l'on
en change.

Cela étant ainsi , il me semble que
l'on peut maintenant répondre à la
question proposée , & concilier en
même-tems tous ceux qui ont eu sur
cette matière des sentimens différens.
Je ne m'arrêterai point ici à en citer
les passages ni à en faire la critique. Ce
seroit une chose trop embarrassante , &
pour

pour les autres & pour moi-même. Je me contenterai seulement de dire ce que je pense sur les différentes émotions amoureuses que nous avons dans chaque saison de l'année, & j'examinerai avec quel ardeur un homme & une femme se caressent plus dans un tems que dans un autre.

La chaleur excessive de l'Eté nous épuise & nous afoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler; témoins en sont les Habitans du Midi, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur des mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & afoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excrémens âpres, qui ensuite nous rendent foibles & languissans. Si nous voulons

232 *Tableau de l'Amour conjugal,*
alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt, & bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bien-tôt après des foiblesses & des épuisemens extraordinaires qui nous empêchent d'être vaillans. Et si nous voulons nous afoiblir tout-à-fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'Eté; leur tempérament froid & humide est corrigé par les ardeurs du soleil; leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émuë. C'est en ce tems-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part, nous fait aisément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le sein.

En vérité ces passions amoureuses
sont

font mal partagées. Pendant que les femmes sont ardentes , nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plutôt à paroître , que la nôtre se dissipe , comme si la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour est tout-à-fait contraire à la santé des hommes.

L'Automne, qui dure ordinairement peu , est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en soit chaud & sec, il est pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits & par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échaufez en ce tems-là , & leur chaleur naturelle est un peu plus forte.

La dissipation ne s'en fait pas si-tôt , leurs pores n'étant pas alors si ouverts. Cependant , parce qu'il y a peu de tems que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'Eté , & que nous sommes tout afoiblis par les indispositions facheuses qui arrivent souvent dans l'Automne , il faut avouer que nous ne sommes encor guères en état de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'Amour, & celle que l'air chaud de l'Été précédent lui a communiquée, ne s'éteignent pas si-tôt. Son tempérament n'est pas refroidi, & le mouvement de ses humeurs n'est pas apaisé. C'est une mera gitée, dont le calme ne peut paroître que long-tems après la tempête.

L'Hyver est incommode par ces glaces, ses neiges & ses pluies froides; nous en sommes vivement touchés, & nos parties amoureuses, qui sont exposées au-dehors, en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que si dans le Septentrion on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de se les faire couper & de perdre ensuite la vie; parce qu'elles sont d'un tempérament froid & sec, & qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portés en abondance; je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en Hyver que nous faisons beaucoup de pituite

&

& de cruditez , & bien que nous aïons plus de chaleur naturelle qu'en Eté, nous ne laissons pas dans cette saison d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs , qui croient que l'Hyver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur & de passion. Car , disent - ils , nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, & notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'Hyver pour une saison tempérée & exempte de grands froids , ainsi qu'il arrive dans les païs du Midi , je serois sans doute de leur sentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suédois , qui est près de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de son païs , eût dans l'Hyver des empressements amoureux ; je ne saurois souscrire à cette pensée. Cet homme , quelque vigoureux qu'il fût , est si pénétré de froid , que *Vénus* , que les Poètes ont crû être faite de la partie la plus chaude des eaux , ne sauroit l'exciter , ni lui
faire

236 *Tableau de l'Amour conjugal*,
fait naître dans le cœur aucune ardeur,
Les femmes sont encor plus languif-
santes en Hyver que nous ne le sommes;
leur tempérament froid le devient en
cor plus; & l'amour ne s'est jamais si
bien fait connoître parmi elles dans les
contrées du Septentrion, que dans
celles du Midi. Toute la nature est en
ce tems-là en repos: pas une plante ne
se dispose à la production; & les arbres
ne nous donnent presque aucune mar-
que de vie.

Il n'y a que le Printems qui nous ins-
pire du courage & de la vigueur pour
l'amour: mais c'est ce beau Printems,
qui n'est plus accompagné de gelées ni
de frimats. C'est cette aimable saison
où toute la nature, par son verd & par
ses fleurs, ne respire que production.
Alors le sang bouillonne dans les vei-
nes de l'un & de l'autre sexe, & sur le
gazon, nous contons souvent notre
martyre à une belle, pendant que le
rossignol conte le sien à l'*écho des forêts*.

Nous ne manquons alors ni de dis-
position ni de matière pour satisfaire
notre passion autant de fois qu'elle
nous

nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour; il n'est pas jusqu'aux oiseaux & aux insectes, qui dans le mois de *Mai* ne se caressent avec plaisir. L'amour qui se fait ressentir en ce tems-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrez au mois de *Mai*, sont le plus souvent, ou fols ou hébêtez: on y va alors avec trop d'ardeur; & les efforts trop souvent réitérez sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfans qui sont produits en ce tems-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de faire des nôces au mois de *Mai*, & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les Temples, pendant que l'on célébroit les *Fêtes Lémuriennes*; parce qu'ils croïoient que les nôces étoient alors malheureuses, & que les enfans qui étoient conçûs dans cette saison, étoient trop vifs,

trop

238 *Tableau de l'Amour conjugal,*
trop pétulans & trop étourdis. Cependant c'est la saison , dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont été engendrez , pourvû toutefois que leurs peres n'aient pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printems est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres , & nous y sommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

A R T I C L E I.

*A quel heure du jour on doit baiser
amoureusement sa femme.*

LA bonne digestion de l'estomac ne contribüë pas peu à notre santé ; si elle est bien faite , notre chyle est bon , notre sang est pur , nos esprits sont agitez & pénétrans , notre semen-

ce est épaisse & féconde , toutes nos parties solides sont robustes : en un mot , nous jouissons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de notre estomac , nous sommes pleins de cruditez ; notre sang n'est que puitte , nos esprits qu'une eau languissante , & notre semence que du phlegme. Nous ressentons au-dedans de nous des indigestions & des foiblesses , qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac , & qui en afoiblissent la digestion , il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle force , par la dissipation de notre chaleur naturelle & par la perte de nos esprits , qu'après cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac , qui est la partie qui contribue le plus à la santé , quand il fait bien sa fonction , est donc le premier ataqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins ; & leur souffrance a été quelque-

240 *Tableau de l'Amour conjugal,*
fois jusques-là dans quelques hommes,
qu'ils en ont perdu l'esprit, & *Poppée*
dans *Pétrone* craignoit fort que *Néron*
n'en devint paralitique.

Toutes les parties spermatiques
étant naturellement froides, sont afoi-
blies par l'excès de l'amour. L'estomac,
qui en est une des plus considérables,
n'est pas des dernières à s'en ressentir,
& l'on peut dire que c'est elle qui est la
source de toutes les incommoditez,
quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Vénus* est donc une des cau-
ses étrangères qui est la plus contraire
à notre vie, quand nous nous y adon-
nons avec excès ou à contre-tems, &
que d'ailleurs, selon l'expérience que
nous en avons, elle entretient notre
santé, lorsque nous en usons à propos,
examinons quelle heure du jour est la
plus commode pour n'en recevoir au-
cune incommodité.

Ce ne sont ni les divertissemens du
jour ou de la nuit, ni les plaisirs du
matin ou du soir qui nous causent des
incommoditez. Que ce soit avant ou
après le sommeil que nous nous jet-
tions

tions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit notre santé, & qui nous fait des foiblesses d'estomac & des nerfs, ni des maux de tête pesante. Tous les désordres qui nous viennent des femmes, ne naissent que de l'excès de notre passion & de l'occasion que nous ménagons souvent fort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion étoit modérée & que nos emportemens amoureux fussent mieux réglez, si avec cela nous les baissons, quand nous ne sommes ni trop vuides ni trop pleins, je suis assuré que *Vénus*, bien loin de nuire, entretiendroit la santé d'un jeune homme, car ce qui est selon les loix & la nature, ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour, sont plus funestes que ceux de la nuit; & que comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer par le sommeil & la tranquillité les esprits que

nous y avons perdus ; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encor auprès d'une femme ; & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus , & qui croient que le point du jour est tems le plus propre à se caresser. C'est alors , disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal ; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour ; que notre estomac n'est point acablé par les alimens , & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les cruditez , qui souvent nous incommodent. La cuisson est achevée , & les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hypocrate* , quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé , & qu'il nous conseille le travail avant le manger & le boire , & le sommeil avant *Vénus*.

En éfet , l'aurore qui répond au
Prin-

Printems , paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme , & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes , il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire , & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela il se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent , pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des artisans , qui se portent si bien & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être lassés du travail du jour précédent , ils attendent presque toujours l'aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommoditez qu'ont les autres hommes , qui sans faire réflexion à leur santé , s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun , parce que l'on ne doit point tra-

244 *Tableau de l'Amour conjugal,*
vailler quand on a faim. Le travail épuise & desseche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entièrement. Nous devons au contraire nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein; car c'est en ce tems-là, disent-ils, que par la chaleur & les esprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne sai quelle envie de les toucher; après-quoi nous pouvons réparer par le sommeil la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique remède pour ces sortes de lassitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour; au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas, notre passion se réveille & s'excite de nouveau à la vuë d'une belle personne, & la lumière d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celles du soleil. J'en appelle à témoin *S. Grégoire de Nazianze,*
qui

qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeoit vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure, pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable tems de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, & si toutes les coctions qui se font en nous n'étoient point accomplies. Mais en ce tems-là il ne se trouve dans notre estomac que la pituite & des cruditez, qui sont des restes de notre dernier repas, & qui ne sont capables d'être émuës par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des cruditez matinières, que les Médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étoient assemblées pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureux
sement

246 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sement une femme aiant l'estomac vuï-
de, nous languissons un moment après,
nous ressentons plus fortement les
douleurs & les foibleesses que cause cet
épuisement. Nous avons perdu de no-
tre chaleur & de nos esprits par ces ca-
resses, & nous n'avons pas chez nous
de quoi les réparer aussi-tôt. Bien loin
de les réparer, nous augmentons par-
là les cruditez que nous avons; & par
les mouvemens passionnez de l'a-
mour, nous les contraignons de se
mêler parmi notre sang & d'en cor-
rompre la masse.

Pour résoudre donc la question,
après avoir dit ce que l'on peut dire
sur cette matière, on me permettra
de n'observer ni le jour ni la nuit, ni
les heures ni les momens; mais la seu-
le disposition dans laquelle nous som-
mes, quand nous sentons les éguillons
de *Vénus*.

Si par hazard nous nous sentons pe-
sans; si une douleur de tête nous aca-
ble, qu'une pesanteur de reins nous
presse, que nous soions chagrins &
mélancoliques, sans en avoir de sujet,
&

& qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-tems que nous n'aïons caressé de femme, alors on ne doit point observer de tems ni prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir, quand il est question de nous défaire d'une matière qui nous incommode. On se délasse, lorsque l'on change d'occupation; le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour, nous nous sentons plus legers & plus gais, la digestion se fait mieux, notre sang s'agite avec plus de liberté; en un mot, notre corps ne nous embarasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'ocasions, qui sont plus rares que l'on ne se persuade, parce que la nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superflues; après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodez de beaucoup de semence, lorsque nous sommes
malade

248 *Tableau de l'Amour conjugal*,
malades d'une autre cause, nous en res-
sentons aussi-tôt des effets malheureux,
& à peine pouvons-nous ensuite répa-
rer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la
première digestion soit faite, & que la
seconde s'accomplisse, que l'estomac
se soit déchargé de ce qu'on lui a don-
né à digérer, & que le cœur, le foie &
les autres viscères sanguins achevent
de changer en sang le chyle qu'ils ont
nouvellement reçu : alors tout notre
corps est plein de chaleur & d'esprits,
& notre estomac a été depuis peu satis-
fait & rassasié, notre cerveau & nos
nerfs sont vivifiés par de nouveaux es-
prits, qui en fournissent incessamment à
nos parties naturelles. Ainsi quelque é-
fort que nous fassions en ce tems pour
nous épuiser, nous recevons sans ces-
se au-dedans de quoi réparer la perte
que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes, qui sont
établies sur l'expérience, j'ose dire
qu'il y a dans 24. heures deux tems
considérables pour obéir à l'amour ;
l'un est à 4. ou 5. heures après dîner, &
l'autre

l'autre à 4. ou 5. heures après souper. Alors nôtre corps n'est ni trop plein ni trop viude, la coction de notre estomac est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur ; notre chaleur naturelle est récréée ; nos esprits sont multipliez ; & quand nous en dissipions beaucoup dans ce moment , nous en aurions toujôurs assez pour n'être pas incommodé de leur perte. C'est en ce tems-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles ; bien loin d'en ressentir des douleurs & des vertiges , nous en avons de la joie & nous en recevons du soulagement ; si bien qu'il me seroit permis de dire , selon l'avis d'*Hermogéne* , que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux , & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions , c'est que nous nous fortifions par deux moïens ; lorsque nous caressons une femme l'après dîner , nous réparons en partie nos forces par le souper , nous les augmentons tout-
à-fait

250 *Tableau de l'Amour conjugal,*
à-fait par le sommeil de la nuit suivante ; au lieu que si nous la baisons après souper , nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux , qui ne suivent que les mouvemens de la nature , pour ne pas parler ici des autres animaux , ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de Mai le mâle appeler sa femelle , & la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se caresser ; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang , & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent , les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands , plus ils nous causent de maux , quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs apas. Sous cette aparence de volupté , il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin , & nous prenons volontairement ce fin poison , dont
même

même nous ne nous apercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses flèches, & qu'il nous embrâse le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce tems-là faire tous nos efforts pour éviter les attraits, si nous sommes en état de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis & amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu-à-peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous paroïssons à la vérité plus gais & plus enjouez après avoir bien bû, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre tems. Peut-être que nous ressemblons à un arbre, au pié duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, & il est même beaucoup plus coloré; mais l'arbre après cela ne vit pas long-tems: & si l'amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les oca-

252 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sions qui nous peuvent donner de l'a-
mour, après avoir fait la débauche, si
nous voulons éviter les maux dont
souvent nous ne connoissons pas les
suites fâcheuses.

Les épuisemens que nous souffrons
d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous
prenons à contre-tems avec les fem-
mes, ne peuvent que nous incommo-
der de la même sorte; & je ne conseil-
leroïs jamais à un homme d'embrasser
sa femme après une saignée, un flux
de ventre, ou une maladie considéra-
ble, à moins que de ne vouloir abrégér
sa vie. Car *Vénus* ne peut être agréable
après d'autres épuisemens; quelque ro-
buste que soit un homme, il ne sauroit
éviter les accidens funestes que peu-
vent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes, qui n'étans
pas encor tout-à-fait guéris d'une ma-
ladie aiguë, sont morts bien-tôt après
avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il
n'y eût aucun signe qui nous eut donné
des marques de leur mort, & aujour-
d'hui j'en connois même d'autres qui
n'en peuvent revenir.

Ce-

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remèdes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience nous a appris jusqu'ici que les femmes doivent observer les tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matière, que de l'excès du chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits & de notre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout tems, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.



ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme : il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire , sans exagération , qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En éfet , l'homme n'est qu'un songe de l'ombre , si nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à le bien considérer , il n'est que foiblesse & que misère. Il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité ; & c'est sans doute ce qui obligea *Démocrite* à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'ocasions où la vanité se fasse voir davantage que dans les matières de l'amour , quand pour nous faire admirer , nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en impose , lors qu'écri-
vans

vant à son ami *Métianus*, il nous veut persuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes baïssées en moins de quinze jours, & le Poëte qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avouë que nous sommes vaillans en parlant de l'amour; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encor quelque chose de réel, par où il paroisse qu'on est homme & qu'on peut produire son semblable.

Je sai qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourroient baiser plus d'une femme plusieurs nuits de suite: ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une: mais enfin ils s'afoblissent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'Empereur *Néron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppée*; comme

256 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le rapporte *Petrone*. Nous en avons au-
jourd'hui une infinité d'autres exem-
ples; & s'il m'étoit permis de nommer
les personnes qui ont paru épuisées &
impuissantes entre les bras des belles
qu'ils aimoient, j'en remplirois plus
d'une page de ce Livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que
Crucius nous rapporte d'un serviteur,
qui engrossa dix servantes pendant une
nuit, & ce que *Clément Alexandrin* nous
dit d'*Hercules*, qui aiant couché pen-
dant 12. ou 14. heures avec 50. filles
Athéniennes, leur fit à chacune un gar-
çon, qu'on apella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons
remarqué ailleurs, que la semence de
l'homme est conservée dans des résér-
voirs (*k*) & dans des glandes, (*l*) qui
sont à la racine de la verge: que ces ré-
servoirs ressemblient à de petites ves-
ties, qui ont communication les unes
avec les autres, & qui sont arrangées à
peu près comme sont les places d'une
grenade dont on a ôté les grains. Il y
en a 3. ou 4. de chaque côté, ou plû-
tôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs pe-
tites

aites cavitez. Ces vessies, aussi-bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux, si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour 3. ou 4. épanchemens, & il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semences, qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience, qu'il n'y en a que d'une sorte, que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaisses; cependant parce qu'elles se mêlent ensemble, lorsqu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matière & que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée, & que les petits fibres du cerveau sont ébranlées par la pensée de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui
s'y

258 *Tableau de l'Amour conjugal*,
s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matière liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors 2. ou 3. petites vessies, (*k*) qui sont les plus prêtes à se vuidier, se vuident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer un moment après ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bien-tôt encor en état de jouir des voluptez de l'amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature, qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encor promptement la matière dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se répandre quand l'on voudra; si bien que l'imagination étant incessamment émuë par la beauté & les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, & les parties naturelles se trouvent
encor

encor en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle , & on lui fait part une troisième fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin , & que le cœur soit encor embrasé , pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces , par la dissipation de notre chaleur naturelle & de nos esprits , la nature fait encor un effort pour ramasser ce qui reste de matière dans les vessies séminaires (*k*) & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts , & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits , & le feu qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encor amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement , & qu'il peut même la rendre féconde par ses épanchemens réitérez.

Enfin après s'être reposé quelque-tems & avoir un peu réparé par le sommeil

meil les esprits dissipés, on se trouve encor près d'une personne que l'on aime éperdûment, les caresses sont réciproques, quoiqu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer, quand l'homme est épuisé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on se sent encor ému, & les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à se roidir. La nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semences, elle en tire même des testicules, afin de la disposer à un cinquième épanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela si-tôt, & qu'il faut du tems pour remplacer par la matière qui s'est depuis peu répanduë. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent, que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échaufe donc encor, & l'on ne manque ni de courage

ni de matière pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque-tems en état de faire leur devoir, & aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encor & on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une fixième fois, quoique nous éprouvions encor une envie secrète de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées; & si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encor une humeur; c'est une matière crüe & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil, comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir, témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encor, mais qui vit misérablement, lequel après avoir embrassé deux Courtisanes cinq fois dans une après-dinée,

ren-

262 *Tableau de l'Amour conjugal*,
rendit par la verge, à la fixième fois ;
plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sauroient aller qu'à quatre ou cinq embrassemens. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte, sont autant de fables que l'on nous debite ; & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là-dessus, sans consulter la raison, nous nous laisserions aller aussi-bien qu'eux à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roi d'*Arragon* rendit autrefois un Arrêt authentique sur cette matière. Une femme mariée à un *Catalan*, fut obligée de se jeter un jour aux piez du Roi, pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mari, qui, selon son rapport, lui ôteroit bientôt la vie, si l'on n'y mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en savoir la vérité. Le *Catalan* avoïa sincèrement que chaque nuit il la baisoit dix fois. Sur qui le Roi lui défendit, sur peine de la vie, de la baiser plus de six fois.

de

de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ses embrassemens.

Je sai que les Espagnols, qui demeurent dans un país chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France, la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous ; les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques : enfin nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oisiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser sa femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en vüe que la conservation de leur Nation, taxoient le devoir qu'un *Paisan* devoit

264 *Tableau de l'Amour conjugal*,
rendre à sa femme, à une nuit par se-
maine; celui d'un *Marchand* ou *Voitur-*
rier à une nuit par mois; celui d'un
Matelot à deux nuits par an; celui d'un
homme d'Etude à une nuit en deux ans.
Je suis assuré que si les femmes fai-
soient les loix, elles n'en useroient pas
de la sorte, témoin la femme d'un Avo-
cat qui sur cela me dit l'autre jour fort
ingénument, qu'elle eut mieux aimé
avoir été la femme du *Paisan* que de
tous les autres.

Les Anciens avoient acouûtumé de
mettre *Mercur*e près de *Vénus*, quand
ils faisoient le portrait de cette Déesse,
pour nous apprendre que la raison dont
ils pensoient que *Mercur*e étoit le
Dieu, devoit toujours ménager nos
voluptez. En éfet, nous les goûtons
avec plus de tranquillité, lorsque l'usa-
ge n'en est pas si fréquent. Souvent
nous nous dégoûtons des alimens que
nous avons en abondance, & quelque-
fois nous sommes bien-aïses de quitter
la table des Grands pour celle d'un
pauvre homme.

Si la modération est louable en quel-
que

que chose , c'est sans doute dans l'amour. *Solon* , qui fut estimé de l'Oracle, l'un des plus sages de la Grece , prévoïoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour , lorsqu'il ordonna à ses Citoïens qu'il ne falloît baiser la femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entièrement ; au lieu que si elles nous sont modérées , notre santé s'en conserve & notre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant : si bien que je ne conseillerois pas à un jeune homme , ni de fuir *Vénus* avec horreur , ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus* :

Vénus , en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur ,
Ta plus belle & plus vive ardeur ;
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite :
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs ,
Que sans en ressentir ni douleur ni foiblesse ,
Jusques dans l'extrême vieillesse
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois louer le Philosophe *Aéas*, qui ne baïsa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xénocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la Courtisane *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de sa Philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la saison, & la façon de vivre, régulent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25. ans, qui est d'une complexion chaude, rempli de sang & d'esprits, qui habite les plaines fertiles de *Barbarie*, qui est l'un des plus aïsez de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'*Avril*, qu'un autre de 40. ans, qui est d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes stériles de *Suède*, & qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de *Janvier*.

Les femmes n'ont point leurs voluptez bornées comme nous les avons ; autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs , comme ils font , d'avoir des aides dans leur mariage. En éfet , les femmes ne se sentent pas épuisées , quand même elles souffriroient long-tems de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Messaline* & l'infâme *Cléopâtre*. La première aiant pris le nom de *Lycisca* , fameuse Courtisane de Rome , surpassa de 25. coups en moins de 24. heures , dans un lieu public , la Courtisane que l'on estimoit la plus brave en amour , & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encor tout-à-fait assouvie. L'autre , si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine* , à l'un de ses Amans , souffrit pendant une nuit les éforts amoureux de cent six hommes , sans témoigner d'en être fatiguée.



ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remèdes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus incapable de troubler notre tempérament ; que si nous changeons tout-d'un-coup & à contre-tems notre façon de vivre. L'air ; le manger , le boire & les autres choses , que nous apellons naturelles , peuvent beaucoup sur nous , & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie , selon la manière dont nous en ufons.

C'est un axiôme dans la Médecine qu'*Hypocrate* a remarqué le premier , que le changement qui se fait en nous avec précipitation , nous cause toujours des maladies , à moins que nous ne soïons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut , par exemple , corriger le tempérament trop chaud & trop

sec.

considéré dans l'état du Mariage. 269
sec d'un homme amoureux , on doit
y procéder avec tant de lenteur & de
prudence , qu'il ne s'aperçoive pres-
que pas lui-même de l'action des remé-
des , qui le rafraîchissent & qui l'hu-
meçtent , autrement on le jetteroit
dans une intempérie contraire qui le
rendroit malade.



ARTICLE IV.

*Des remèdes qui domptent le tempérament
amoureux.*

LEs hommes qui dans la fleur de
leur âge jouissent d'une santé par-
faite , & qui sont d'un tempérament
chaud & humide , ont beaucoup plus
de semence que ceux qui sont d'un
tempérament chaud & sec ; mais ce-
pendant ceux-ci sont les plus lascifs ,
ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si
ces derniers n'ont pas tant de semen-
ce , elle est du moins plus âpre , plus
chatouillante & plus pleine d'esprits
& de vents , c'est ce qui les rend har-
dis

270 *Tableau de l'Amour conjugal*,
dis & amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaire.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pouvoir sur son ame, pour retenir ses premiers mouvemens & pour vaincre la complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échaufée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des remèdes qui puissent dompter sa passion. Celui que la nature lui présente pour éteindre son feu lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis; mais il a de certaines considérations pour ne les pas prendre. Cependant tous les autres remèdes dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle; leur altération épaisfit trop nos esprits; & l'un & l'autre détruisent presque notre mémoire & font

font tort à notre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs Médecins, qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'oposer à la violence de l'amour, & qui inspira l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogène* interrogea pour son fils amoureux : *Qu'on se gardât bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuse, on détruit en même-tems notre tempérament, & par-là on nous cause des maladies, dont souvent nous ne guérissons jamais.

Cependant si notre passion est si forte, qu'elle nous apporte quelques incommoditez fâcheuses, & que même elle nous en fasse appréhender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remèdes que les Médecins nous proposent sur ce sujet; mais avec une telle modération, que nous ne fassions rien dont nous aïions lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les alimens qui sont peu de sang &c.
d'es-

272 *Tableau de l'Amour conjugal,*
d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'aplica-
tion à l'étude, le travail & les veilles, sont
des remèdes propres à combattre un amour
dérégé. De plus, éviter la compagnie de la
personne que l'on aime éperdûment, & se
lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité
dans les portraits & dans les statues, ne li-
re jamais de livres qui nous excitent à l'a-
mour, & ne point regarder d'animaux
qui se caressent, sont encor de puissans
moïens pour corriger cette passion: car
le grand secret pour vaincre ici & pour
remporter la victoire, c'est de ne com-
battre point, ou de ne combattre
qu'en fuïant.

Mais tous ces remèdes sont peu de
chose pour un homme qui aime pas-
sionnément, & qui d'ailleurs est d'une
telle complexion, qu'il aimeroit quand
il ne voudroit pas aimer. Il faut quel-
que autre remède qui fasse plus d'im-
pression sur lui-même, & qui lui arra-
che par force, pour parler ainsi, l'a-
mour déréglé dont son imagination est
bleffée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire
tous les remèdes que nos Médecins
em-

emploient à combattre cette passion. Je proposerais seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les tempéramens ne sont pas égaux, & qu'il y a des remèdes qui diminuent le sang, les esprits & la semence, en émoussant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire, si l'expérience par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La *laituë* & la *chicorée*, par exemple, s'oposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence; mais je sais certainement, que dans quelques-uns principalement, s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encor, que le *poivre* & le *gingembre* diminuent la semence, & dissipent les vents qui sont si nécessaires à l'action de l'amour; cependant il y

274 *Tableau de l'Amour conjugal,*
en a d'autres qui sont beaucoup plus
amoureux qu'auparavant, quand ils en
ont usé.

La raison de ces effets si différens n'est
fondée que sur la variété des comple-
xions des hommes. La *laitue* qui nous
rend pour l'ordinaire lâches en amour,
par l'aveu de toute l'Antiquité, rend
ceux-ci plus amoureux, en tempérant
leur chaleur & leur sécheresse excessi-
ve, par sa froideur & par son humidité.
Leurs parties naturelles étant ainsi
tempérées acquièrent ensuite un tem-
pérament égal, qui est la cause de la
vigueur de toutes ces parties-là. Le
poivre, au contraire, dissipant les hu-
meurs superflus de ces autres, échauf-
fe & dessèche leurs parties génitales,
qui sont naturellement froides & hu-
mides, & leur procurant ainsi un tem-
pérament égal, il augmente leur force,
qui est ensuite la cause d'une coction
plus avantageuse, ou, pour parler
avec le savant *Daniel Tauri*, Docteur
en Médecine, qui me cite cet endroit
dans son Livre de Médicamens. Les
remèdes qui augmentent la semence,
sont

sont presque tous remplis de parties huileuses & volatiles, si bien que les froids & les chauds agissant différemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence & des pollutions nocturnes dans les hommes; car les premiers calment le mouvement du sang & tempèrent les parties de la génération, les autres qui trouvent le sang en quelque espèce de repos, lui donnent du mouvement, & ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns & dans les autres.

C'est encor par la même expérience que nous savons qu'il y a des remèdes chauds ou froids, que les uns & les autres dissipent ou étouffent notre feu & s'oposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé, qui nous cause tous les jours tant de désordres.

Je ne dirai rien ici des *ceintures rafraichissantes*, des *lames de plomb* que l'on s'applique sur les reins, des *roses*

276 *Tableau de l'Amour conjugal*,
blanches dont on parfume son lit, de la
mandragore, des groseilles rouges, du ci-
tron aigre, & de tous les autres remé-
des qui s'oposent à la génération de la
semence, en nous rafraîchissant & en
nous desséchant beaucoup. Je dirai seu-
lement quelque chose de ceux qui ont
le plus de force à éteindre notre feu &
à détruire notre semence.

Le *lys d'étang blanc*, que quelques-
uns appellent *Volet*, & que nos Apoti-
caires nomment *Nénupar*, aussi-bien
que les Arabes, a une qualité si par-
ticulière pour combattre nos desirs
amoureux, qu'au rapport de *Pline*, son
usage pendant *douze jours consécutifs*
empêche la génération de la semence ;
& si nous en usons pendant quarante
jours, nous ne sentirons plus les équil-
lons de l'amour. Sa sécheresse, jointe
à la froideur de cette plante, est si acti-
ve, qu'elle dessèche & rafraîchit tou-
tes nos parties, sans que d'ailleurs nous
en ressentions aucune incommodité.
C'est par ces qualitez, si nous en
croïons *Galien*, qu'elle entretient no-
tre voix & nourrit notre corps, &
que

que s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits qui se pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement ; tantôt l'on en fait une décoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distillée au bain marie, & tantôt l'on en compose un liniment.

Bien que nous n'aïons pas la *Ciguë des Athéniens*, qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable, cependant la nôtre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur quand nous la mangeons, témoin *François Trampélinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en aïant mangé dans un souper, fut troublé bien-tôt après : témoin encor le Chevalier *Nasarimus-Bassanus*, qui en aïant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussi-tôt insensé.

Nous savons pourtant, sur le raport de *Scaliger* & d'*Anguillara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pousse au Printems & qu'ils en mêlent dans des salades, & que quelques pauvres d'Italie s'en servent en-

278 *Tableau de l'Amour conjugal*,
cor aujourd'hui avec du pain, en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avouë même en avoir mangé en guise de *Chervi*, sans en avoir été incommodé ; & *S. Jérôme* nous assure que les Prêtres d'Athènes par l'usage qu'ils faisoient de la *Ciguë*, cessoient de ressentir les mouvemens de la concupiscence. La *Ciguë* n'a donc point de mauvaises qualitez, selon la pensée de ces Auteurs ; & *Mercurial* n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoction, pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eut été persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des espèces différentes de *Ciguë*, ou que la force des personnes qui en usent résistent plus ou moins à la vertu de cette plante : ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup : car *Galien* nous apprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe notre semence : au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend

rend stupides : & enfin elle nous tue , si nous en mangeons beaucoup.

Après cela l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *Ciguë* que le sont quelques Médecins d'aujourd'hui , qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité ; & l'histoire de *Socrate* , qui mourut après avoir bû un mélange de *Ciguë* , ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération. Puisque la boisson de la *Ciguë* des Athéniens étoit un poison éguisé avec de l'*Opium* que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous aprenons de *S. Basile* , dans sa septième Homélie , que non-seulement les Prêtres Athéniens usoient de leur *Ciguë* , qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre , pour dompter leur tempérament amoureux & pour éfacier de leur esprit les idées lascives ; mais encor , que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étoient entièrement guéries , quand elles s'en étoient servies.

De tous les remèdes chauds, qui dé-

280 *Tableau de l'Amour conjugal,*
truisent la semence & qui combattent
les vens, il n'y en a point que l'on
estime avoir plus de force, que le *Cam-*
fre, l'*Agnus-castus*, & la *Ruë*. Ce sont
ces remèdes, à ce que l'on dit, qui
causent aux hommes & aux femmes la
chasteté & la stérilité même, & qui dis-
sipent tous les fantômes que l'amour
peut présenter à leur imagination.

Le *Camfre crud*, que l'on nous apor-
te de *Perse*, de la *Chine* ou de l'*Isle de*
Bornée, est une espèce de gomme, que
quelques Médecins pensent être froi-
de & sèche, parce qu'étant mêlée
avec quelques remèdes froids, ces re-
mèdes rafraîchissent avec beaucoup
plus de force.

Mais d'autres soutiennent le con-
traire, & croient que le *Camfre* est
chaud & sec au second degré, parce
qu'il échauffe la langue & l'estomac,
qu'il a une odeur pénétrante, qu'il en-
flâme & qu'il brûle même dans l'eau.
En effet, je n'ai point trouvé de meil-
leurs remèdes dans les épuisemens que
cause l'étuve, que de mettre dans la
bouche le gros de *Camfre*, comme la tête

te d'une épingle ; dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche , il envoïe par tout le corps des esprits qui nous récréent , & tombant ensuite dans notre estomac , il nous échaufe & nous incommode même par sa chaleur , si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plûpart stériles , parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu & la semence même. En éfet , sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humiditez , & sa matière trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée , quelque apparence qu'elle ait , & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse , n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment ; savoir , que nous ne croïons pas qu'il puisse éteindre la semence , ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est pas bien établie par l'expérience , & que l'histoire de *Jules Scaliger*

282 *Tableau de l'Amour conjugal*,
Scaliger est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemi de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par moi-même & par *Tachénus*, qui nous assure que ceux qui purifient le *Camfre* à Venise & à Amsterdam sont très-amoureux & très-féconds.

Les femmes Athéniennes, qui ser-voient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*Agnus-castus* dans le Temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur exemple, quelques Moines Chrétiens se font encor des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plient comme de l'ozier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la semence de cet arbre, que les Italiens apellent *Pipérèlla*, & que *Sérapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux efets pour se conserver
dans

dans l'innocence ; car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence ; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse ; & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrettes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la Statuë d'*Esculape* étoit faite de bois d'*Agnus-castus*, & qu'aujourd'hui dans la cérémonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en faisant la Médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *Ruë* sèche produit les mêmes effets. Sa semence, qui est chaude & sèche au troisième degré, aussi-bien que celle de l'*Agnus-castus*, dessèche tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux : & si l'on en prend de tems en tems le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant

284 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tant auprès d'une femme, quelque effort
que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer ici sous silence
le remède horrible dont se servit *Faus-
tine*, fille de l'Empereur *Antoine le De-
bonnaire*, pour calmer l'amour déréglé
qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Em-
pereur qui l'aimoit tendrement, se
persuadoit qu'elle avoit été enchan-
tée, & il croïoit qu'il étoit impossible,
sans charmes, qu'une femme abandon-
nât un mari, qui avoit de si belles qua-
litez, comme avoit *Antoine le Philoso-
phe*, pour aimer un *Gladiateur*. C'est
ce qui l'obligea à envoïer consulter les
Caldéens, qui lui firent réponse, que
Faustine devoit boire du sang de celui
qu'elle aimoit, & coucher ensuite avec
son mari, pour haïr horriblement ce
premier homme. En éfet, le succès ré-
pondit à la promesse : & *Antonius Com-
modus* nâquit de ces embrassemens,
qui dans le tems se délecta au meurtre,
comme le meurtre avoit été la cause
de sa vie.



ARTICLE V.

Des remèdes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme.

JE dis encor une fois , que je ne prétens point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné ; mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour ; ce seroit favoriser le vice , & en même-tems détruire la santé des hommes.

La matière que je traite est comme un couteau à deux tranchans , qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos , & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme ; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent môlement aller au crime , & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre yvresse , bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables : elle n'est pas non plus la

cau-

286 *Tableau de l'Amour conjugal*,
cause de notre mort, quoiqu'elle nous
présente ses herbes vénémeuses.

J'écris donc pour des maris qui sont
foibles, par des défauts naturels, par
l'âge, par les désordres de leur vie pas-
sée, ou par quelque longue maladie;
qui n'ont pas assez de force pour en-
gendrer ni pour satisfaire leur femme;
qui cherchent par tout des moyens
pour avoir des successeurs légitimes, &
qui n'épargnent ni leur bien, ni leur
santé même pour y réussir.

Je m'étonne de ce que les Casuistes,
qui ont écrit tant de bagatelles sur la
matière que je traite dans ce Livre,
aient oublié cette question importan-
te, & qu'ils ne nous aient point du
tout enseigné, si c'étoit un crime de
s'exciter, ou pour rendre le devoir à
une femme, ou pour engendrer un en-
fant; car ces deux fins sont, ce me sem-
ble, fort raisonnables, au lieu que la
volupté ne l'est pas. Quoiqu'il en soit,
nous tâcherons d'en parler, selon que la
nature nous en instruira, & que l'expé-
rience nous donnera des lumières
pour connoître les remèdes qui sont les
plus

plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour successeurs & pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle tienne dans de justes bornes; mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un remède purgatif pour un remède amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remèdes qui nous excitent à l'amour, & qui produisent beaucoup de matières dans nos parties secrètes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chancres*, les *chévrettes*, les *écrevisses*, la *moële de bœuf*, le *vin doux*, le *lait*, & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remèdes qui causent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail cuit*, l'*hippomane*, le *membre de cerf* ou de *taureau*, tué au mois de Mai ou d'Octobre, les *cubebes*, &c. Je m'arrêterai seulement à ceux qui ont plus de force pour en-

288 *Tableau de l'Amour conjugal*,
courager un homme à embrasser vi-
goureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit *Crocodile*, que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terrestre*, & que l'on appelle aux Antilles *Mabouia* & *Brochet terrestre*, du *Chervi*, du *Satyriion*, du *Borax*, de l'*Opium*, des *Cantharides*, & de l'*Herbe* dont parle *Théophraste*: mais j'avertirai encor ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remèdes qu'après avoir inutilement employé les autres moïens naturels & legitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre & buë dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour, aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties se-
cre-

eretes & qui fait aimer eperdûment.

Ce ne sont que les noms difereus que chaque Nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler : plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms : témoin le *Chervi*, dont les Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la science des Plantes ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens & les nouveaux Herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula*, ou *Genichella*; les autres l'ont apellée *Fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *Langue d'Oyseau*, *Pline* de *Langue d'Oyson*, & les Arabes l'ont désignée pas celui de *Secacul*. Ce n'est pourtant ni la *Renouée*, ni le *Sceau de Marie* de *Dioscoride*, ni le *Dictam*, ni le *Frêne*, ni enfin l'*Ornithagalon* des Anciens; parce que tous ces noms marquent des plantes particulières & différentes.

Ce que nous apellons *Chervi*, & qui est aujourd'hui en France assez connu

par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibère*, l'un des plus lascifs de tous les Empereurs, si nous en croïons l'Historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En éfet, tous les Médecins demeurent d'acord de ses qualitez, & disent qu'il engendre beaucoup de vents & de semence, aussi-bien que l'artichaut. Ce qui oblige encor aujourd'hui les femmes *Suédoises*, au rapport des Matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* est une plante dont on fait plusieurs espèces, & dont on peut user indifféremment pour les éfets que nous en espérons; sa racine représente ordinairement deux testicules de chien; la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & mollette, comme étant la plus vieille: c'est cette première racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le *Satyrion*, qui
n'a

n'a qu'une seule racine bulbeuse , doit être préféré aux autres , selon le sentiment de plusieurs Médecins ; mais quoiqu'il en soit , les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence & engendrent beaucoup de vents , si on les fait cuire sous la cendre , comme des *Truffes* , & si on les mêle ensuite avec du beurre frais , du lait & du girofle en poudre , ou qu'on les fasse confire au sucre , comme l'on en vend aujourd'hui chez les Droguistes de Paris. Ces racines , par leur humidité superflüe , enflant nos parties naturelles , nous rendent semblables à des Satyres , d'où cette plante a pris son nom. On lui attribüe tant de vertu , qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour , il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *Diasatyryon*. Si l'on en prend le matin & le soir la pesanteur d'un demi écu d'or , avec du vin doux ou du lait de vache , pendant sept

292 *Tableau de l'Amour conjugal,*
ou huit jours, ils affûrent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leurs femmes & pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espèce de *Satyriion*, qui est fort commun dans ce Roiaume-là; elle échauffe beaucoup; aussi la boit-on chaude, comme le café. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'Hyver que durant l'Eté, principalement dans les Villes Septentrionales de ce pais-là. Ils l'appellent *Scareb-Thaleb*; c'est-à-dire, *Sirop de renard*; parce que le *Satyriion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont crû que c'étoit l'herbe amoureuse de *Théophraste*; ce que nous examinerons ci-après.

Le *Borax* raffiné est du nombre de ces remèdes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espèce de sel, dont usent aujourd'hui nos Orfèvres, pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de notre corps, il en ouvre
tous

tous les vaisseaux , & par la ténuité de sa substance , il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matière à la semence. Il a tant de vertu , ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître , que si l'on en donne à une femme qui ne peut acoucher un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bien-tôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles , & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remède qui a été tenu fort long-tems pour un secret.

On ne doit pas appréhender d'en user par la bouche ; l'usage n'en est point dangereux : & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poison , ils ont confondu la *Chrysolite* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes ; l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues , & que la différence des noms que l'on impose aux choses , ont souvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairés.

Si Fallope , de Lobel , Rodriguez à Casto
&

294 *Tableau de l'Amour conjugal,*
& *Mercurial* s'en sont heureusement
servis dans des maladies des femmes,
nous ne devons pas en avoir de l'hor-
reur; & si ce dernier Médecin nous as-
sûre qu'il agit si puissamment sur les
parties naturelles de l'un & de l'autre
sexe, qu'il jette même les hommes
dans le *priapisme*, si l'on en use avec
excès, nous pouvons hardiment nous
en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce
que je place ici avec les remèdes qui
excitent à l'amour, l'*Opium*, que toute
l'Antiquité a crû être froid au quatrié-
me degré, & tuer les hommes par l'ex-
cès de cette qualité. Bien loin, dira-
t-on, de nous enflâmer auprès d'une
femme, il nous cause le sommeil &
nous rend stupides, au lieu de nous
rendre amoureux. Mais si nous faisons
réflexion qu'il est amer & âpre à la bou-
che, qu'il s'enflâme au feu, & que les
Orientaux en usent pour être vaillans à
la guerre & auprès des femmes, nous
ferons sans doute d'un tout autre sen-
timent.

Quand l'Empereur des *Turcs* leve
une

une armée , les soldats se garnissent d'*Opium* , qu'ils appellent *Amsiam* , ou *Affion* , pour s'en servir comme nos matelots de tabac , si nous en croïons *Belon*. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une dose excessive fait entièrement évaporer notre chaleur naturelle , & dissipe tout-à-fait nos esprits , comme le *saffran* , si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux , qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs : & lorsqu'ils ont pris un peu d'*Opium* , auquel ils sont accoutumés , elle s'échauffe alors & le trouble plus qu'auparavant; & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps , & principalement à leurs parties naturelles , je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes point accoutumés , à moins que nous ne soions aussi sains & aussi robu-

tes que l'étoit *M. Charas*, quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vû arriver par le mauvais usage de ce remède & des préceptes que nous donne *Zuingérus* sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas si les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination si déréglée à prendre de l'*Opium* pour jouïr d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688. je dirai sincèrement ce que j'en ai ressenti. Tous les rémedes m'étoient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, dans le facheux cours de ventre que je ressentois. Je crûs qu'il n'y avoit point au monde d'autre moïen de me sauver que de prendre 2. grains d'extrait simple d'*Opium*. Je ne l'eus pas plûtôt pris que je me sentis guéri, comme par miracle, & que pendant un jour entier, je ressentis des plaisirs que je ne saurois
 expri-

exprimer ; une petite vapeur douce & chatouillante couloit insensiblement , comme je le pense , par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me caufoit une volupté excessive ; car depuis la nuque du col & les épaules jusqu'au croupion, je sentois un chatouillement qui me caufoit un plaisir parfait , puis cette vapeur agréable étoit portée aux piez & aux genoux , où je ressentois encor , principalement autour de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas fâché d'avoir été malade , pour avoir senti des plaisirs, qui sont un nombre de ceux du Ciel & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'*Opium* , puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe , que si l'on en prend deux ou trois grains , l'on en ressent de telles ardeurs , que
l'on

l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encor. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse, s'avisa de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il lui fit présenter le soir de ses noces. La nuit étant venuë, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle fut incommodée ; mais ces délices se changèrent bien-tôt en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extrêmement échauffé avec une grande difficulté d'uriner, s'aperçut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques foibleses. On le traita avec tout le soin possible, & l'on apliqua à son mal les remèdes qui le guérèrent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile* Roi des Indes envoïa au Roi *Antiochus*, étoit l'herbe de *Théophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpassoit toutes les vertus des autres plantes, s'il faut en croire l'Indien qui en étoit le porteur. Il assuroit qu'elle lui avoit

avoit donné de la vigueur pour soixante-dix embrassemens ; mais il avouoit aussi qu'aux derniers efforts , ce qu'il rendoit n'étoit plus de la semence.

Nous savons par ceux qui ont voïagé dans les Indes , que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes , & que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur presente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux , ils ont trouvé des remèdes pour s'y exciter davantage. Ils usent ordinairement de *Brétel* , d'*Aréca* ou de *Banghé* , qu'ils prennent quelquefois seul , & qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres , ou avec un peu de *chaux de Coquille*.

L'herbe dont parle *Théophraste* , est sans doute l'une de ces trois choses : & si je suis un bon devin , je choisirois plutôt le *Banghé* que les deux autres , fondé sur cette conjecture , que le *Banghé* , au rapport de *Clusius* , a des qualitez semblables à celles de *Maslach* , *Meslack* , ou *Maeslack* des Turcs , qui n'est autre chose que l'*Amsiam* des Orien-

300 *Tableau de l'Amour conjugal,*
taux, selon la pensée de *Baubin*. Si l'*Am-*
siam rend les hommes plus allégres &
plus lascifs, ainsi que nous l'avons ra-
porté ci-dessus, le *Banghé* ne produira
pas de moindres effets, si nous en
croïons ceux qui en ont usé; c'est-à-
dire, qu'il nous rendra ardens à caref-
ser les femmes, & nous causera en dor-
mant d'agréables rêveries, si l'on s'en
sert en petite quantité. Mais si l'on en
prend beaucoup, l'on en devient in-
sensé; témoin les femmes Indiennes,
qui voulant témoigner l'affection qu'el-
les portoient à leurs maris pendant
leurs vies, prennent beaucoup de *Ban-*
ghé, qu'elles mêlent avec du *Séfane*, &
se jettent ainsi toutes insensées dans le
feu, où l'on fait brûler les corps de leurs
maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître
deux autres; l'une, que le *Banghé* des
Orientaux est le *Bamjain* des Egyp-
tiens, que *Césalpinus* dit avoir la semen-
ce dure & semblable à celle d'un petit
cochon: l'autre que c'est l'herbe que
nous apellons *Strammonium* ou *Pompe*
épineuse, qui est une espèce de *Solanum*,

ou

ou plutôt que nous nommons *Chauvre*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident, de *Tabac*.

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honnête homme, qui a passé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensés auprès des femmes, & il me l'a dépeinte semblable à celle du *Strammonium*. A quoi se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une Forteresse, qui fut prise par les Chrétiens en l'an 1595. une grande quantité de cette semence.

D'ailleurs le *Strammonium*, que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets semblables à ceux du *Banghé*; car si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont acoutumées, il les rend joyeuses, & remplit leur imagination d'objets qui ne sont point désagréables; & parce que la plus grande passion des

302 *Tableau de l'Amour conjugal,*
Orientaux, c'est celles qu'ils ont pour
les femmes; il ne faut pas s'étonner si
aïant l'esprit un peu troublé par la ver-
tu de cette plante, ils ont en dormant
d'agréables rêveries, qu'en veillant
même ils se sentent extrêmement
émûs auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y joier:
car si ceux qui y sont le plus acoutu-
mez, en prennent la pesanteur de
deux écus d'or, ils en deviennent in-
senses pendant trois jours: si la dose
est un peu plus forte, ils en meurent,
& une demie once tuë le plus robuste
de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites au-
trefois n'étoient pas, ce me semble, mal
fondées: cependant j'ai appris depuis, de
bonne part, que le *Banghé* des Orien-
taux étoit une herbe & une compo-
sition, qu'ils apellent *Banghé* l'une &
l'autre, au moins les Perles & les Lé-
vantins les nomment ainsi. Les Bar-
bares de Madagascar & des Isles adja-
centes les plus voisines de l'Afrique,
les apellent *Aleth*, *Mangha*; les Egyp-
tiens *Asis*, *Assis* ou *Axis*; & les Turcs

Azarath; or l'*Assis* des Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *Chauvre*. Puis examinant le *Banghé* des Asiatiques & le *Bamjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils sont le *Mangha* des Africains, à quelques lettres près. Ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont *Théophraste* fait mention, est plutôt le *Chauvre*, que tout autre chose, puisqu'elle a une odeur vireuse, qu'elle cause l'ivresse, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon Livre de la Boisson des Peuples. Ainsi il ne faut pas croire que ce soit ni le *Satyrion* ni le *Strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *Surnag* des Africains, qui est peut-être notre *Satyrion*, ni enfin le *Ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoué que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces *Narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, & nous

304 *Tableau de l'Amour conjugal*,
n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir & la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remèdes sont assaisonnez avec de l'*ambre* ou du *musc*, ils feront beaucoup plus efficaces & exciteront davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la *chair de lion*; parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes; car un Médecin en aiant donné trois gros au *Calife Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remèdes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureuxment les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du *miel*, du *storax liquide*, de l'*huile de fourmis volans*, du *beurre frais*, ou de la *graisse*

considéré dans l'état du Mariage. 305
se d'oie sauvage ; on y ajoute un peu
d'Euphorbe , de pié d'Alexandrie , de gin-
gembre ou de poivre , pour faire péné-
trer le remède , & l'on y mêle quelques
grains d'ambre gris , de musc ou de civet-
te pour le parfumer.

On peut encor apliquer des remèdes
sur les testicules des hommes lents ,
pour les exciter à aimer ; & comme ces
parties sont la seconde source de la
chaleur , selon le sentiment de *Galien* ,
ils la communiquent aussi à tout le
corps ; car outre la force d'engendrer ,
ils fabriquent encor une humeur spiri-
tueuse , qui nous rend robustes , hardis
& courageux. Pour cela , on peut pren-
dre de la poudre de canelle , de girofle , de
gingembre & de roses , avec de la *Théria-
que* , de la mie de pain & du vin rouge.

Mais cet homme , dont nous avons
parlé ailleurs , après *Célius Rhodiginus* ,
se servoit d'un plaisant remède pour
s'exciter avec une femme. Il se faisoit
bien fouéter dans l'action ; & si quel-
quefois , par respect ou par pitié , on le
fouétoit avec plus de modération , il se
mettoit en colère contre celui qui l'é-
par-

306 *Tableau de l'Amour conjugal,*
paignoit, si bien qu'il n'étoit jamais
plus content, que lorsque la douleur l'o-
bligeoit à satisfaire sa passion déréglée.



C H A P I T R E VI.

*Si l'homme prend plus de plaisir que la
femme lorsqu'ils se caressent.*

IL n'y a point de plaisir ni plus
prompt ni plus grand que celui de
l'amour; il rejouit dans un instant tout
notre corps & ravit de joie toute no-
tre ame. Nous n'avons besoin ni d'in-
dustrie ni de maître pour nous apren-
dre à aimer. La nature nous a imprimé
dans le cœur je ne sai quoi d'amoureux,
qu'elle cultive peu-à-peu, à mesure
que nous croissons; & quand elle nous
incite à caresser une femme, je ne sau-
rois dire en combien de manières elle
nous fait naître des contentemens. Les
aproches de l'amour sont aussi déli-
cieuses que la jouissance même. Le
plaisir est extrême quand nous y pen-
sons par avance, & le souvenir en est
agréa-

agréable. La douleur que nous souffrons à aimer, nous plaît autant que le plaisir même. Enfin toutes les passions de l'ame sont pour ainsi dire les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif & indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage, nous fait connoître celui qui en est l'auteur; & je me persuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *S. Augustin* ne me l'avoit fournie dans son *Livre 14. de la Cité de Dieu, Chap. 17.* & je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au-dedans & au-dehors: puisque notre ame & notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptez, quelques saints que nous soions, quand dans le mariage nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible pour s'en garantir ; & il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque selon le sentiment de la plupart des Théologiens, les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux : au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexions sur les attraits de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter : si bien que pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chastes & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de Bienheureux, dont nous sommes les organes & les instrumens. Les hommes

mes charnels n'entendent pas ce langage ; il n'y a que les spirituels qui le goûtent : car ceux qui croient que le bien de l'homme dans le mariage est dans la chair , & que le mal est ce qui les détourne des plaisirs ; que ceux-là s'en foulent , & qu'ils y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vûë que d'obéir à Dieu , & de satisfaire à ses Commandemens , qui ont une femme , comme s'ils n'en avoient point , comme parle *S. Paul* , & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir ; que ces personnes-là se consolent en Nôtre-Seigneur.

Que si nous considérons le mariage ; avec toutes ses suites , en qualité d'hommes charnels , nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections : mais si nous l'examinons en qualité de Chrétiens , nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu , que *Jesus-Christ* a perfectionné par sa grace , que nous avons perduë par notre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ* , tous nos plaisirs , quelques licites qu'ils puissent être , ne seront que
des

310 *Tableau de l'Amour conjugal*,
des malheurs & des disgraces. Le ma-
riage, sans *Jesus-Christ*, est abomina-
ble; avec *Jesus-Christ*, il est aimable &
saint, puisqu'il l'a sanctifié, avec tout
ce qui en dépend.

J'avouë que nous ne saurions empê-
cher que l'amour ne se fasse par tout
ressentir, & que les hommes les plus
retirez qui habitent les *grottes* & les *de-*
serts, ne sauroient éviter ses atteintes.
Il les touche aussi-bien que nous, &
cette passion se fait connoître dans les
forêts les plus afreuses, aussi-bien que
dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne res-
sentir aucune douleur. Celle de l'es-
prit réside dans la joie intérieure de
n'être point esclave de ses passions :
mais les plaisirs que nous prenons dans
le mariage sont quelque chose de di-
vin, s'ils ne passent pas les bornes de la
raison. C'est ce qui obligea les Anciens
à établir une *Vénus* honnête & modeste,
qui veilloit aux actions licites des fem-
mes mariées; & c'est cette volupté que
la nature a donnée comme des attraits
pour la perpétuité de notre espèce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire *S. Bonaventure*, & *Salomon*, le plus sage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avoit faite, & on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptez; savoir, du corps, de l'esprit & de l'amour, la dernière est sans doute la plus forte & la plus grande; notre corps & notre ame se fondent de joie, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpéтуons: & ces deux parties de nous-mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pû encor bien exprimer jusqu'à cette heure.

Si l'amour cause des égaremens & nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptez. Notre siècle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siècles passez, pour nous apprendre cette vérité. La Cham-

Bre de Justice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez par les Arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si les voluptez n'étoient pas si charmantes, & qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, & jamais *Viturio & Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmez.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant, si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute point que nos parties secretes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes ; elles sont

toutes nerveuses , ou pour mieux dire , elles ne sont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps , les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs nos vaisseaux spermaticques par où passe la semence, sont extrêmement entortillez, & nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermaticques & qu'ensuite on les mesurât , je ne mentirois point , en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts , au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour , ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs , nous avouërons que les hommes n'étant pas si réglez dans leur façon de vivre que les femmes , ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flâteurs.

Nous avons encor l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes ; les filets de notre cerveau sont plus tendus & plus durs ; & quand nous aimons , nous aimons plus fortement & plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molettes & plus flexibles ; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment , elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin notre sang est plus chaud & plus âpre que le leur ; il s'agite avec plus de force ; & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'aproche d'une femme qu'ils vouloient embrasser , le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits, pour les envoier avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joie , quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & cha-
toüil.

toüillantes qui s'en élèvent, & le mouvement précipité des esprits, qui pénètrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptez excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude ; elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoiqu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécidée, & que l'on ne sauroit la décider si l'on ne prend pour juge *Tirésias*, qui aiant été femme & homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en étoient embrassées.

En éfet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent

316 *Tableau de l'Amour conjugal*,
avec plus de violence , quand elles
veulent être humectées par la semen-
ce de l'homme , & la femme ressent un
plus grand plaisir , lorsque ces parties
atirent & succent nos humeurs , qu'el-
les les pressent de toutes parts par la
conception , & qu'elles s'épuisent el-
les-mêmes par des épanchemens con-
sidérables ; si bien qu'il s'est trouvé
quelqu'un qui a hardiment avancé
que le plaisir des femmes surpassoit
d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sen-
timent , qui ne me paroît pas le plus
véritable , je conclurai avec *Hypocrate* ,
que les femmes ont beaucoup moins
de volupté que nous , mais que leur
plaisir dure plus long-tems. Car puis-
que la nature fait notre plaisir de peu
de durée , elle a aussi voulu qu'il fût ex-
trême , au lieu que le contentement
des femmes étant moindre , elle les a
récompensées en le faisant beaucoup
plus durer ; & c'est sans doute cette
raison qui fit déterminer *Tirésias* à don-
ner gain de cause à *Jupiter* , prenant
la durée pour l'excès du plaisir.

ARTI-



ARTICLE I.

*De la manière dont les personnes mariées
doivent se caresser.*

JE n'aurois jamais traité cette matière, si je ne l'avois trouvée dans les Livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on ne puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les Livres de la Nature, ou dans ceux des fameux Médecins, que la plûpart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matières.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des enfans ou d'affouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un cri-

318 *Tableau de l'Amour conjugal*,
crime capital, si elle passe les bornes
de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par délices ; & la Médecine qui s'emploie à conserver la santé des hommes , nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y presente. C'est contre ce vice abominable que *S. Paul* crie si haut dans le *Chapitre I.* de son *Epitre aux Romains*.

Toutes les postures que la Courtisane *Cyrène* inventa autrefois, jusqu'au nombre de douze pour se caresser , que *Phéilénis* & *Astynasse* publièrent , qu'*Eléphanits* composa en vers *Léonins*, & que l'Empereur *Tibère* fit ensuite peindre autour de sa sale , nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour , & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptez amoureuses : en éfet , leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus long-tems ; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois
verd ,

verd, par la foiblesse & la legereté de leur jugement.

Quoi qu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siècles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en sont mêlées : car dans ces sortes de matières, par tout où elles sont elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui sont défenduës & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les éristons ; nous altérons notre santé dans cette posture, & nous nous oposons même à la génération, car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont ébloüis, la tête en pâtit, l'épine du dos en souffre, les genoux en
trem-

320 *Tableau de l'Amour conjugal*,
tremblent, & les jambes semblent suc-
comber à la pesanteur de tout le corps.
C'est la source de toutes nos lassitudes,
de nos gouttes & de nos rhumatismes.
Mais encor la génération en est empê-
chée; car la matière que nous com-
muniquons à une femme, n'est jamais
bien reçue dans le lieu que la nature a
destiné à cet usage. Le conduit de la
pudeur est trop pressé par la posture de
la femme, quand nous les embrassons
ainsi.

Etre assis n'est pas non plus une pos-
ture qu'il faut à un amour bien réglé.
Les parties naturelles ne se joignent
qu'avec peine, & la semence n'est pas
toute reçue pour faire un enfant acom-
pli dans toutes ses parties.

L'homme, qui selon les loix de la
nature, doit avoir l'empire sur la fem-
me, & qui passe pour le maître de tous
les animaux, est bien lâche de se sou-
mettre à une femme, quand ils veulent
prendre ensemble des plaisirs amou-
reux. Si cette femme est émuë d'une
passion déréglée, & qu'elle veuille s'a-
bandonner aux voluptez d'un amour
im-

impudique, il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilège & une honte qu'il s'atire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette posture une femme stérile; & si par hazard il en vient quelqu'un, il est petit ou imparfait. Le peu de matière que le pere a donné pour le former, a été si peu fournie d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instrumens pour ses plus belles facultez, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nains, boiteux, bossus, louches, imprudens & stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse; on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse, quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, & que la femme soit extrêmement délicate,
il

322 *Tableau de l'Amour conjugal*,
il me semble qu'on n'agiroit pas contre les loix de la nature, si l'on se caressoit de côté, à l'imitation des renards : on éviteroit par cette posture tous les accidens auxquels une femme délicate peut être exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de suffocations ni de fausses-couches.

Je mettrois ici la posture de caresser une femme par derrière, parmi celles qui sont contre les loix de la nature, si un Philosophe & deux Médecins ne me disoient le contraire. En éfet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moïen que celui-là. La matrice des femmes est alors plus en état de recevoir la semence du mâle; elle la retient & la foment plus commodément; si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes, qui étoient stériles auparavant.

Il est certain que l'Anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lorsqu'une femme est sur ses mains & sur ses piez, que quand elle est sur le dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a qu'à jeter de la semence, elle y coule d'elle-même, & par sa propre pèsanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse : l'action de l'amour nous donne d'elle-même assez de plaisir, sans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Casuistes ne nous permettent d'en user de la sorte, pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse, qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'opose à l'ap proche de son mari; fera-t-on un dissolution de mariage, plutôt que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derrière ?

Mais encore puisque la loi commande à un mari de rendre le devoir à sa

324 *Tableau de l'Amour conjugal*,
femme, quand elle témoigne l'aimer
ardemment, elle oblige aussi la femme
de rendre ce même devoir à son mari;
quand il ne peut dompter sa passion. Si
par hazard il veut éteindre sa concu-
piscence sur la fin de la grossesse de sa
femme; ne pourroit-on pas alors lui
permettre de la caresser par derrière,
plutôt que d'étoufer l'enfant qui est sur
le point de naître, ou que d'aller lui-
même chercher ailleurs à faire un cri-
me? Dans cette posture il n'y aura point
de crainte pour une fausse-couche, l'é-
pine du dos souffre plutôt que le ventre
les secousses que l'amour inspire aux
hommes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas*, * qui est estimé
parmi les Théologiens pour un des
meilleurs Casuistes qu'il y ait, est de ce
sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a
point de crime, quand des personnes
ma-

* *Monuerim aliquando conversionem debi-
ri situs omninò culpâ vocare, quam non cap-
tanda voluptatis gratiâ, sed aliqua justa
causâ intercedit, scilicet ob pinguedinem
viri, suffocandique foetum motum, 4. d. 31.
in fine in expos. literali.*

mariées se caressent par derrière , pourvû que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs , mais seulement pour des causes légitimes , comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros , & qu'il a peur d'étoufer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bien-tôt naître.

Si *Paul Enigette & Mercurial* , après le Philosophe *Lucrèce* ont été de ce sentiment , que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derrière que par devant , je ne saurois me persuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme , auquel l'Écriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte , & les Philosophes qui suivent les loix de la nature , ne sont jamais infectez d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque manière que ce soit , pourvû que la volupté ne soit pas excessive , que notre santé n'y soit pas interressée , & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pense *S. Thomas* , comme je l'ai dit ,

326 *Tableau de l'Amour conjugal,*
le Cardinal *Cajétan*, *Albert le Grand*,
Abulensis sur *S. Mathieu*, & quelques
autres Casuistes.

Mais je m'aperçois ici plus qu'ailleurs, que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pû choisir des termes moins durs, pour expliquer mon sentiment sur ce sujet : & si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienfiance, comme le fit autrefois *S. Augustin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matière que je traite.

A R T I C L E II.

*Si l'on se trouve plus incommodé de baiser
une laide femme qu'une belle.*

LA beauté est un des plus grands privilèges que la nature nous ait donnez, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espèce de tyrannie, & qui les charme d'une manière si extraordinaire

traordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encor aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique, de mettre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entr'eux; & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan, de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant éguillon pour nous exciter aux délices de l'amour; elle nous engage à les aimer; & ce que l'Avocat *Hipéris* n'avoit pû gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moïen de se garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée, est si puissante, que malgré nous, nous devenons les esclaves. Témoin *Néron*, qui gagné par les attraits de *Popée*, ne pût jamais s'en garantir, de même que de ses charmes. Sa beauté lui enflâma le cœur & l'apella au der-

328 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nier plaisir, comme *Pétrone** nous le
raporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme; en éfet, sa taille est haute, bien prise & des plus fines; son air a je ne sai quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis; son humeur est agréable & son esprit vif & brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, & le tour de son visage merveilleux. Ses dents sont blanches, ses jouës & ses lèvres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche & ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues & les doigts déliez, sa poitrine large, son flanc pressé, ses piez petits & délicats; en un mot, sa beauté femelle a tout ce qui peut nous séduire, en s'emparant de notre raison.
Et si l'on veut une beauté qui plaisoit
aux

* *Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante
traheretur ob Venerem,*

aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement frisez, qui lui batent agréablement les épaules: que son front est petit, au-dessus duquel on voit de véritables cheveux retrouffez agréablement, que ses sourcils se courbent, que ses yeux sont plus brillans que les étoiles dans l'obscurité de la nuit, que son nez est un peu aquilain: que sa bouche est petite, semblable à celle de *Venus* & de *Praxitèle*. Enfin que son visage, sa gorge, ses bras & ses jambes ornez de liens, de coliers & de brasselets d'or, éfacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité, il est bien mal-aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Un homme même à qui la nature a fait present d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes; & si *Spurine*, Gentilhomme Toscan, ne se fut blessé au visage, pour en éfacer la beauté, jamais il n'eut été à lui-même, & cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embaras & des

330 *Tableau de l'Amour conjugal*,
des desordres de sa vie. Pour les belles
femmes, il y en a peu qui n'aient été
ou superbes ou impudiques, & il sem-
ble aujourd'hui qu'il ne faut être que
belle, pour n'être pas estimée vertueu-
se, ou pour ne l'être pas en effet.

*Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté ;
Qu'il est charmant de plaire & de passer
pour belle :*

*Et que ce plaisir flâteur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle.*

C'étoit autrefois cette beauté à la-
quelle l'on donnoit des couronnes de
myrthe ; & c'est encor aujourd'hui cet-
te même beauté qui a tant de pouvoir
sur l'ame des hommes, qu'il s'en est
vû, qui étant presque impuissans à l'a-
mour, par la froideur de leur tempé-
rément, en ont été échaufez & se sont
trouvez capables de la génération.

Cette beauté, qui est un don de Dieu,
a tant d'empire sur notre ame, & mé-
nage si fort nos passions, qu'elle les fait

agir

agir , comme si elles lui apptenoient ; & jamais *Urie* n'auroit été sacrifié à la passion d'un Prince , si *Bersabée* n'avoit été belle.

A la vuë d'une belle femme, tout s'ément chez nous , & notre amour qui n'est autre chose dans l'Ecriture que la charité , au raport de *S. Jérôme* , & le desir de la beauté , est souvent si excessif , que nous ne pouvons nous ménager là-dessus , sans avoir des forces surnaturelles. Un Casuiste seroit-bien sâcheux , s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles, lorsque transportez de la beauté d'une femme , nous la caressons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & se fait ressentir à notre cœur , nos parties naturelles se gonflent & s'agitent en dépit de nous , si bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun , que la beauté a des attraits pour elles. En éfet , les jours ne nous semblent durer que des momens , en la compagnie d'une belle femme , & alors nous ne nous apercevons presque pas que nous avons faim , & nous mépri-

sons

332 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sons toutes les incommoditez qui
acompañent ordinairement le plaisir
de l'amour. Nos caresses réitérées ne
nous semblent ni fades ni ennuieuses ;
la beauté les fait renaître sans peine , &
nous donne de nouveaux desirs & de
nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du ma-
riage soient présentement en horreur ,
& qu'on nous défende d'en j'ouir. Je ne
sai si cela est bien dans l'ordre , que
d'établir le mariage comme une chose
sainte & vénérable , & d'avoir de l'hor-
reur pour ses plaisirs , qui en sont infé-
parables. C'est avoir de l'appétit, & vou-
loir manger & boire , sans s'apercevoir
que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus con-
traire à la raison , que d'honorer un
Sacrement & en même-tems d'abhor-
rer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu
est admirable dans tout ce qu'il fait ; il
a mis dans la femme une beauté qui
nous charme , & en même-tems des
plaisirs excessifs pour l'action du maria-
ge , & en même-tems il nous défend
d'en j'ouir avec excès. Sans ce contre-
poids nous serions malheureux, & nous
nous

nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes fortes de maux, & qui empêcheroient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligez de nous aprocher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans notre cœur je ne sai quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du tems pour nous y disposer, & encor après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une femme laide. Il faut qu'*Anacarsis* se touche & s'excite long-tems, sans cela il n'agiroit point & ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La nature nous embrâse
le

334 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le cœur pour nous joindre, & en même-tems cette même nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *S. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prétons à cette femme, nous épuiſe tellement, que nous sommes ensuite acablez des mêmes incommoditez qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plûpart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles, & le cerveau où ces passions opposées se font la guerre s'afoiblit incessamment, quand il faut envoyer ses esprits ailleurs; si bien que l'on pourroit dire qu'une seule careſse faite à une femme laide, cause plus de foiblesse & de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur & qui en multiplient les esprits ; mais la laideur a je ne ſai quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par hazard des enfans de ces
con-

conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé, quand l'on embrasse une femme laide, que quand l'on en caresse une belle : & que si j'ose décider en Théologien, c'est un plus grand crime de caresser une femme laide que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celles-ci dont on ne puisse se garantir, il y des défauts dans l'autre qui ne dévoient pas permettre de s'en aprocher : si on le fait sans y être attiré par la beauté, c'est la bonne grace & les autres agrémens qui nous éblouissent pour l'ordinaire. Il faut croire, avec *S. Chrysostôme*, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme. La première auroit trop d'empire sur lui,

336 *Tableau de l'Amour conjugal*,
& seroit plutôt commune que particu-
lière. L'autre lui causeroit cent repen-
tirs, & peut-être le divorce, s'il n'a-
voit une vertu toute particulière.



C H A P I T R E V I I .

*Si ceux qui ne boivent que de l'eau , sont
plus amoureux , & s'ils vivent plus que
les autres ?*

NOus commençons à mourir, dès
que nous commençons à vivre ;
& bien que les causes de la vie & de la
mort semblent être si opposées entr'el-
les, elles sont pourtant très-étroite-
ment unies en nous-mêmes. La vie
subsiste par le moyen de la chaleur na-
turelle, dont l'ame se sert comme d'un
instrument qui lui est absolument né-
cessaire. La mort est la perte de cette
même chaleur, qui agissant continuelle-
ment sur notre humide radical, le dissi-
pe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature qui a une prévoïance ad-
mirable pour conserver tout ce qu'elle
a fait,

a fait, n'a jamais sù consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moïens. Sa nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consomme dans les animaux, & la génération perpétuë leur espèce.

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matières qui les composent, la nature a donné l'air, les alimens & la boisson, pour réparer, par autant de moïens, ce qu'ils perdent à tout moment. La première remplace les parties les plus spiritueuses; l'autre rétablit les plus solides, & la dernière enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espèce. Elle a distingué leur sexe, non-seulement par leur compléxion, mais par la situation & par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres: la *belette*, la *vipère* & les *poissons* ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader,

338 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mais par les parties que la nature leur a
données pour la génération. *Les Cava-*
les de Portugal engendrent de la même
façon que les femmes ; il faut être fol
pour croire que ce soit le vent du Sep-
tentrion qui les rend fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardens
desirs les animaux ont de se joindre ;
quels contentemens ils ressentent lors-
que l'amour les y convie ; & pour ne
parler ici que de l'homme , quels plai-
sirs l'accompagnent dans cette action
amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer
dans nos corps les parties les plus subti-
les qui s'évaporent incessamment , qu'au
même instant que nous en manquons,
nous cessons de vivre ; & nous vivons
même misérablement , s'il est impur &
mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui
nous sont contraires. Il est encor aussi
ennemi de nous-mêmes , s'il n'est pas
agité par des vents, qui en corrigent les
mauvaises qualitez & qui l'empêchent
de se corrompre. Delà vient aussi que
presque tous les ans l'on est affligé de
peste dans la ville de Gènes, le vent du
Sep-

Septentrion ne pouvant y faire sentir les qualitez salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air ; il ne doit pas avoir des qualitez excessives, ni une matière trop étrangère pour nous nourrir, mais un certain tempérament & une certaine matière qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours notre estomac, ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espèce d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande sécheresse les plantes meurent faute de pluie, ainsi nous cesserions bien-tôt de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions, réparât incessamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la

340 *Tableau de l'Amour conjugal*,
vie, plus a-t-on de plaisir à les posséder ; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif, quand nous en assouvissions notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se rafraîchir & de s'humecter ; ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'espèce du breuvage & pour la manière de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages, dont les uns sont plus sains que les autres ; celui qui est le plus propre à étancher la soif, est aussi celui que la nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je sai que l'art en a inventé de plusieurs sortes, que l'on a faits par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion & par la coccion de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences ; ou enfin par le mélange de *sucres*, de *miel*, de *cannelle*, de *levain*, de *vinaigre*, & de quantité d'autres choses, que les hommes

mes

mes ont cherchées, pour s'empêcher de boire de l'eau crüe & pour le faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *Vin*, le *Cidre*, la *Bière*, l'*Hydromel*, le *Chocolat*, le *Tzibet*: en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons, nous ne nous servons guères ici que de vin & de l'eau; car pour les autres liqueurs, & principalement pour la bière & pour le cidre, l'on en use guères où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la bière, outre qu'elle est un peu amère & désagréable à boire, elle embarasse fort les entrailles par l'épaisseur & par la viscosité de sa matière, & souvent y fait naître des vents & des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodés. Elle apporte même des douleurs de tête. Enfin, par son usage continuel, elle donne quelquefois la naissance au *scorbut* & à la *ladrerie blanche*, ainsi que nous le fimes voir il à quelques années dans un *Traité* de cette première maladie, que

342 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que nous fimes imprimer par le com-
mandement de Monseigneur Colbert de
Terron.

Le *cidre* est accompagné d'une hu-
midité superfluë , qui ruïne le foie &
qui y assemble avec le tems beaucoup
de mauvaises humeurs. La gale & la
foiblesse des sens viennent souvent de
son usage immodéré , & nous avons
quelquefois observé que pour peu que
l'on ait de disposition à la *ladrerie blan-*
che , le *cidre* suffisoit pour rendre cette
maladie incurable.

Le *vin* , que l'on peut nommer le
sang de la terre , est l'ennemi capital
des enfans. La jeunesse en est corrom-
puë , parce qu'elle s'en sert souvent
comme d'un doux poison. Mais pour
ne m'étendre pas davantage sur ce su-
jet , l'on me permettra de dire en gé-
néral , qu'il est contraire à toute sorte
d'âge , par l'excès de sa chaleur & de
son humidité : d'où vient que les ma-
ladies chaudes ou froides , qui sont
causées par son excès , conduisent ceux
qui en sont ataquez dans des suites fu-
nestes & dans des conyulsions horri-
bles,

bles , qui les mènent indubitablement à la mort.

Nous avons presque , tous tant que nous sommes , les entrailles échauffées , la tête foible , le sang trop chaud ; & nous sommes sujets , principalement en cette ville , à des fluxions importunes. Ce siècle est rempli de bilieux & de mélancoliques , par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable ; & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin , puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines , à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire apaise d'abord la fureur des fièvres ; elle tempère les entrailles qui en sont incommodées , & guérit presque elle seule les grands maux , qui souvent ne peuvent être combatus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau & le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle , que nos plus Sacrez Mystères ne sauroient être célébrés sans eau , &
que

344 *Tableau de l'Amour conjugal*,
que nous ne saurions vivre sans en
avoir. La nature même, pour le répé-
ter, l'a estimé si nécessaire aux hom-
mes, qu'elle en a mis par tout où l'on
se peut trouver; & je puis dire que ç'a
été l'eau plutôt que le feu, qui a été la
cause que les hommes se sont mis en-
semble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est
celle qui est froide, claire, pure, le-
gère & sans faveur, ce que l'on peut
appeller douceur dans l'eau, qui s'é-
chauffe en peu de tems & qui se refroidit
de même; enfin, pour être bonne,
elle doit être sans odeur, elle doit plai-
re à la langue & au palais, & être agréa-
ble à la vûë. Ce sont des marques assû-
rées qu'elle passera bien-tôt par les uri-
nes, & qu'elle ne chargera pas l'esto-
mac après l'avoir buë. Celle qui sort
de la crevasse d'un rocher exposé au
soleil levant, aura toutes ces bonnes
qualitez; mais l'on doit bien prendre
garde de ne s'y pas tromper, comme
fit autrefois l'armée du Prince *César*
Germanicus aux côtes de *Frise*, où elle
bût de l'eau d'une *Fontaine minérale*, qui
la

la rendit en peu de tems presque toute scorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *citerne*, ou de *rivière*, est très-excellente à boire, pourvû qu'elle ait les qualitez que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit fort nette, le *puits* découvert, la *citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la *rivière* n'ait point de bouë dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces espèces étanche merveilleusement la soif, répare l'humour radicale, & empêche la dissipation, tempère la chaleur des hommes, de quelqu'âge & de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps; elle distribuë l'aliment qui nourrit nos parties; elle apaise puissamment les ardeurs de la colére & de la bile, que le vin excite d'une manière extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer *Sages* les Rois de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En éfet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous hu-
mede

meûte & nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après-tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce & les sens plus vifs : qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. Et en effet, *Samson* n'eût jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, & fomenté la chaleur des entrailles, qui est souvent excessive : il brouille l'imagination : il efface la mémoire & trouble la raison : il corrompt les humeurs, & souvent il cause par son excès la stérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchez.

Qu'on

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'esprit ; car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-tems , quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pié d'un arbre , qui rend à la vérité son fruit & plus coloré & plutôt mûr , mais qui tuë l'arbre bien-tôt après.

Qu'on ne me dise pas encor , pour mépriser l'eau , qu'elle ne convient ni aux sains ni aux malades , & qu'*Hypocrate* & *Galien* se servoient de vin pour guérir la plûpart des maladies aiguës. Car si l'on examie de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent , l'on verra aussi-tôt que la boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades , étoit plutôt de l'eau que du vin , puisqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici , pour faire valoir l'eau , ce que ce dernier Médecin a laissé par écrit , qu'il n'a jamais vû personne attaqué de fièvre ardente qu'il n'ait guéri , après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encor allez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir raporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formez ne lui étoit semblable; si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, & si notre cœur même n'en étoit incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvrière de toutes choses, nous veut sans doute marquer par-là, que comme l'eau est ce qui nous donne l'être & nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre, lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espèce.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encor voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le Déluge les hommes ne bûvoient que de l'eau, & l'on fait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vû qui ont at teint les huit & neuf cens ans. Et presentement même

il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siècles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misère, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-tems, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du *vin* & de l'*eau-de-vie* dans le *Canada*, les *Iroquois*, les *Hurons* & les *Algonquins*, ne vivent pas si long-tems qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets, pendant le peu de tems qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encor à cela, que la nature a des apétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie; & parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de

390 *Tableau de l'Amour conjugal*,
chaleur, pour ne pas en devoir chercher au-dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vûë plus perçante, & l'esprit plus éclairé ; ils aiment davantage les sciences, & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes ; mais en vérité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

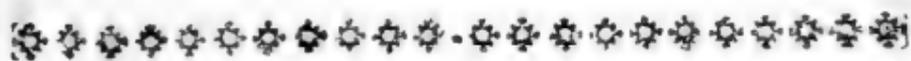
L'amour des femmes suit notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la nature ; & parce que la génération est la plus belle & la plus considérable, aussi ne s'accomplit elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particulièrement ces deux principes que
la

La nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choses, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire, si je n'apprenois de quelques Philosophes & de l'expérience même, que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car, outre tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous savons que les pais médiocrement froids, sont beaucoup plus peuplez que ceux du Midi, & qu'il se trouve plus de Villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivières, que dans la plaine. On n'en sauroit donner de plus forte raison, sinon que les Pais du Septentrion & les bords des étangs, des rivières ou de la mer, étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle par des poissons, qui multiplient bien plus que les animaux terrestres? Nous avons l'expérience en France, que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poissons, qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour

352 *Tableau de l'Amour conjugal,*
que les autres. En éfet , nous nous y
sentons bien plus portez en Carême
qu'en tout autre saison ; parce qu'en
ce tems-là nous ne nous nourrifions
que de poissons & d'herbes , qui sont
des alimens composez de beaucoup
d'eau.

Après-tout , l'illustre Tiraqueau n'eût
pas engendré 39. enfans légitimes , s'il
n'eût été un bûveur d'eau : & les Turcs
n'auroient pas aujourd'hui plusieurs
femmes , si le vin ne leur étoit désen-
du. Car puisque l'eau est d'elle-même
venteuse , elle cause aussi aux hommes
qui en usent pour boisson , plus de
chatouillement que n'en ont ceux qui
ne boivent que du vin : & je suis assu-
ré que pour la génération , l'humidité
& les vents sont deux choses qui sont
les plus nécessaires.

Il est donc évident , après tout ce
que nous venons de dire , que ceux
qui ne boivent que de l'eau , sont plus
amoureux & qu'ils vivent plus que les
autres.



CHAPITRE VIII.

Si la femme est plus constante en amour que l'homme.

LEs saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : nous ne sommes pas le même en été comme en hyver. La bile domine dans cette saison-là , & la pituite dans celle-ci. Ainti l'aproche ou l'éloignement du soleil cause la variété de notre tempérament. L'été nous échaufe le sang, l'automne le sèche, l'hyver le refroidit, & le printems l'humecte & le rend fluide : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations suivent notre tempérament , au raport de *Galien* , si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre , il ne faut pas douter que nous ne soïons presentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La

354 *Tableau de l'Amour conjugal,*

La variété des climats fait encor en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'hyver, que nous ne le sommes à Alexandrie d'Égypte l'année suivante pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choses, changent si fort notre complexion, & elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des états tout oposez.

L'âge nous rend plus inconstans que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons presentement dans un âge plus avancé; & notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foiblesses de nos premières années: si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, & même tous les jours; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang & de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous
soit

soit naturel ; car lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bien-tôt après nous nous en rebutons, & notre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes de véritables *Pyrrhoniens* tous tant que nous sommes, & nous flottons entre la vérité & le mensonge.

Quand nous faisons reflexion sur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstants, puisque nous le connoissons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, si l'on trouvera quelqu'homme constant, qui ait dressé sa vie sur quelque chose de ferme & d'assuré. Si on le rencontre, qu'on l'examine, s'il n'a rien de fardé qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voie dans son particulier, pour savoir s'il exécutera bien le modèle de vie qu'il s'est prescrit ; & après cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que faillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets

&

356 *Tableau de l'Amour conjugal,*
& nous les fait voir tout autres qu'ils ne
sont. Ce n'est pas notre raison qui nous
conduit, c'est la coutume, la mode, l'o-
pinion, l'inclination, l'appétit & les oca-
sions qui nous ménagent. Notre vo-
lonté n'est point juste ; nous voulons &
nous ne voulons pas. Nous désirons
présentement une femme & demain
une amie. En vérité, notre vie n'est
qu'un mouvement inégal & irrégulier.
Nous nous troublons nous-mêmes
par l'instabilité de notre nature ; & je
puis dire hardiment, que *l'homme est un
animal le plus inconstant & le plus contrefait
qui soit au monde.* Le Magistrat, dont la
reputation est établie & la vieillesse
vénérable, qui donne du respect à tout
le monde par sa gravité, se gouverne,
comme on le croit, par une saine rai-
son de Juge, selon l'apparence des cho-
ses, avec justice, sans s'arrêter aux vaines
circonstances, qui souvent les accom-
pagnent & qui ne frappent que les foi-
bles esprits. Il entre au Palais avec une
gravité *Catonique.* Il se place sur les
fleurs-de-lys pour y rendre la justice.
Mais si l'Avocat ne lui plaît pas, qu'il
ait

ait une voix enrouée ou une langue bégue, qu'il soit laid de visage, ou que par hazard il laisse choir son bonnet; alors la gravité du Magistrat se perd, il en rit, il en badine; il n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela seul suffit quelquefois pour faire une injustice & pour faire perdre le procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme! Il a souvent des mouvemens de fièvre que sa santé ne sauroit imiter.

Cette Demoiselle, dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Sénéque*, pour en parler encor ici, qui étoit l'exemple de la chasteté & de la constance de son voisinage, & qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un Soldat, qui lui en conte, qui fait avec elle ce que la bienséance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, & presentement il n'y a point de joie à laquelle on puisse comparer la sienne. Elle se sent heureuse; mais c'est d'un bonheur de frénété-

358 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nétique, qui a les fougues & les saillies.
En vérité l'homme est un *Caméleon*, qui
change de couleur selon les différens
lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en
raporter ici d'autres exemples pour le
prouver; & si d'un nombre infini nous
en voulions choisir quelqu'un, nous
dirons que l'Empereur *Auguste*, quel-
que grand qu'il fût, ternit sa gloire par
sa grande inconstance. Certes, nous
n'allons pas, on nous emporte, tantôt
doucement, tantôt avec violence. Cet
homme qui étoit hier courageux, par-
ce que la nécessité, la colére & le vin
lui échauffoient l'imagination, est au-
jourd'hui le plus grand poltron du
monde. Quelle inégalité & quelle in-
constance est ceci! Cette variété a
pourtant ses causes, puisqu'elle semble
être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas,
si nous attribuons notre inconstance à
l'ordre que Dieu a donné à la nature,
qui ne se conserve que par des chan-
gemens réciproques & successifs. Les
autres ne demeurent jamais en repos.
Les saisons sont opposées les unes aux
autres :

autres : les élémens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre , sans se détruire : toutes les générations du monde ne se font & ne se conservent que par des changemens : l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matières différentes , & ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur où réside l'ame , comme dans son trône , est-il toujours dans une même assiette ? Le sang par lequel nous vivons est composé de parties si différentes , que nous ne vivrions pas si la matière étoit égale & ses qualitez semblables. Enfin , tout ce qui est au monde ne se fait & ne se conserve que par la variété & l'inconstance. Ainsi l'instabilité de notre tempérament faisant l'instance de nos inclinations , contribué à la beauté du monde raisonnable & à nous rendre variables & legers.

Or puisque nos actions dépendent de nôtre tempérament , & que notre tempérament est si constant par le changement de nos humeurs , nous

360 *Tableau de l'Amour conjugal,*
pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant & le plus inconstant de tous les animaux*, & que sa raison, bien loin de détruire sa foiblesse, sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstans & en avoir découvert la cause, il me semble que je puis presentement examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, est en général le plus inconstant, & puis descendant dans le particulier, voir lequel des deux est le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au *liv. 2. ch. 3. art. 2.* que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étoient plutôt formez dans le sein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs & qu'ils naissoient aussi plutôt; qu'étant nez, ils agissoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient, qu'ils avoient le poul plus plein & plus fort; & qu'enfin, comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins môles, les hommes aussi étoient

étoient plus vigoureux & par conséquent plus chauds ; & bien que nous aïons dit au même lieu, qu'il y en avoit qui croïoient que les femmes fussent plus chaudes de tempérament que les hommes , nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompoient lourdement , puisque les raisons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à ces difficultez , qui sont décidées ailleurs d'une manière claire & convainquante. Il suffit que nous disions seulement , que les femmes en général étant froides & humides , si on les compare aux hommes , elles ont aussi l'imagination plus foible , la raison moins solide & la volonté plus légère , parce que la force de ces facultez ne dépendant que de la chaleur des esprits & de la fermeté des parties , dont l'ame se sert pour les faire agir , & que les femmes n'aïant ni tant de chaleur d'esprits , ni tant de fermeté de parties que les hommes , on peut dire que les fa-

362 *Tableau de l'Amour conjugal*,
cultez de leur ame sont plus foibles &
plus languissantes.

Sur ce principe, les Juriconsultes veulent que les femmes aient des *Curateurs*, & qu'elles rendent conte de l'administration du bien de leurs enfans ; parce que, selon le sentiment de *Cicéron*, elles sont si foibles, qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encor qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans des conspirations notables ; car comme les femmes, ajoûtent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en faloit user de la sorte.

En éfet, les femmes ne sont pas plus constantes que les enfans, dont le tempérament est presque tout semblable ; car elles sont humides comme eux, & leur chaleur médiocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foiblesse & de leur inconstance.

Salomon, le plus sage de tous les hommes,

mes, qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans sa possession, qui tâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité elle est bien légère par sa nature & se laisse aller aisément aux petites choses par la foiblesse de son jugement; elle s'arrête à la bagatelle, & passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions languissantes: en un mot, elle est plus foible & plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand, plus vigoureux, plus agissant: ses conceptions sont meilleures & son raisonnement plus fort. Il est plus résolu & plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises & plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus sèche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Écriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme & qu'il

364 *Tableau de l'Amour conjugal*,
soit le maître & le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens, ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle *Léene* aimà mieux se couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler de meurtre du Tyran, & que la constante *Epicaris* se résolut plutôt à mourir, que de rien avoier dans la conspiration de *Néron*; mais comme ces exemples sont fort rares, & que pour faire une maxime générale on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans mon sentiment, & je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes. Mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous, & c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine & si violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes âmes. J'avouë que nous en sommes tous touchés;

chez ; mais à dire le vrai , les plus foibles , du nombre desquels sont les femmes , en sont plus embarrassées que nous. Et comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour , nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-tems , & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous. Car l'amour cesse quand on n'aime plus , & l'on doit toujours aimer réellement , pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde , nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend , que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer & les oblige en même-tems à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertez permises. La pudeur est encor une certaine honte qui les retient dans leur devoir & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité , qui accompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenue , qui est naturelle aux femmes , ne s'éloigne guères de la constance , & je pourrois dire qu'elle

le

366 *Tableau de l'Amour conjugal,*
le est sa compagne inséparable.

D'ailleurs il y a peu des femmes qui n'aiment éperdûment ceux avec qui elles ont pris le dernier plaisir. Elles sont tellement attachées à leur premier amant, que si par quelque grande considération elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent toujours dans leur cœur un je ne sai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité. Au reste nous savons qu'elles sont plus sédentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la solitude & l'embaras de leur ménage les éloigne des compagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles puissent être infidèles.

Enfin les loix les retiennent, en punissant sévèrement celles qui ont été trop légères, en les condamnant à être rasées & à être mises dans une prison perpétuelle, pour avoir été trop inconstantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament : car quoique *Lépidas* tante de *Néron*, sous
le

Le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne se soit jamais connuë vierge, que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples*, & quelques autres, aient fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable; savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur nôtre tempérament & les inclinations qui les suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes, que l'amour ne nous assujétit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarasse; & pour nous délasser, nous prenons le premier jôiet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne de la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes. Nous en contons hardiment aux premières que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre, pour nous assujétir à une confiance tyrannique, & les dégoûts que
l'a-

L'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant huit jours, nous déplaît ensuite, & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bien-tôt changez en de nouvelles espérances pour une autre. Il nous fait acroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passez, & ainsi il samente notre inconstance naturelle, par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste comme les plaisirs & les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables & mieux fondez, l'amour qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand & plus peuplé, nous persuade adroitement par des sentimens secrets, que le changement nous sera plus agréable & plus voluptueux que la constance; & alors nous sommes si simples que bien que nous aïons l'expérience du con-
trai-

traire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secrètes & à ses mouvemens cachez : témoin une infinité d'hommes qui sûrent parfaitement aimer, & qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconstans de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstance, quand il est question d'aimer, puisque le premier abandonna *Délie* pour *Némèse*, & qu'il se dégoûta de toutes deux, pour caresser *Néere*, que l'autre ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchoit avec empressement les caresses de plusieurs hommes, parce qu'elle étoit raisonnable, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions? Plus l'on est raisonnable, plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour; & comme l'amour est quelque chose de naturel, & qu'il obsède tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses apas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des
une

370 *Tableau de l'Amour conjugal,*
uns & des autres. Mais comme l'amour
excessif est une maladie commune aux
deux sexes, ceux qui ont le plus de for-
ce d'ame résistent plus courageusement
à sa tyrannie; & si quelquefois ils en sont
épris, ils changent souvent d'objets,
pour éviter les allarmes & les embarras
qu'il donne toujours; au lieu que les
petits esprits n'ayant pas assez de force
d'ame pour résister à ses mouvemens
secrets, & d'ailleurs étant plus timides,
ils se laissent lâchement emporter par
la foiblesse de leur condition, & de-
meurent ainsi continuellement liées à
la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vrai, comme l'expé-
rience nous le fait voir, que tous les
hommes ne peuvent s'assujétir long-
tems à l'empire de l'amour & qu'ils ne
suivent qu'avec faillies ses inspirations
secretes, on doit conclure, après ce
que nous venons de dire, qu'ils sont
en amour beaucoup plus inconstans
que les femmes.





CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

JE ne saurois me persuader que les *Stoïciens*, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philosophes, fissent leurs Sages exempts de toutes sortes de passions. Ils savoient très-bien que la passion lui étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit si essentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le Philosophe *Sénéque*, qui étoit le Maître de cette Secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avouë franchement, que le Sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais aussi que sa raison peut bien s'oposer puissamment à leurs excès.

En éfet, puisque nous sommes composez d'intelligence, d'ame, d'esprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque raport aux Anges, & que no-

tre ame venuë de nos parens participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïse* nous apprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout ensemble; & nous voïons par expérience, que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions dérégées: témoin le Bouc qui tua le Pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa Chèvre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veüillent dire les Médecins, puisque depuis le commencement des siècles jusqu'à present, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, & nous sommes exposez à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vrai qu'il y en a de légères & de fortes, & que de ces dernières il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut

peut réchaper , à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie , ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces dernières maladies , que les Médecins disent être contre les loix de la nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposez qu'aux légères maladies , ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme , que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le Sage , ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légères , qui pouvoient être domptées par la raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns, que le Sage étoit exempt de passion. Mais ils sont demeurez d'acord que les autres hommes y étoient sujets , comme les bêtes , & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient. De sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes - là , qu'elles étoient sans remède , & d'autres , quoique grandes , que l'on pouvoit guérir

374 *Tableau de l'Amour conjugal,*
par des remèdes efficaces & salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie qui en est une des plus violentes, & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Écriture, ne l'abandonnera jamais ; & comme elle vient de l'amour, nous sommes obligez de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux ; c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverses peintures dans tout ce Livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature & ses effets ; il suffira seulement de parler ici de la jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la beauté avoit des charmes si puissans, principalement si elle se trouvoit dans un sexe si différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que quelques efforts que nous puissions faire, il étoit presque impossible de nous en défendre. En effet, elle a
tant

tant d'attraits pour nous , qu'elle embrase d'abord notre cœur , qu'elle force notre volonté & qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles apas. Alors elle cause en nous un ardent desir de posséder une belle personne ; & c'est ce desir que nous nommons *Amour* , qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien , l'ame conserve des idées presentes de l'objet absent , & reçoit une extrême joie, quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en debite , souvent il s'y glisse des mensonges & des impostures ; & les véritables rapports sont souvent mêlez avec les faux. C'est ce qui mène l'ame dans l'erreur , & qui la fait entrer en défiance par des soupçons , des conjectures & des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une personne , & en même-tems on pense que cette personne peut être inconstante & qu'elle cesse d'aimer ; c'est ce qui arriva à *Poppée* , qui examinoit après l'impuissance

376 *Tableau de l'Amour conjugal*,
de Néron , comme Pétrone l'observe.
Alors par la foiblesse de notre nature &
par l'imposture de l'amour, ces con-
jectures se changent en preuves , & ces
doutes en convictions , quelque assu-
rance que l'on ait de la personne ai-
mée. En vérité nous ne saurions bien
aimer sans être jaloux ; car après être
arrivés à ce haut degré d'amour , où
nous ne pouvons demeurer par notre
inconstance naturelle , nous sommes
obligés de tomber dans la froideur
ou dans la haine , en passant toujours
par la jalousie. Le Médecin *Celse* , * qui
est un maître dans la connoissance de
la nature de l'homme , a dit fort à pro-
pos , qu'un homme qui est plus gras
qu'à l'ordinaire , doit craindre de
tomber malade ; parce que les choses
de ce monde étant toutes inconstantes,
il ne doit pas demeurer long-tems
dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'a-
me est en désordre & comme en délire,
&

* *Qui speciosior se ipso est debet habere
suspecta bona sua.*

& qu'après s'être défenduë des aparen-
ces & avoir coupé, pour ainsi dire, une
tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux
foibleses de l'amour, qui lui fait sou-
vent paroître des chimères pour des
véritez, & qui fait naître à l'hydre dix
têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne
émuë d'une passion violente, comme
est la jalousie, puisse juger juste dans sa
propre cause, & qu'elle puisse voir la
lumière parmi tant de ténèbres, dont
l'amour lui ofusque la raison. *Moïse*
avoit trouvé un expédient sur cela, sans
que l'homme & la femme fussent eux-
mêmes leur propre juge. Le Grand-
Prêtre faisoit boire aux femmes acu-
sées d'impudicité, un grand verre d'eau
très-amère, qu'on apelloit *Eau de Ja-
lousie*. Il prétendoit par-là guérir l'es-
prit des maris jaloux, en faisant paroître
le crime par l'éfet de cette *Eau de
Probation*, qui devoit faire pourrir le ven-
tre de la femme criminelle, ou conser-
ver la santé de celle qui étoit innocen-
te. Nous aurions de la peine aujour-
d'hui à faire de pareilles épreuves, & je
ne

378 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ne fai si nous pourrions croire qu'un
larcin secret pût être découvert par ces
sortes de moïens.

Cependant, l'ame agitée de diverses
passions , cherche toutes sortes de
moïens pour se dégager des doutes
qu'elle s'est fait. Alors la curiosité l'ani-
me à examiner toutes les circonstances
de l'afaire. Elle observe & épie exacte-
ment ce qu'elle aime , de peur qu'el-
le ne le perde ; mais cette recherche
extravagante fait son mal pire qu'il n'é-
toit; & au lieu de le guérir, elle y aporte
souvent la gangrenne. C'est ce que
nous ont voulu dire les Théologiens
Païens , par la Fable qu'ils nous ont dé-
bitée ; savoir , que *Vulcain* ennuïé un
jour des impudicitez de sa femme , se
résolut , pour se venger d'elle , à faire
éclater sa jalousie en presence de tous
les Dieux , qu'il croïoit lui être propi-
ces & favorables. Mais après avoir ten-
du des rêts pour surprendre *Mars* &
Vénus ensemble; bien loin de guérir par-
là sa passion, il se l'acrut & fut estimé in-
fâme parmi les Dieux , pour avoir dé-
couvert un crime caché. Et de plus , les
Dieux.

Dieux furent si scandalisez de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux. La vengeance se mêle avec la jalousie; & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leur femme, en découvrant leur secret amoureux, ils s'atirent la risée de tout le monde & une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur & son plaisir & qu'une autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte, que nous apellons *Jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange, que les mêmes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine?

Cette jalousie est si forte & si puissante dans l'esprit de quelques hommes,

380 *Tableau de l'Amour conjugal*,
mes, qu'il y en a eu, selon le rapport de
Tertullien, qu'au moindre petit bruit que
faisoit le vent, ou un rat à la porte de
leur chambre, ils appréhendoient qu'on
n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt em-
parée d'une ame foible, que la haine
y trouve aussi-tôt sa place: mais comme
l'amour n'en est pas entièrement ban-
ni, il s'y passe d'étranges désordres, par
tant de passions si opposées les unes aux
autres: & si l'ame n'en est point détrui-
te, elle ne doit assurément sa vie qu'au
nombre de ses ennemis: car d'un côté
la haine glace le cœur, où l'ame fait sa
principale demeure. Elle y éteint pres-
que les esprits & y susoque la chaleur
naturelle: d'un autre, l'amour le brûle,
& en y dilatant ses petites cavitez, il en
augmente les esprits & la chaleur. Pau-
vre cœur, que ce monstre de passion te
fait souffrir! C'est de ces passions con-
traires que naissent la colére, les cha-
grins, la fraude, l'espérance, le deses-
poir, la joie, la tristesse, la fureur, la rage,
& puis l'envie de se venger aux dépens
de sa réputation. Il y en a eu même qui
ont

ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort; comme fit ce Roi de Maroc, qui après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort; c'est pour cela qu'il l'a mit en croupe derrière lui sur son cheval, & que le poussant vivement, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le raporte *Jean de Léone*.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'Antiquité sur les effets de la jalousie, nous n'en saurions trouver de si notables que celles qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de *Castel Nuovo*, âgé de 67. ans, devint si éperdûment amoureux de sa bru *Per-rine de Harcoïette, de S. Jean de Morienne*, que son mari & sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son pernicieux dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille-de-chambre de sa femme. Mais comme l'amour & la jalousie sont exposez à mille accidens divers, le beau-pere trouva la mort, où il pensoit trouver des plaisirs; car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein, comme il

382 *Tableau de l'Amour conjugal*,
voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, & par-là on publie souvent un crime, dont le malheur s'étend quelquefois aux successeurs. Si par hazard la personne jalouse vient à se reconnoître, lorsque la maladie est formée & qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes les peines la douleur & le repentir, qui sont les effets d'un amour déréglé & la fin de la jalousie. Car par tout où se trouve la jalousie, par tout se trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades & que la douleur ne touche jamais les morts : ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux, & ne se trouve jamais où il n'y a que des froids & des indifférens.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature & le progrès de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner presentement les différences & les effets.

L'expérience nous fait voir tous les
jours

jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions , & qu'elle les modère avec tant de force , quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter , que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie* ; mais il sût si bien les étouffer dans leur naissance , qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. *Jules-César* avoit tant de force sur son ame , que bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux , sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en usèrent *Auguste* , *Luculle* , *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujet d'être jaloux , n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux , que l'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes , & que s'ils le faisoient , il n'y auroit pas jusqu'aux

384 *Tableau de l'Amour conjugal*,
enfants qui ne les en raillaient.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légère jalousie de ce que son mari *Abraham* caressoit *Agar*; mais la raison vint aussi-tôt au secours de sa passion, & après l'avoir heureusement combattue, elle consentit que son mari fit des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfans de son mari *Déjotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fit à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes: l'amour & la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire, & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en sont enivrez
après-

appréhendent tout , une œillade les incommode , une conversation les importune , une promenade les inquiète , une colation leur déplaît & une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'ébloüissent , les piez chancellent , le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres , qui tiennent le milieu & qui composent presque tout le monde raisonnable , sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur ; & , comme parlent les Médecins , un *noli me tangere* , qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes ; c'est-à-dire , que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits , que par des passions ennemies & des rêveries continuelles ; c'est de-là que viennent les inquiétudes , les extravagances & même la folie & la rage des jaloux , qui semblent pourtant avoir quelque espèce de raison ; comme *Lépidus* sembloit

386 *Tableau de l'Amour conjugal*,
en avoir , lorsque devenant malade , il
en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce
que je dis , si nous examinons en parti-
culier la jalousie dans l'homme & dans
la femme , & si nous cherchons lequel
des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on ai-
me , est bien plus forte dans l'esprit d'u-
ne femme , que celle qui occupe l'ame
d'un homme ; & bien que la femme soit
naturellement timide , l'expérience
nous fait pourtant voir qu'elle est telle-
ment hardie , quand elle est jalouse , que
s'il est question de faire un crime , elle
est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs , comme elle est naturel-
lement plus foible , & que par-là elle
a plus besoin du secours & de l'apui
de l'homme , elle a aussi plus de crain-
te de le perdre , quand elle l'aime
beaucoup.

D'autre part , parce qu'elle est plus
constante en amour que nous , com-
me nous l'avons prouvé au chapitre
précédent , elle reçoit aussi beaucoup
plus d'impression par les mouvemens
de

de l'amour & de la jalousie.

La lasciveté est encor une puissante cause de l'excès de cette passion, elle la presse plus que nous & l'engage plus fortement à être plus jalouse. En effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle desire avec ardeur & le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colère & y demeure davantage, & alors la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie; il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ses propres enfans pour se vanger de son mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le rapport de *S. Jérôme sur Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec son enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis

388 *Tableau de l'Amour conjugal*,
elle s'empoisonna de désespoir. C'est
cette passion dérégulée qui a fait dire
fort à propos à l'Ecclésiaste , que *la*
femme jalouse étoit la douleur du cœur de
son mari & les plaintes de sa famille.

Les hommes en usent à peu près de
la même façon , si ce n'est que la lasci-
veté n'a point tant de part dans leur ja-
lousie qu'elle en a dans celle des fem-
mes. Ils appréhendent seulement qu'un
autre ne ravisse le bien qu'ils pensent
n'appartenir qu'à eux seuls ; & dans cet-
te noire pensée , ils se chargent d'une
des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie
à *Marianne* , parce que son mari *Héro-*
de ne pouvoit souffrir que l'on aimât sa
beauté. C'est aussi la même passion qui
obligea le mari de la *belle Meunière* à
donner du mal à sa femme , pour le
communiquer ensuite à un Monarque
des plus illustres de l'Europe , qui ai-
moit beaucoup les belles lettres ; &
comme il ne pût , ou ne voulut pas se
venger sur sa Personne Royale , il se
vengea sur le corps de sa femme , qui
ensuite infecta le Roi. Je ne saurois ici
passer

passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius*, qui après avoir baisé amoureuxment *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur, si bien qu'il arracha la vie à celle qui entre ses bras la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches; aussi les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers, qui la leur rongeoient incessamment. *François Torre* en avoit un gros dans la tête, selon que l'Histoire d'Italie nous le raporte, lorsqu'il se pendit à Modène, pendant que dans le dernier siècle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la Courtisane *la Calore*, qu'il aimoit éperdûment, toucha la main d'un Gentilhomme qui jouïoit aux échecs avec lui. Mais s'il y a de légères maladies que nous domptons par notre façon de vivre; il y en a une infinité d'autres qui sont

390 *Tableau de l'Amour conjugal*,
sont périlleuses & même funelles, ou
par notre faute, ou par leur propre na-
ture, que nous ne pouvons combattre
par nos remèdes. Ainsi la raison guérit
les légères jalousies, mais elle ne com-
bat pas aisément les fortes ni les déses-
pérées. Je ne sai si l'on eût pû guérir la
violente maladie de *Procris*, que son
mari *Céphale* tua pour une bête-fauve,
ni celle de *Thébé* & de *Luculla*. La pre-
mière, au rapport de *Cicéron*, tua *Phérée*
son mari, sur un fort léger soupçon; &
l'autre empoisonna son mari l'Empe-
reur *Antoninus Vèrus*, parce qu'il aimoit
Fabia.

Il est donc vrai que les grandes ames
savent, par la force de leur raison, ré-
sister à la jalousie; qu'elles ne la reçoivent
jamais qu'à la porte, pour parler
ainsi, sans la laisser entrer dans le logis,
où sans doute comme un soldat enne-
mi, elle ruinerait son hôte. En éfet, un
homme prudent, selon la pensée d'*A-*
ristote, doit savoir l'honneur qu'il doit
à ses parens, à sa femme, à ses enfans
& à lui-même, afin que le rendant à
ceux qui le méritent, il soit estimé jus-

considéré dans l'état du Mariage. 391.
te & saint dans sa famille. Il n'en est pas
ainsi des petits esprits & des médio-
cres ; jamais la raison ne vient à leur
secours. Ils se laissent entraîner à la vio-
lence d'une passion qui les agite , &
n'ont pas assez de force pour résister à
ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour
n'est jamais sans jalousie , & que l'on
ne sauroit aimer sans être jaloux.



C H A P I T R E X.

*Si la femme timide aime plus que la hardie
& l'enjouée.*

NOUS avons prouvé ailleurs que
les femmes étoient d'un autre
tempérament que les hommes, & qu'é-
tant plus froides & plus humides , il
étoit bien raisonnable que la nature les
eût créées de ce tempérament , parce
qu'elles avoient été faites d'une autre
matière que nous & pour d'autres usa-
ges. En effet , elles ont plus de part dans
la génération & dans la perpétuité de
notre

392 *Tableau de l'Amour conjugal*,
notre espèce, que les hommes mêmes.
C'est sans doute pour cette raison
qu'elles sont ordinairement plus san-
guines, ou plutôt qu'elles ne dissipent
pas tant de sang que nous, & que d'ail-
leurs elles sont plus sujettes à des épan-
chemens périodiques & à des règles
de tous les mois, qui ne manquent ja-
mais à celles à qui l'âge & la santé le
permettent.

Mais comme leur tempérament est
bien différent du nôtre, il n'est pas
moins dissemblable parmi elles. Il y en
a de sanguines, de bilieuses, de pitui-
teuses & de mélancoliques, ou pour
mieux parler, d'humides, de chaudes,
de froides & de sèches. Ces qualitez ne
sont pas ordinairement seules, elles
sont accompagnées d'une autre qui ne
leur est pas incompatible; ainsi les san-
guines sont chaudes & humides; les
bilieuses, chaudes & sèches; les pitui-
teuses, froides & humides; & les mé-
lancoliques, froides & sèches. Or de
tous ces tempéramens, il n'y a que les
sanguines qui peuvent servir à mon su-
jet, mais ce sont ces tempéramens san-
guins

guins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naissent des humeurs & des inclinations fort différentes. Car la femme sanguine-bilieuse ; c'est-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaie & badine : & la sanguine-mélancolique ; c'est-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique & sérieuse.

Le sang, qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles & plus obéissans à l'ame ; parce que la bile, selon le sentiment des Médecins, qui est la partie la plus chaude, la plus sèche & la plus légère du sang, y sera mêlée d'une manière à ne pas nuire à la santé : au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais, plus terrestre & moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la mélan-

394 *Tableau de l'Amour conjugal*,
lancolie , qui est une liqueur la plus
épaisse du sang , fera une bonne partie
de sa masse.

Je ne prétens point parler ici de ces
mélancoliques malades , qui ont l'ima-
gination troublée & qui sont vérita-
blement foles , ni de ces autres mélan-
coliques froides & sèches , qu'il faut
incessamment pousser pour les faire
agir ; mais ces mélancoliques qui ont
le sang chaud & sec , & qui , selon l'a-
veu d'*Aristote* & selon l'expérience mê-
me , sont des personnes sages & spiri-
tuelles. Celles qui ont ce tempérament,
ne sont ni si tristes , ni si mornes que le
peuple se le persuade : au contraire ,
elles sont gaïes & enjouées , par le sang
qui domine dans leurs veines ; mais à
la vérité , elles ne le sont pas tant que
les bilieuses.

Je ne prétens pas aussi parler ici de
ces tempéramens de femmes fort san-
guines , qui n'ont que sept ou huit
jours de libres pendant un mois , &
qui sont sujettes pendant vingt ou
vingt - deux jours à des écoulemens
ennuïeux , comme étoit Mademoiselle
de

de Ling... qui de plus sentoit le bouc dès l'âge de douze ans, qui sont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides & hébêtées; mais seulement de celles qui n'ont leurs règles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjouées, & qui dans un âge décrépit, ont les sens aussi raffis, que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs, qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques. Les unes & les autres sont de toutes sortes de tailles: il y en a de grandes, de médiocres & de petites, toutes deux sont belles ou laides; l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du col & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, &

396 *Tableau de l'Amour conjugal,*
leur a imprimé sur les jouës & sur les
lèvres le caractère de sa cruauté. Leurs
pommettes de jouës sont rouges com-
me des roses, & leurs lèvres comme du
corail ; elles sont au toucher fermes &
un peu sèches, & la chaleur dominan-
te ne leur permet pas d'avoir une peau
humide & fade, ni le coloris du teint
plâtré & dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres mar-
ques particulières, qui distinguent les
filles sanguines-bilieuses d'avec les san-
guines - mélancoliques. Celles-là ont
un sang plus délié & plus fluide ; au
lieu que celles-ci en ont un plus gros-
sier & plus visqueux. Dans celles-là la
bile se fait connoître par ses éfets ;
c'est-à-dire, une proportion du sang la
plus chaude & la plus sèche ; & dans
celles-ci, la mélancolie ; c'est-à-dire,
une bile brûlée & un sang épais, qui
est beaucoup plus chaud & plus sec
que la bile dont souvent elle est faite.
Celles-là ont comme un feu, qui brûle
comme dans de la paille ; & celles-ci
en ressentent un autre qui est allumé
dans leurs entrailles comme dans du
-bois

Bois verd , qui , bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumière que l'autre , a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens , & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs , bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint ; cependant la bilieuse aiant un sang plus délié , plus actif & plus pétillant , & ses actions étant plus badines ; de plus , dissipant plus de sang que l'autre , elle doit aussi être plus maigre , & ses règles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite , & encor en fort petite quantité : au lieu que les règles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant sept ou huit jours ; & parce que le sang de celle-ci est plus épais & moins actif , que sa vie est plus sédentaire , qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation , & d'ailleurs qu'elle dort davantage , ses actions doivent aussi être plus lentes & son embonpoint plus accompli.

Au reste , la bilieuse a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châains : mais la mélancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite , & son poil & ses cheveux sont noirs : & comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à toucher dans les foibleses de son sexe par la force de son tempérament ; les anciens Romains avoient acôûtumé de dépeindre les Courtisanes avec des cheveux & des perruques blondes ; & les sages Matrônes avec des noires : témoin *Pétrône* , qui dans son Histoire Satirique , donne des tresses blondes à *Lépida* , à *Agrippine* & à *Poppée* , les trois plus grandes Courtisanes de leur tems. De plus , la sanguine-bilieuse a une gorge médiocre & des tetons fermes qui ne se touchent point , & qui semblent être comme collez à sa poitrine : mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge , & les mammelles dures se touchent & se baissent l'une l'autre , pour marquer ses inclinations secretes & amoureuses.

Si deux jeunes filles sont distinguées
par

par des signes essentiels que l'on observe dans leurs corps ; elles ne sont pas différentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante & légère, hardie & enjouée, inquiète & inconstante : elle chante, elle danse, elle folâtre toujours ; jamais en repos, toujours badine. L'amour paroît à découvert dans ses yeux & sur son visage, comme il est dans son cœur : enfin, c'est la sincérité même & la candeur. Que si un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer ; alors son feu est violent, mais il ne dure pas : c'est un feu de paille, dont l'activité est bien-tôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément & lui fait changer de dessein ; desorte qu'elle se fait autant d'amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se presente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans si

400 *Tableau de l'Amour conjugal*,
petite tête qui les y arrêtent, & ils ne
demeurent point où la raison réside.
C'est ce qui la fait résoudre trop promp-
tement & juger avec trop de précipi-
tation. Elle ne regarde jamais l'avenir ;
elle n'envisage que le présent, qui pas-
sant fort vite, n'est accompagné que de
fort peu de circonstances : aussi se re-
pent-elle souvent de ses desseins, & se
trompe presque toujours dans le com-
merce de la vie.

Toutes ces légères inclinations
n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait
meilleure grace & moins de contrain-
te que l'autre, & quoi qu'elle soit fort
enjoüée & fort libre au-dehors, elle est
pourtant fort modeste & fort retenuë
au-dedans. Ce n'est pas une gaieté de
malade qui rit en mourant, & qui est
un signe des ordures qui l'ont excitée.
Sa joie & son enjoûment marquent la
tranquilité de son esprit, le repos de
son ame, la sagesse & la vertu qui ne
se lient jamais qu'avec l'innocence &
la simplicité ; & si elle est si facile à per-
suader, elle est assurément fort difficile
à prendre.

J'avouë que c'est un des malheurs du siècle de n'oser badiner , sans que l'on s'en plaigne & sans que l'on en médise , comme si l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité ces aimables personnes méritent nos respects. La naïveté de leurs actions nous charme , & la sincérité de leurs sentimens nous enchante. Les esprits du sang de cette jeune fille toujours émuë , enflâment son cœur par la vitesse de leurs mouvemens : ils échauffent son cerveau par le passage qu'ils y font avec précipitation : en un mot , ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité, ce qui est la cause de l'inconstance & de l'enjouement de la belle.

C'est donc son tempérament qui la rend légère , non vicieuse , gaïe , non vaporée , simple & non stupide. Si par hazard elle s'atache à un homme pour le mariage , elle le fait plutôt par considération & par obéissance , que par sa propre inclination : & comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'essence , jugez si l'amour , qui n'est qu'un enfant & qui se plaît toujours à badi-

badiner, n'augmentera pas son inclination enjouée ? Elle folâtrera même jusques entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la nature lui a imposé, pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaisirs excessifs du mariage : ses membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancelante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en acuser l'amour qui la blesse, mais qui ne la fait pas mourir. Sa légèreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'attacher si fortement à son mari, lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille sanguine-mélancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame est bien plus constante & moins légère. Quand elle badine, c'est avec plus de retenue ; quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie.

tie. Si l'amour paroît dans les yeux & sur son visage, c'est d'une manière forte & assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur & qu'il y loge comme dans son trône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager si-tôt à la vûë d'une personne qui lui plaît. Elle y pense long-tems avant que d'aimer. L'amour touche long-tems son cœur sans l'échauffer; & quand il l'échauffe par son feu, qui a de legers commencemens, elle en ressent insensiblement la chaleur, qui croît toujours. Et quand ce feu est une fois allumé, il est ardent & même violent; c'est un feu dans du bois verd & dans une matière épaisse, qui ne s'éteint pas si-tôt. Il n'y a ni persuasions, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un éfet de sa complexion, qui la rend si constante dans ses desseins & si résolüe dans ses entreprises.

Son sang & ces esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur & sur son

404 *Tableau de l'Amour conjugal*,
son cerveau, que toutes les parties de
son corps s'en ressentent également.
Le feu qui l'anime est d'une matière si
tenace, qu'il ne l'abandonne jamais
qu'après l'avoir consumée. De-là vient
qu'elle consulte avec raison, qu'elle
raisonne avec prudence, & qu'elle s'a-
bandonne avec discrétion. Elle se perd
bien loin dans l'avenir & y va chercher
des plaisirs, pour s'assurer de son bon-
heur qu'elle grossit toujours. Sa pru-
dence la rend malheureuse. Elle est
ingénieuse à se tourmenter. L'espé-
rance la flâte & lui fait voir des volup-
tez excessives; ainsi elle trouve des
plaisirs réels par la force de son imagi-
nation, qui ne sont véritablement qu'i-
maginaires. Les circonstances infinies
de l'avenir embarrassent son ame amou-
reuse; & pour n'être point trompée,
elle se feint des contentemens dans
toute leur étenduë. Son imagination
vive est échaufée par le desir extrême
de la jouissance. Son esprit même, que
j'ai nommé ailleurs *intelligence*, semble
extrêmement emporté par les émo-
tions de son ame, qui est la partie spi-
rituel-

rituelle, la plus basse & plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes ; elles vont jusqu'à l'extase, d'où elle ne sortira pas si-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le Démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour causer quelque part du désordre, s'il en faut croire nos Démonographes : ainsi l'amour se mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée pour leurrer le beau sexe, sous l'espérance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberoit sans doute dans quelque desordre odieux pour son sexe, si la timidité & la crainte n'étoient de puissans obstacles pour s'oposer aux effets de la passion amoureuse. Sa timidité naturelle est même une marque de son esclavage amoureux & du trouble qu'elle sent au dedans ; & si elle paroît retenuë, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées, sont celles qui sont les moins
ver-

406 *Tableau de l'Amour conjugal*,
vertueuses , parce que le masque
dont elles se couvrent, empêche que
l'on ne découvre ce qu'elles sont véri-
tablement.

Si nous cherchons la cause de toutes
les inclinations de cette fille, nous trou-
verons sans doute que son sang chaud
& grossier, ses esprits brûlans & agitez
font la source de toutes ses passions :
car son ame amoureuse, qui se sert de
ces esprits enflâmez pour l'usage de ses
passions, les excite avec tant de force
dans son cœur, qu'il en est lui-même
fort ému & fort échaufé ; & puis le
cœur agitant encor dans ses petites ca-
vitez ces mêmes esprits ; les rend en-
cor plus chauds & plus pénétrans, si
bien qu'étant ensuite dardez avec vi-
gueur dans le cerveau, ils y ébranlent
les petits fibres qui excitent l'imagi-
nation. C'est donc par le moïen du
foeu du cœur & par la vivacité de l'ima-
gination, qu'il se fait une multiplica-
tion & un concours d'esprits, qui aca-
blent pour ainsi dire le cœur & le cer-
veau de cette jeune personne. Il est
vrai que ces parties se déchargent sur
leurs

leurs propres canaux de ce qui les trouble sur les autres parties du corps, & principalement sur les parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire, par la tenacité de la matière dont ils sont faits & dont l'ame se sert pour exécuter ses passions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle; elle devient rêveuse, morne, chagrine & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces desordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur. Alors elle desire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte. Enfin, si l'amour l'emporte sur sa timidité, & qu'elle consente à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'acuser son consentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces & s'emparant entièrement de son cœur, la laissera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'esprits

408 *Tableau de l'Amour conjugal*,
qui n'auront été précipitez que dans
ses parties naturelles pour obéir aux
ordres de la nature. Que si alors elle
donne quelque marque de vie, ce n'est
que par des soupirs & des sanglots en-
trecopez, & son extase est si grande,
qu'elle n'a pas même senti les com-
mencements des voluptez qui l'ont
causée.

C'est donc le sang & ses esprits, qui
étant de différente nature, font la variété
de la complexion de ces deux per-
sonnes. Car s'il est vrai que les plus ti-
mides engendrent plus de sang & plus
d'humeurs superflus, parce qu'elles
aiment plus l'oïfiveté & le repos, il se-
ra aussi vrai de dire qu'elles font plus
de semence & que par conséquent el-
les sont plus amoureuses : témoin les
Lapines, qui étant les plus timides des
animaux, sont aussi les plus amoureuses
& les plus fécondes : elles n'ont pas si-
tôt mis bas, qu'elles conçoivent une
autrefois, ou qu'elles ont déjà conçu.
Cela est si assuré, qu'*Ovide*, qui est le
maître en l'art d'aimer, a dit adieu à
l'amour, si l'on bannissoit l'oïfiveté, &
que

que *Théophraste* a défini l'amour par une affection d'une ame paresseuse. C'est sans doute dans cette vûë que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité, *Carracus* & *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination, par la posture qu'ils lui donnèrent; car l'un la fit assise, & l'autre lui donna une tortuë sous les piez.

Il n'en est pas de même des gaïes & des enjouiées; elles sont plus séches & n'engendrent pas tant d'excrémens; elles n'ont pas le tems de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour; & si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang & de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouiées.





C H A P I T R E X I.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes grâces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas , ce me semble , besoin que Dieu contraignit les deux sexes par des commandemens sévères à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs , en nous créant , des desirs suffisans , pour nous porter à aimer. Témoin *Adam* , qui n'eût pas plutôt vû *Eve* , qu'il en devint amoureux ; & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme , furent les premières occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent aussi-bien que dans la suite , puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve* , de son côté , n'en fut pas moins émuë ; sa flamme s'augmenta par le feu de son mari ; & l'amour qui n'étoit alors qu'un enfant , non plus qu'à cette heure , badina avec eux , comme il fait presentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour
nous

nous engager à aimer , il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclinations de part & d'autre , pour ne nous pas refuser des faveurs : mais il se trouva dans la suite des tems des personnes si barbares & si peu humaines , qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flâmes innocentes , par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles , que de hair plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur , & ils se trouvent si indispensablement obligez à aimer , par une inclination secrette & naturelle , qu'ils cesseroient plutôt d'être , qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion ; elle aime naturellement ; elle n'a qu'à voir un homme , pour avoir d'abord de l'estime pour lui , parce qu'il est d'un autre sexe : aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appelée un *Animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matière

412 *Tableau de l'Amour conjugal*,
plus douce & plus polie que celle de
l'homme, elle a aussi des parties plus
molettes & plus tendres. Son cœur est
plus porté à la compassion que le nô-
tre, & sa pitié s'étend souvent jusqu'à
soulager nos langueurs, quand il iroit
même de la perte de sa réputation &
de sa vie. Elle auroit de la peine à voir
un homme prosterné à ses piez, sans le
relever aussi-tôt, pour l'embrasser en-
suite avec des soupirs réitérez, ou des
larmes abondantes, qui sont des mar-
ques évidentes de sa tendresse. Aussi
nous avons remarqué ailleurs, qu'elle
aimoit avec plus de force & de con-
stance que l'homme, & qu'il sembloit
que la nature lui eût fait un cœur pro-
pre pour aimer, si bien que les Histo-
riens ne nous ont jamais parlé des fem-
mes *Misanthropes*, comme ils ont fait
de plusieurs hommes.

D'ailleurs l'envie déréglée qu'elles
ont de se rendre immortelles par les
moïens de la génération, est encor
une puissante cause qui les oblige à ai-
mer; & parce qu'elles ne sauroient en-
gendrer seules, elles cherchent avec

em.

empressement une compagne avec qui elles puissent se lier étroitement, & par l'ajonction de leurs feux, produire une éteincelle qui soit la cause d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'Antiquité nous a débitées, lors qu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables sans le commerce d'un sexe différent. Cela me paroît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours, lorsque je traiterai des *Incubes*, pour desabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mélange d'un sexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre aussi beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne sauroit se débarrasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette dernière hu-

414 *Tableau de l'Amour conjugal,*
humeur, pour ne rien dire de la première, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu user d'artifice & de remède à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les débarrasser de cette matière importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenuë ou corrompuë dans ces receptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raison, & qui contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides, & mêmes extasiées ou emportées, hardies & maniaques. Enfin c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif; si bien que la nature qui par un instinct secret leur a montré un remède assuré pour leurs maux, leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme; & c'est cette union qu'elles

les cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aimer :

Au reste, la passion d'aimer ne seroit pas sans doute si violente, si la nature n'avoit établi dans les caresses des femmes avec les hommes, des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptez, par la sensibilité des parties nerveuses & naturelles de la femme, & si elle n'avoit continué ces mêmes plaisirs hors des embrassemens amoureux. Car quand il est question d'aimer, la femme a une imagination si vive & si obéissante aux ordres de l'amour, que souvent les parties amoureuses sont échauffées, & plus irritées dans l'absence que dans la présence même d'un homme. Ainsi la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encor la femme qui est foible de son naturel, & qui, selon le sentiment de *Platon*, pourroit être mise au rang
des

416 *Tableau de l'Amour conjugal,*
des animaux irrésonnables , n'envisage souvent que la volupté pour l'unique but des embrassemens amoureux. Son action étant d'elle-même une action animale , ne fomente dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom ; & comme le plaisir est opposé à la douleur que la nature abhorre extrêmement, la femme ne considère la volupté dans les caresses amoureuses , que comme l'unique remède à ses maux.

Enfin elle a encore une raison , aussi civile que naturelle , qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite aussi foible que timide ; c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soi-même de la force pour se défendre contre ses ennemis & de l'appui pour se soutenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paroître dans l'action amoureuse & la foiblesse de sa taille , marquent assez qu'elle a besoin du secours & de l'appui de l'homme : ajoutez à cela qu'elle a un esprit fort léger , qui demande de la prudence pour être utile à quelque chose.

C'est

C'est une giroüette qui tourne au moindre vent , & qui seroit sans doute emportée par la tempête , si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes , pour gouverner des Roïaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouïlle , & qu'autrefois les Amazônes , qui entreprennoient des guerres sanglantes & qui en raportoient d'heureuses victoires , n'étoient ni foibles ni timides. Car l'expérience de tous les jours nous fait voir , qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre , celles qui sont les seules Reine d'un grand país , ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la Nation ; & quoique *M. Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazônes , cependant elles ne conviennent ni à notre climat , ni à notre façon de faire , ni à nos tempéramens , la force & la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide & plus foible que nous, & qu'elle

418 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le a aussi des inclinations plus fortes
que nous à aimer : & puisqu'elle a pris
naissance d'une de nos côtes , comme
nous le marque l'Écriture , & que tout
retourne , selon l'ordre de la nature ,
dans le lieu d'où il est sorti ; il est bien
raisonnable que la femme aime l'hom-
me & qu'elle se joigne naturellement
à lui , pour se remettre dans la place
qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme , il ne lui est pas diffi-
cile d'aimer une femme qui l'aime : on
a autant d'inclination pour elle , qu'el-
le en a pour nous. Il ne faut que lui
marquer de la douceur pour l'obliger
à l'aimer. Ce sont des mouches qui se
prennent avec un peu de miel. Pour
la femme , la complaisance la rend sou-
mise. Faire ce qu'elle veut , c'est la ga-
gner avec peu de peine. Mais l'assidui-
té que l'on a auprès d'elle l'a rend es-
clave ; car comme elle est de la nature
des enfans qui aiment toujours à badi-
ner , quand ils en trouvent l'occasion ;
ainsi quand la femme manque de jouet
pour s'ébattre , souvent elle cesse d'ai-
mer. Enfin la pudeur lui étant quel-
que

que chose de naturel , elle desireroit laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner; En vérité un homme timide ne s'accorde guères alors avec la timidité d'une femme ; il faut qu'il l'attaque hardiment & qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement , puisque l'amour est l'arrhe de l'amour , & que dans le pais amoureux l'on ne change jamais de monnoie. Mais il est très-difficile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle: car si se conserver les bonnes grâces dépendoit de la nature qui agit toujours régulièrement , je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver que de se les acquérir ; mais comme il ne dépend que du caprice & de la légèreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent , & même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte. Elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas. Il leur semble que

420 *Tableau de l'Amour conjugal*,
leur règne est éternel, & qu'elles seront
toujours belles, agréables & maîtres-
ses, comme elles étoient autrefois :
mais l'homme qui aime naturellement
sa liberté, a de la peine à se soumettre
long-tems à une belle; & comme cet-
te soumission lui ôte un peu de son
droit, il s'échape quelquefois, il se dé-
robe; & ce qui pis est, il se dégoûte
d'une même personne; ainsi il déplaît
à la belle, qui le chasse comme un per-
fide & un inconstant, & comme un in-
digne de son amour.

D'ailleurs la femme qui aime beau-
coup, est fort impatiente; elle vou-
droit que sa passion fût assouvie dès
qu'elle la presse; & si un homme épui-
sé, qui ne l'aura mise qu'en apétit, s'ab-
sente pour se rétablir de ses langueurs,
tout est perdu. C'est *Poppée* qui s'allar-
me de l'absence de *Néron*, ou *Agrip-
pine* de celle de *Crépérius Gallus*. Enfin
ce sexe ne veut point d'absence, au-
trement il s'ofense & il se plaint. Tou-
jours badiner & caresser, c'est son afai-
re; si l'on n'est pas assez prompt à lui
acorder tout ce qu'elle demande, l'in-
quié-

quiétude la prend & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son Amant, qui d'ailleurs lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer; & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans les parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes & déliées, qui éguisent son imagination & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fougé de passion, elle n'est plus à elle-même; quoiqu'il en coute, elle veut être satisfaite. Et si un homme veut alors se servir d'elle, comme de remède, où qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'âge, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui: on s'en lasse, on s'en dégoûte, & l'on en cherche ailleurs un autre, qui par la nouveauté s'aquitera mieux

422 *Tableau de l'Amour conjugal,*
de son devoir, mais qui quittera enfin
la partie par les épuisemens excessifs
qu'il souffrira avec cette femme amou-
reuse.

La jalousie suit de bien près son in-
fâme volupté; elle pense qu'on est tou-
jours prêt à satisfaire sa passion; &
quand on ne l'est pas, elle s'imagine
que l'on fait ailleurs des déboursez, au
lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne
peut voir son Amant, qu'elle ne mur-
mure, qu'elle ne se plaigne, & qu'elle
ne devienne triste, morne, chagrine
& insupportable. Elle voudroit toujours
assujétir un homme auprès d'elle & le
tenir toujours en prison. Mais comme
il ne peut long-tems souffrir ses chaînes
& son esclavage, il s'échape, il fuit &
cherche ailleurs de quoi se divertir.
Alors la jalousie augmente; souvent el-
le se change en rage & en desespoir, &
alors on trouve la belle plutôt disposée
à la vengeance qu'à l'amour. Cet ob-
jet n'est plus aimable; c'est un démon
visibie qui nous a tenté, mais qui nous
fait horreur presentement.

Enfin son opiniâtreté est sans exem-
ple;

ple ; on n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantemens ordinaires, cache tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices ; mais comme sa passion est trop violente pour feindre, on défile enfin les yeux & l'on s'ennuie d'être esclave d'une belle, qui est si capricieuse & si incommode : & quoique l'on ait pû faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bouruë & si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espèce de vertu, elle est vicieuse, & les circonstances qui l'acomparent ne la rendent pas aimable.

Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-tems se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts ; & comme la plupart des femmes aprochent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il me sera permis de conclure qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes graces d'une femme que de se les aquérir.



C H A P I T R E X I I.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

Souvent il faut un siècle entier pour faire naître une belle personne ; parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres , & de tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent , qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parens n'est pas toujours dans des dispositions convenables , & la matière dont les hommes sont faits n'est pas toujours flexible pour lui obéir , si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps , mais encor dans la santé , dans la jeunesse & dans l'embonpoint , qui rendent la peau polie & blanche , & outre cela , quelques parties du corps vermeilles comme du corail

rail rouge. La bonne grace est encor tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, & principalement du visage & des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace, qui faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'est point parfaite, si l'ame n'a ses agrémens, & si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajétan* & le Philosophe *Socrate*, les plus laids hommes du monde, sûrent si bien embellir leur ame, par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer à ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardez que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire. Elle attire promptement nos yeux, & en même-tems, par une tyrannie secrete, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme

me

226 *Tableau de l'Amour conjugal*,
me nous l'avons dit au *Chap. II.* de ce
Livre : mais elle paroît principalement
dans le visage & dans les yeux , où l'a-
me se représente elle-même & où la
beauté a établi son trône ; aussi les
Peintres n'ont acoûtumé que de nous
peindre le visage , parce qu'il est seul
l'abregé de tout l'homme , & que c'est
par-là qu'en distinguant ses traits ,
nous connoissons les différences des
hommes.

Cette beauté ne se conserve , ni par
des voluptez excessives , ni par des
contentemens réitérez : au contraire ,
elle en est ternie & souvent éfacée. Le
feu flétrit une belle fleur & en détruit
l'éciat ; il n'y a que la fraîcheur de l'eau
qui lui puisse long-tems conserver sa
beauté : il en est de même d'une belle
femme , que le feu de la concupiscen-
ce dessèche peu-à-peu , au lieu que la
tempérance la conserve long-tems
dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu , depuis
le commencement du monde jusqu'à
présent , tant de crédit dans le com-
merce des hommes. Elle nous entraî-

ne

ne en dépit de nous , quelques forts & quelques constans que nous soïons , si bien que nous sommes aussi-tôt vaincus par l'aproche d'une belle personne , que nous sommes forcez à aimer si elle est de notre sexe ; mais si elle est d'un sexe différent au nôtre , la nature par des flâmes secretes qu'elle a excitées dans notre cœur , nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portez à aimer la beauté , puisque , selon le raport des Poëtes , les Dieux qui ne combatirent jamais entr'eux pourquoi que ce soit , eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Hélène*. Les Déeses ne furent pas plus d'acord qu'eux sur ce même sujet , & jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir ; si *Pâris* n'eut décidé là-dessus , & s'il n'eut prononcé en faveur de *Vénus* , comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déeses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée , dont je prétens
par-

428 *Tableau de l'Amour conjugal*,
parler ici, l'artifice ne convient point à
un beau visage; & si la nature lui a don-
né quelques agrémens, le fard éface &
ternit ce qu'il y a de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus
d'éclat qui est le plus beau & le meil-
leur; les mouches à miel, qui nous
donnent une si agréable liqueur, ne
nous paroissent pas si belles que les
Cantharides, qui par leur faux-bril-
lant cachent un venin mortel, qui
nous ronge les entrailles si nous en
usons. Ce n'est donc pas cette beauté
fardée & aparente que nous voulons
aimer; c'est cette beauté simple & na-
turelle, qui de l'ame se communique
au corps, & qui nous charge si fort
quand nous la regardons de bien près.

Après avoir examiné la beauté dans
sa nature & dans ses effets, voions
maintenant ce que c'est que la com-
plaisance, & puis nous nous détermi-
nerons à aimer une belle femme ou
une complaisante.

La complaisance est tellement né-
cessaire dans le commerce des hom-
mes, que si elle en étoit bannie, tou-
tes

tes les conversations deviendroient des disputes & des querelles ; & au lieu de la douceur & de la franchise , dont la nature nous a fait présent , nous n'auroions parmi nous que de la flâterie & des déguisemens. Sans l'art de plaire , tout seroit en confusion dans la société des hommes. La complaisance est *une charité civile* , qui louë sans flâter , qui corrige sans ofenser , qui guérit sans blesser , & qui ôte l'amertume des remèdes , sans en détruire la vertu. C'est elle qui encourage les timides , qui enseigne les ignorans , qui relève les scrupuleux , & qui fortifie les foibles. Le jugement & la discrétion ne l'abandonnent jamais ; elle est sage dans ses entreprises , avisée dans ses paroles , prudente dans ses desseins , franche dans ses actions , égale dans ses pensées ; enfin c'est une vertu secrète qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer , quelque résistance qu'il fasse ; je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les esprits les plus grossiers. Elle n'est ni

aveu-

430 *Tableau de l'Amour conjugal*,
aveugle ni muette, comme quelques-
uns l'ont dit; elle a des yeux pour re-
marquer les vertus & les vices, & une
langue pour louer sans flâterie & pour
blâmer sans rigueur. C'est une dou-
ceur naturelle qui convient bien aux
deux sexes, mais principalement à ce-
lui qui est le plus beau. Elle le rend
amoureux sans crime, libéral sans pro-
digalité, & complaisant sans dissimu-
lation. Il n'y a que les grandes âmes
qui sont complaisantes de la sorte; &
c'est cette complaisance que j'ai des-
sein de mettre en parallèle avec la
beauté, pour savoir laquelle des deux
nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisan-
ce dont je veux m'entretenir presen-
tement. Elle est un art qui trompe
agréablement, qui charme & empoi-
sonne en même-tems tout le monde.
C'est une agréable meurtrière, dont
les blessures nous plaisent & nous font
mourir. Elle est le partage des petits
esprits & du peuple; témoin le foible
Achab, dont parle l'Écriture, lequel
n'aima que des Prophètes flâteurs &

com-

complaisans , mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux-complaisans nous flâtent pour nous détruire , & qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos , pour les jeter à terre & pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu , qui blâme avec les médifans , & qui pallie le vice avec les impies & les débauchez. Elle dit que la témérité est un grand courage , que l'avarice est une économie , que l'effronterie est une bonne humeur , que l'éloquence est un babil , que la modestie est une stupidité & que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour converser avec elles , & qui obligea *Hercules* à laisser sa massue pour prendre une quenouille , à la persuasion d'*Omphale*. Ces foiblesses furent sans doute la cause qu'*Eliogabale* fit un Edit contre les lâches complaisans , par lequel il ordonnoit qu'ils fussent atachez à une rouë , qui auroit un de

432 *Tableau de l'Amour conjugal*,
ses raïons en l'eau , & qui tourneroit de
la sorte , pour nous montrer par-là l'in-
constance & la molesse de leur vie.

Si *Agrippine* eut été traitée de la sorte , pour l'infame complaisance qu'elle eût pour *Bassianus* , elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime : l'eau où elle auroit été plongée , auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence , qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux , qui plient à tout vent & qui croissent dans la bouë : car elle est la nourrice des vices , comme la concupiscence est la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance. Les Sages se moquent de ses souplesses & méprisent ses finesses , les inégalitez & ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre première mere , & qui entraîna *Adam* dans ses désordres , dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce

Ce n'est donc point de cette sottise complaisance, dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude & fade, que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace, ni les qualitez de l'ame, qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il est aisé à cette heure de se déterminer sur la question proposée; savoir, si la belle nous charme plus que la complaisante.

L'expérience nous fait voir que la Beauté des femmes nous excite à les aimer: mais si cette beauté est accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualitez de l'ame, dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a ni charmes ni enchantemens qui soient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, & leur beau visage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté: mais si un je ne sai quoi nous plaît, & qui accompagne leurs actions &

434 *Tableau de l'Amour conjugal*,
le mouvement de leur corps, est inséparable de leur beauté, & que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions; c'est-à-dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discrettes, constantes, fidèles, complaisantes: en un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligez à les aimer, & par raison, & par une pente secrète que la nature nous a communiquée. J'avouë qu'il n'y a point au monde de filtres plus violens, ni d'enchantemens plus forts que cette beauté parfaite. Témoin la belle *Thessalienne*, qui passoit pour sorcière dans la Province où elle étoit, & qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olimpie*, bien qu'elle eut ensorcelé le Roi *Philippes* son mari. Cette Reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur & sa complaisance, étoient les seuls filtres dont elle se servoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit usé pour enchanter son mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualitez médiocres, cela suffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménage-

nage-

nageroient nos inclinations , feroient
pancher notre volonté du côté qu'il
leur plairoit; & par une tyrannie fecrette
& aimable, elles s'empareroient de nô-
tre cœur & séduiroient nôtre raison,
quelque résistance & quelques efforts
que nous puissions faire. C'est une puis-
sance naturelle à laquelle nous ne pou-
vons résister ; nous en sommes même
vaincus dans la suite & captivez dans
l'absence. Mon Dieu ! quelle force est-
ce-là qui nous entraîne si puissamment,
& qui fait même agir nos parties amou-
reuses , sans que nous aïons le pouvoir
de les arrêter ? Je veux dire , que nos
parties naturelles, quelques impuissan-
tes à l'amour qu'elles puissent être ,
obéissent à cette beauté , qui nous fra-
pant l'imagination , nous embrase le
cœur, nous échaufe le sang, nous enflâ-
me nos parties naturelles, & qui par l'a-
bondance des esprits qui y sont portez,
les rend propres à la génération. Si *Lu-*
cilie eût eu ses charmes , elle n'eût pas
donné à son mari *Lucrece* une boisson
pour être aimée : car au lieu de lui pro-
curer de l'amour pour elle , *Lucrece* ne

436 *Tableau de l'Amour conjugal*,
devint si fou, qu'il se tua de sa propre
main. *Césonie*, femme de l'Empereur
Caligula, manquoit aussi de cette beau-
té enchanteresse, puisqu'elle donna à
son mari un breuvage, qui au lieu de
l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage
& de la fureur. Des boissons qui exci-
tent à aimer, troublent notre tempéra-
ment, & par-là sont opposées aux prin-
cipes de notre vie, comme nous l'a-
vons remarqué ailleurs : au lieu que les
remèdes dont nous parlons, sont na-
turels & ainsi ne sont point ennemis
des parties principales qui nous com-
posent.

La complaisante n'agit pas comme
le beauté parfaite, ses charmes sont plus
lents & ses attraits ne nous emportent
pas avec tant de vitesse & de précipi-
tation. Bien qu'elle ne soit acompa-
gnée que d'une médiocre beauté de
corps, & d'un je ne sai quoi qui est in-
séparable de ses mouvemens & qui fait
agir les femmes d'une manière qui
nous plaît ; cependant cette force n'est
pas si violente que celle qui vient de
la beauté. Il faut du tems pour aimer
une

considéré dans l'état du Mariage. 437
une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considère son humeur ; & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ploier notre volonté & nous attire avec violence. Notre sang en est promptement ému, nos esprits fortement agitez, notre imagination vivement frappée, & nos parties naturelles, quelques foibles & quelques vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature nous a prescrits.

Mais comme la belle & la complaisante ont chacune des qualitez particulières qui charment ; que la première nous ébloüit à sa première vûe, & que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près, les sentimens se trouvent partagez sur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne se prennent

438 *Tableau de l'Amour conjugal,*
nent que par les yeux du corps , seront
assurément pour la belle ; mais ceux
qui sont pris par ceux de l'ame , préfé-
reront toujours la complaisante à la
belle ; car la beauté étant une qualité
passagère , ne peut pas toujours plaire ,
au lieu que la complaisance étant une
qualité permanente , & s'augmentant
toujours à force de vieillir ; les person-
nes sages & posées auront sans doute
plus d'estime pour la complaisante que
pour la belle , pourvû que celle-là ait
quelque espèce de beauté. Mais si la
belle est accompagnée de la complai-
sance , comme nous en avons fait le
portrait , qui est-ce qui doutera que
l'on ne la doive préférer à celle qui se-
ra seulement complaisante , & qui
manquera de ce qui est ordinairement
inséparable de la beauté ?

*Il n'y a point d'hommes plus vains que
ceux qui se laissent sottement persuader , ni
de plus étourdis que ceux qui font les sévères
& les scrupuleux.* P E T R O N E .

Fin de la II. Partie & du Tome I.

TABLE



T A B L E
DES CHAPITRES
CONTENUS
EN LA I. ET II. PARTIE.



PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. **D** *Es parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération. Pag. 1*

Art. I. *Des parties naturelles & externes de l'homme. 3*

Art. II. *Des parties naturelles & internes de l'homme. 8*

Art. III. *Des parties naturelles & externes de la femme. 21*

Art. IV. *Des parties naturelles & internes de la femme. 29*

CHAP. II. *De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme. 37*

Art. I. *De la proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme, selon les loix de la nature. 41*

Art. II. *Des défauts des parties naturelles de*

T A B L E

<i>de l'homme.</i>	43
Art. III. <i>Des défauts des parties naturelles de la femme.</i>	51
CHAP. III. <i>Des remèdes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.</i>	59
Art. I. <i>Des maladies qui arrivent au membre viril, & qui peuvent être guéries.</i>	60
Art. II. <i>Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, & qui peuvent être guéries.</i>	84

S E C O N D E P A R T I E.

CHAP. I. D <i>Es actions, effets & merveilles de la Génération, & des marques de la Virginité.</i>	101
Art. I. <i>Eloge de la virginité.</i>	ibid.
Art. II. <i>Des signes de la virginité présente.</i>	105
Art. III. <i>Des signes de la virginité absente.</i>	110
CHAP. II. <i>S'il y a des remèdes capables de rendre la virginité à une fille.</i>	124
CHAP. III. <i>A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.</i>	135
Art. I. <i>Eloge du Mariage.</i>	137
Art. II. <i>L'âge le plus propre au Mariage.</i>	142
Art. III. <i>De la conception, de la grossesse</i>	&

DES CHAPITRES.

- § de l'enfantement.* 156
 Art. IV. Si la nature a fixé un tems pour
 acoucher. 163
 Art. V. Du devoir des mariez. 174
 Art. VI. Du tems où les hommes & les
 femmes cessent d'engendrer. 184
 CHAP. IV. Quel tempérament est le plus
 propre à un homme pour être fort lascif
 & à une femme pour être fort amou-
 reuse. 191
 Art. I. Quel tempérament doit avoir un
 homme pour être fort lascif. 195
 Art. II. Quel tempérament doit avoir une
 femme pour être fort amoureuse. 206
 Art. III. Qui est le plus amoureux de l'hom-
 me ou de la femme. 217
 CHAP. V. En quelle saison l'on se caress-
 se avec le plus de chaleur & d'empres-
 sement. 226
 Art. I. A quel heure du jour on baise amou-
 reusement sa femme. 238
 Art. II. Combien de fois pendant une nuit
 l'on peut caresser amoureusement sa fem-
 me. 254
 Art. III. Si l'on doit prendre des remédes
 pour dompter son humeur amoureuse,
 ou pour s'exciter avec une femme. 268
 Art. I. Des remédes qui domptent le tem-
 pérament amoureux. 269
 Art. V. Des remédes qui excitent un hom-
 me à embrasser ardemment une femme. 285
 CHAP. VI. Si l'homme prend plus de
 plaisir

TABLE DES CHAPITRES.

<i>plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.</i>	306
Art. I. <i>De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser.</i>	317
Art. II. <i>Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.</i>	326
CHAP. VI. <i>Si ceux qui ne boivent que de l'eau, sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres ?</i>	336
CHAP. VIII. <i>Si la femme est plus constante en amour que l'homme.</i>	353
CHAP. IX. <i>Si l'on peut aimer sans être jaloux.</i>	371
CHAP. X. <i>Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjoûée.</i>	391
CHAP. XI. <i>S'il y a plus de peine à gagner les bonnes grâces d'une femme qu'à se les conserver.</i>	410
CHAP. XII. <i>Si la belle plaît plus que la complaisante.</i>	424

Fin de la Table de la I. & II. Partie
du Tome I.







